

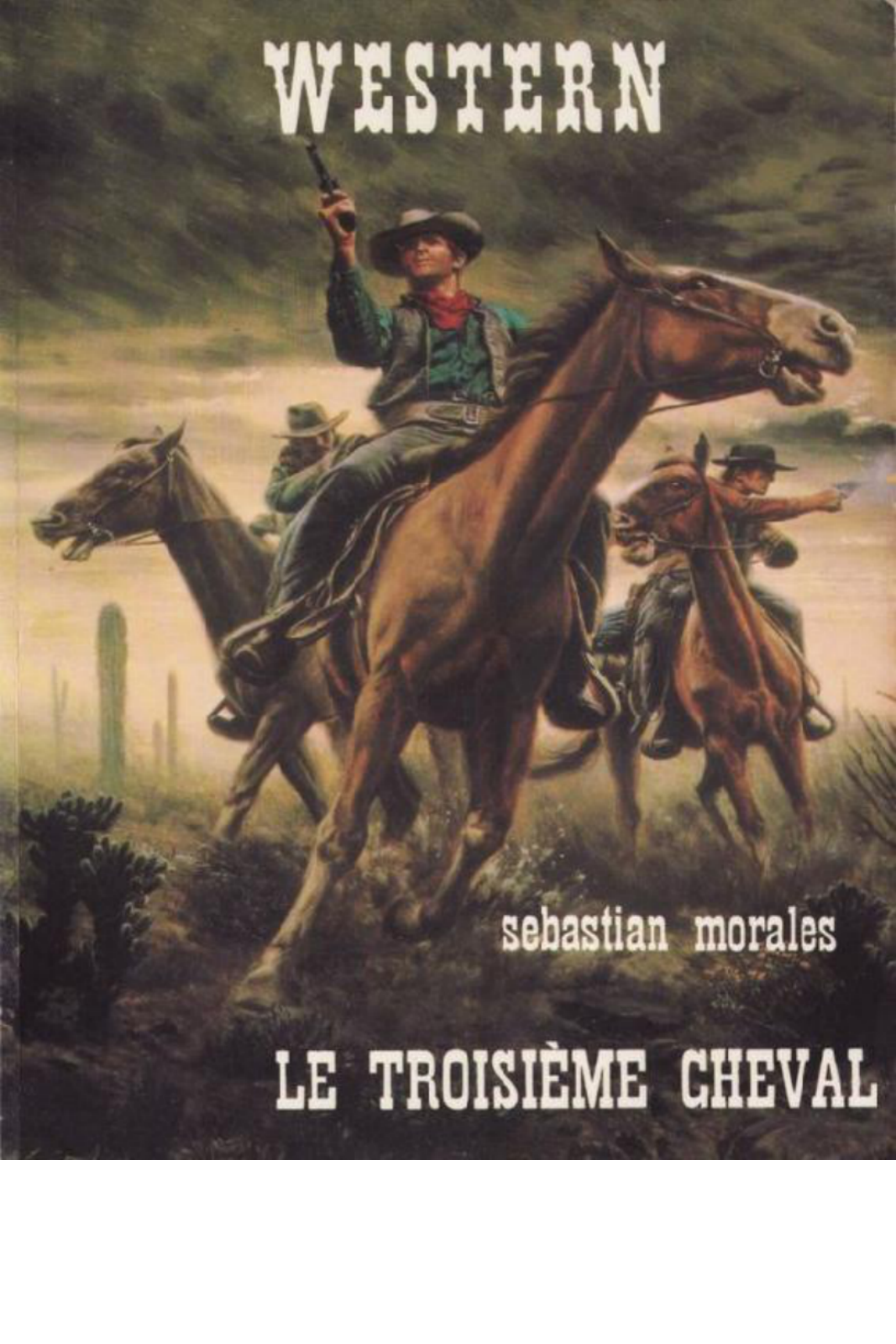
Le troisième cheval

Sebastian Morales

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN

A classic Western movie poster illustration. In the center, a cowboy on a brown horse gallops towards the right, holding a revolver aloft in his right hand. He wears a green shirt, a red bandana, and a cowboy hat. Behind him, another cowboy on a dark horse is visible, also galloping. To the right, a third cowboy on a brown horse is shown in profile, aiming a revolver forward. The background features a hazy, dusty landscape with several saguaro cacti. The overall tone is dramatic and action-oriented.

sebastian morales

LE TROISIÈME CHEVAL

I

Ramon Rivas jeta un coup d'œil sur le visage impassible de Chad Tyler qui chevauchait à ses côtés. Il pouvait seulement tenter de deviner les pensées qui s'agitaient derrière ses yeux bleus. Chad n'avait pas beaucoup parlé aujourd'hui, mais il n'y avait là rien d'extraordinaire : il ne s'était pas montré très bavard depuis qu'ils avaient quitté Santa Fé. Les pensées de Chad constituaient son univers privé, univers dans lequel Ramon n'essayait pas de s'immiscer.

Chad était maintenant bien différent du jeune garçon insouciant qu'il avait connu. Devenir adulte n'était pas facile et le temps comptait moins que l'expérience. Dieu savait que Chad avait eu son lot d'expériences malheureuses. La perte de la femme qu'il aimait – ou qu'il croyait aimer – devait l'avoir marqué intérieurement. Les cicatrices étaient toujours là, au plus profond de lui-même, là où lui seul en était conscient. Ramon souhaitait pouvoir effacer quelques-uns des mauvais souvenirs de Chad mais ce n'était pas possible.

— Encore combien jusqu'à Tucson ? demanda Chad.

La question tira Ramon de ses réflexions. Chad parlait enfin :

— Je ne sais pas, confessa-t-il.

Il pensait en fait qu'ils s'étaient perdus, mais il n'en dirait rien tant qu'il n'en serait pas sûr. De toute façon ils ne pouvaient pas trop se perdre en maintenant toujours la même direction, celle dans laquelle devait se trouver Tucson. Il fixa le soleil, qui n'allait pas tarder à se coucher, en plissant les paupières. Un gros nuage s'avavançait rapidement. Dans quelques instants il allait cacher le soleil. Ces terres arides accueilleraient avec joie une averse. Mais pas Ramon. Tout au moins pas avant d'avoir trouvé un abri.

— Hombre, dit-il à son cheval, nous allons être trempés.

Les deux oreilles de Hombre firent un petit mouvement d'avant en arrière comme s'il acquiesçait. Ramon sourit à Chad.

— Il est d'accord avec moi.

— Tu parles comme s'il comprenait chacune de tes paroles, commenta Chad qui avait déjà entendu Ramon parler ainsi à Hombre auparavant.

— C'est qu'il comprend tout. Nous nous connaissons depuis assez longtemps pour nous comprendre. Ce n'est pas une forme de

communication ?

— Ça doit l'être, dit Chad avant de retomber dans son mutisme.

Ramon fut désolé de ne pas avoir réussi à entamer une conversation. Chad ne cesserait de penser à Lupita que si quelqu'un d'autre arrivait à la remplacer dans son esprit. Le premier amour occupait toujours une place privilégiée.

Du coin de l'œil il observa le nuage qui enflait. Le soleil avait disparu et il ne pouvait pas demander aux chevaux épuisés d'aller plus vite. De plus il ne connaissait aucun abri à proximité. Une chose était certaine : si ce nuage continuait à enfler ils devraient bientôt prendre leurs imperméables.

Ramon Rivas était mexicain et fier de l'être. Il avait réfléchi auparavant sur ses ancêtres et en avait tiré une conclusion : quand il s'agissait du sang, il était un sang mêlé. Il tenait ses pommettes hautes de sa grand-mère paternelle et cela était un trait indien à cent pour cent. Elle lui avait enseigné beaucoup de choses avant sa mort, comme d'accepter les choses qu'il ne pouvait pas changer. Il pouvait être dur ou doux selon les circonstances.

Il savait de quelle manière les blancs considéraient les personnes comme lui et connaissait tous les surnoms méprisants qu'ils leur donnaient. Il préférait les ignorer et n'objectait que si l'on devenait trop agressif. Il avait déjà corrigé plusieurs types qui étaient allés trop loin, avec ses poings quand c'était possible, avec ses armes quand il n'avait pas pu faire autrement. Il était de stature moyenne mais bâti tout en souplesse comme un félin. Ayant compris encore tout jeune que l'usage des armes se révélait parfois nécessaire il avait appris à bien s'en servir. Ses réflexes étaient rapides, ses muscles lui obéissaient mais, bien qu'il ait connu son lot de violence dans la vie, il ne se considérait pas comme un homme violent. Cependant, si la bagarre était inévitable que faire d'autre ? Certainement pas la fuir, même si son désir était de vivre paisiblement. Il avait aussi appris que la bonté et les réalités de la vie ne faisaient pas bon ménage.

La violence n'avait pas pu être évitée à Santa Fé et Lupita y avait trouvé la mort. Il pensait à cet incident autant que Chad et aurait souhaité de tout son cœur pouvoir lui rendre Lupita.

Lui et Chad formaient une étrange association. Ramon y avait songé plusieurs fois. Chad était blanc. Un blanc et un mexicain se connaissaient rarement bien. Mais lui et Chad étaient devenus intimes. Ramon n'avait aucune raison précise d'aller à Tucson si ce n'était pour éloigner Chad de Santa Fé. Il s'était souvenu de la sœur de son père – sa seule parente encore en vie – qu'il n'avait plus vue depuis de nombreuses années. Aux dernières nouvelles elle habitait à Tucson. Ils étaient partis pour Tucson sous le prétexte de lui rendre visite. Chad avait accepté sans discuter car, à ce moment-là, peu lui importait où

ils pouvaient bien aller.

Une goutte s'écrasa sur la joue de Ramon qui leva les yeux au ciel. Le nuage avait grossi. Dans quelques instants il allait se déchirer et le déluge commencerait. Dans ce pays aride de telles averses étaient brèves mais suffisamment longues tout de même pour que Chad et lui soient trempés jusqu'aux os quand elle cesserait.

Il fit arrêter Hombre et, au regard interrogateur de Chad, il répondit :

— La pluie arrive. Il vaut mieux que tu prennes ton imperméable.

Ramon dépla le sien et l'enfila avec difficulté. Il était occupé à le boutonner quand il leva brusquement la tête en entendant, dans le lointain, un coup de fusil. Avant qu'il n'ait pu demander à Chad s'il l'avait lui aussi entendu deux autres coups de feu leur parvinrent.

— Ça vient de par là, dit Chad, en montrant sa gauche.

Ramon n'était pas de cet avis. La distance était trompeuse.

— Non, corrigea-t-il en montrant du doigt le filet de fumée qui s'élevait droit devant eux, je pense que les coups de feu viennent de là.

— Qu'est-ce que c'est d'après toi ? demanda Chad.

Ramon n'en avait aucune idée. Il secoua la tête. Ce pouvait être un chasseur ayant trouvé du gibier ou quelqu'un qui avait des ennuis. Dans un cas comme dans l'autre il y avait quelqu'un là où se trouvait ce filet de fumée.

— Il vaut mieux aller voir, décida-t-il.

Il termina de boutonner son imperméable. La pluie se mit à tomber tout à coup de plus en plus fort. Les premières gouttes creusèrent de petits cratères sur la terre assoiffée, puis elles commencèrent à former de petites rigoles. Ils n'atteindraient pas la fumée avant quelque temps. Ramon ne voulait pas forcer son cheval à travers une telle averse.

II

Les deux cavaliers firent halte près d'un arbre rabougri où ils attendirent que le troisième les rejoigne. Le plus grand avait le visage marqué par la fatigue. La fine couche de poussière qui couvrait l'homme et son cheval attestait du long chemin parcouru à bride abattue.

Il leva les yeux vers le ciel puis questionna son frère sans se retourner.

— À quoi ressemble maintenant le cheval de Deke, Creed ?

Sans quitter sa selle Creed se retourna pour observer Deke et jura entre ses dents.

— C'est encore pire qu'avant, Grat. Il n'avance plus, il est foutu.

Grat Mulvern tourna lentement la tête pour observer le cheval de son plus jeune frère qui avançait péniblement vers eux. La lenteur du cheval l'exaspéra et il se mit à crier.

— Avance bon sang ! On ne peut rien dire à Deke. Il a toujours raison. Je l'avais pourtant averti que ce cheval ne tiendrait pas le coup, mais non, c'est celui-ci qu'il lui fallait et pas un autre. Le plus tape-à-l'œil. Sans se soucier du reste. La prochaine fois il m'écouterait peut-être.

Son accès de colère passé il retomba dans son mutisme ombrageux.

Creed et Deke étaient mal à l'aise quand leur frère se montrait de cette humeur. Son caractère était aussi imprévisible que celui d'un serpent à sonnette.

— Rien n'a été perdu et nous n'avons plus besoin de nous presser, dit Creed pour le calmer.

À leur visage on voyait qu'ils appartenaient à la même famille. Les yeux féroces, enfoncés dans les orbites, leur donnaient un regard caverneux. Leurs traits semblaient taillés au couteau ; les joues étaient creuses, le nez fort, la mâchoire puissante. Les lèvres fines barraient d'un trait le bas de leur visage. Les trois dernières semaines leur avaient enlevé toute graisse superflue. On les recherchait. Ils n'avaient arrêté de regarder derrière eux que depuis les trois derniers jours. Ils avaient chacun un caractère différent : Grat était buté et maussade, Deke insouciant et Creed tenait à la fois de l'un et de l'autre.

Creed s'étira, mal à l'aise. Si seulement Grat pouvait se décider à parler !

— Nous les avons peut-être semés, dit Grat finalement. Mais nous serions dans de beaux draps si tout cela était arrivé la semaine dernière. Et maintenant qu'est-ce que nous allons faire avec ça ? – du doigt il désignait l'imposant nuage qui grossissait à vue d'œil – Nous allons être trempés jusqu'aux os.

— Qu'est-ce que j'y peux moi ? s'insurgea Creed.

Toute sa vie il avait craint les querelles avec son aîné. Maintenant c'était encore pire car Grat, après cinq années de prison, était devenu ombrageux. Il se rappelait ce qu'il avait dit en sortant de prison :

— « J'en ai assez de recevoir des coups de pieds au c... Quelqu'un paiera pour toutes ces années perdues... »

Qu'il ait été condamné à cause de l'organisation d'un hold-up ne lui traversait pas l'esprit. Les Mulvern étaient nés pauvres et avaient toujours vécu misérablement. Tout le monde, au Texas, les traitait comme tels et Grat ne voulait plus le supporter. Il s'en était ouvert à Creed et à Deke. Il leur avait affirmé que la banque d'El Paso regorgeait d'argent. Les quarante mille dollars dans leurs sacoches le prouvaient maintenant. Ils avaient abattu deux hommes pendant le hold-up et trois autres qui avaient tenté de les poursuivre. Mais ni cela, ni le fait qu'on ait mis leur tête à prix ne semblait le préoccuper. Ils avaient été chassés du Texas et du Nouveau Mexique mais on ne les avait pas poursuivis en Arizona. Et cela convenait à Grat qui, sachant qu'il serait plus facile de passer au Mexique par la frontière de l'Arizona que par celle – certainement surveillée – du Texas, en avait été soulagé.

Jusque-là tout s'était passé selon ses prévisions et ils n'avaient pas laissé des plumes. Ils avaient éreinté une demi-douzaine de chevaux volés ça et là, et Deke avait tué deux hommes qui avaient fait des difficultés pour céder leurs chevaux. Il semblait avoir pris goût au sang et ne plus savoir quand s'arrêter. Ces sacoches pleines d'argent prouvaient que cette attitude payait. Mais Grat s'irritait trop souvent pour des choses sans importance comme maintenant au sujet du cheval boiteux de Deke. Ils étaient pourtant assez proche de Tucson pour espérer l'atteindre même s'ils devaient voyager à deux sur un cheval. Après tant de jours passés en selle Creed comptait rester quelque temps à Tucson et espérait que Grat trouverait la ville suffisamment proche de la frontière mexicaine pour les laisser s'y reposer quelques jours.

Deke s'avança vers eux. Son visage était plus rond que celui de ses deux frères. Les poils de sa moustache commençaient tout juste à ne plus avoir l'aspect de duvet. Il rejeta son chapeau en arrière et

s'essuya le front.

— Le cheval s'est mis à boiter, Grat.

Son cheval se tenait sur trois pattes, évitant de poser au sol celle blessée.

Grat le foudroya du regard.

— Tiens c'est vrai, Deke, je ne m'en étais pas encore aperçu – sa voix se durcit. – Bon sang ! Je t'avais pourtant averti...

— De ne pas prendre ce cheval, interrompit Deke. Je l'ai choisi et j'ai eu tort. Qu'est-ce que je dois faire maintenant ? Me prosterner devant toi et lécher tes bottes ?

Creed tourna sa langue dans sa bouche soudainement sèche. Jamais il n'aurait osé parler ainsi à Grat.

— Tu es une grande gueule, dit Grat – la dureté avait disparu de sa voix. Il avait une sorte de faiblesse pour son jeune frère. – Puisque tu connais toutes les réponses dis-moi ce que nous allons faire maintenant.

Deke ricana. Rien ne semblait le démonter.

— Nous trouverons un autre cheval, tout comme nous avons déniché ceux-ci – il désigna du doigt un mince filet de fumée sur sa gauche.

— Cela ressemble à la fumée d'une cheminée, non ?

Grat avait déjà remarqué la fumée avant que Deke ne la lui montre.

— Continue donc, fit-il sèchement.

— Le type qui habite là doit posséder des chevaux, n'est-ce pas ? continua Deke.

Grat lui fit un petit sourire.

— Alors, allons voir. Et tenez-vous sur vos gardes, lança-t-il à ses deux frères, nous ne savons pas ce que nous allons trouver.

La maison se trouvait à un bon kilomètre. La cheminée fumait encore un peu quand ils y arrivèrent. Grat fit arrêter ses frères d'un geste de la main.

— Ils préparaient sans doute leur bouffe et le feu s'est éteint maintenant, dit-il, l'endroit est plutôt triste, non ?

Il avait grandi dans ce genre d'endroit qu'il connaissait bien.

La maison et l'écurie se dressaient sur la gauche d'un champ de céréales.

— Ils cultivent quoi ? demanda Creed.

— À première vue je dirais de l'orge, répliqua Grat. Ça vous rappelle papa, pas vrai ? Il n'a jamais gagné grand-chose lui non plus...

Il considéra son frère Deke comme s'il était à blâmer de ce manque de chance. Il avait espéré trouver un ranch. Trouver un cheval décent ici semblait fort improbable.

Il sortit la carabine de sa gaine, la posa sur ses cuisses et attendit que Deke et Creed aient fait de même.

— Ouvrez bien vos yeux, ordonna-t-il en ricanant. Peut-être que, comme Pa, il a des fils. C'est à peu près tout ce que peut posséder un homme pauvre.

— Ou peut-être qu'il a un employé, renchérit Creed.

De nouveau, Grat ricana.

— Jette un coup d'œil autour de toi. Le type qui exploite cette ferme arrive tout juste à produire assez pour se nourrir. À la rigueur il a peut-être une femme, s'il a pu en trouver une assez folle pour l'épouser.

Il maintint son cheval au pas afin que Deke puisse les suivre. Ses yeux furetaient partout en avançant dans la cour devant la maison.

Le fermier était là, penché sur un tas de bois, chargeant ses bras de bûches pour le feu. C'était un petit homme légèrement voûté. Il semblait très absorbé par sa tâche et, leur tournant le dos, n'entendit les Mulvern que quand ils furent presque sur lui. Le bruit des sabots le fit sursauter et il lâcha les bûches qu'il tenait déjà dans ses bras.

Il était plus jeune que ne l'avait cru Grat, mais les difficultés et le dur labeur avaient ridé son visage et arrondi son dos. Sa bouche s'entrouvrit en voyant les trois cavaliers et ses yeux roulant de l'un à l'autre trahissaient son désarroi.

— Salut les gars ! – il devait avoir la bouche sèche car les mots sortaient difficilement. – Je préparais un peu de bois avant que le ciel ne dégringole. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— C'est possible, répondit Grat. Nous voudrions changer de chevaux.

Le fermier secoua résolument la tête.

— Je n'ai pas de chevaux à vendre.

Grat leva son fusil et le pointa vers lui.

— Tu m'as mal compris. Je n'ai jamais parlé d'acheter. J'ai dit « changer ».

Le fermier considéra les trois chevaux éreintés.

— Mais moi je ne marche pas. Il y en a même un qui boite.

— Tu as de bons yeux, plaisanta Grat, alors, maintenant, tu as compris ?

— Qu'est-ce qu'ils veulent Mead ?

Quatre têtes se tournèrent en même temps vers la porte de la maison. Une femme était là, un fusil de chasse à la main.

— Ça va Sarah, dit Mead, rentre dans la maison. Nous discutons seulement.

— Alors pourquoi est-ce qu'il agite son fusil ? – Sa voix respirait la terreur. – Dis-leur de ficher le camp ou je tire.

Deke fit feu sans même paraître viser. La balle atteignit la

femme en pleine poitrine. Elle essaya de lever son gros fusil de chasse, mais n'en avait plus la force. Elle le lâcha, chancela un instant, poussa un cri étranglé puis tomba comme une masse, droit devant elle.

Pendant un long moment Mead sembla pétrifié. Il contempla le corps recroquevillé comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Puis, se retournant brusquement, les yeux fous, il bondit vers Grat qui était le plus près.

— Espèce de salaud, hurla-t-il.

Son mouvement surprit Grat qui tira deux fois en plein visage. L'impact renversa Mead qui resta immobile dès qu'il eut touché le sol.

Grat observa un instant le cadavre puis s'adressa à Deke.

— Espèce d'idiot. Tu es content maintenant ?

Un sourire cruel et amusé que Creed avait déjà observé quand Deke avait tué deux hommes à El Paso se dessina sur les lèvres de Deke.

— Et qu'est-ce que tu espérais que je fasse ? hurla-t-il. Que je la laisse faire joujou avec son fusil ? Elle nous aurait fait sauter la cervelle à tous si je lui en avais laissé la possibilité.

— Elle n'aurait rien fait du tout, répliqua Grat sans conviction.

La femme devait l'avoir vu menacer son mari et était sortie avec le fusil de chasse. Elle n'avait commis qu'une seule erreur : parler au lieu de tirer.

Un petit frisson le parcourut : il n'avait jamais pris part au meurtre d'une femme et savait comment la nouvelle serait accueillie quand on l'apprendrait.

— Voyons ce qu'il a dans son écurie et filons d'ici.

Deke sauta à terre et se dirigea vers la maison.

— Où vas-tu ? cria Grat.

Deke parut surpris.

— Il y a peut-être quelque chose d'intéressant à l'intérieur.

— Avec tout l'argent que nous avons dans nos sacs tu t'arrêtera encore à ramasser quelques cents ? Il nous faut seulement des chevaux frais et c'est tout.

Grat mit pied à terre à son tour et amena son cheval vers l'écurie. Deke était comme leur père, pensait-il, incapable de voir ce qui était important. Avec tout l'argent qu'il avait, Deke voulait encore piller cette minable bicoque.

Il ne put retenir un juron en voyant les trois chevaux dans l'écurie. Deux étaient de lourds chevaux de labour capables seulement de tirer une charrue. Le troisième était vieux mais il allait bien falloir s'en contenter. Au moins, cette fois-ci, Deke n'avait aucune chance de se tromper.

— Deke, change ta selle. Nous filons d'ici aussitôt après, ordonna-t-il.

Dehors il pleuvait dru. L'eau suintait par les fissures du toit de l'écurie.

— Tu n'entends pas ce qui tombe ? Nous ne sortons pas sous ce déluge, non ? grogna Deke.

— Voyez-vous ça, dit Grat moqueusement. Cette pluie est la meilleure chose qui nous soit arrivé depuis longtemps. Nous partons tout de suite. – Devant le regard stupéfait de Deke il prit tout de même le temps d'expliquer. – Nous avons laissé des traces partout. La pluie se chargera de les faire disparaître. On ne saura jamais combien de personnes sont venues ici ni quelle direction nous avons prise.

Le regard de Deke se fit admiratif.

— Bon sang ! Tu en as dans la tête toi.

III

Il ne pleuvait presque plus quand Ramon et Chad arrivèrent en vue de la maison. La pluie avait été forte. Elle avait détrempé le sol et l'avait rendu spongieux. Les sabots des chevaux s'en détachaient en faisant un bruit de succion dans la terre mouillée.

Ils s'approchèrent de la maison par l'arrière. Ramon s'arrêta à une bonne centaine de mètres et cria : « hello » en direction de la maison.

Les sourcils de Chad qui se soulevaient dans un mouvement de surprise le firent sourire.

— Nous ne connaissons pas ces gens. Ne sachant pas qui s'approche de leur maison ils peuvent se montrer nerveux.

Il répéta son « hello », et le silence qui y répondit lui fit froncer les sourcils. Cette maison avait un air de désolation qui l'impressionnait. Ramon se reprocha cette pensée. Il pouvait y avoir, après tout, de nombreuses raisons à ce silence. Les propriétaires pouvaient être en visite chez des voisins, ou en train de faire des courses en ville. Si la seconde hypothèse était vraie, la ville ne devait pas être loin. Et cette ville devait être Tucson. Il n'avait jamais entendu mentionner d'autre ville dans la région.

— Ils ne m'ont peut-être pas entendu, dit Ramon sans y croire vraiment.

Il fit avancer Hombre, contourna la maison, Chad sur ses pas, puis s'arrêta soudainement.

— Dios mio, murmura-t-il. Il y a eu un drame ici.

Chad vint se ranger à ses côtés. Il n'avait pas encore remarqué les cadavres et questionnait Ramon du regard.

Ramon lui indiqua les deux corps sur le sol, l'un près de la porte, l'autre un peu plus loin dans la cour.

— Les indiens ? demanda Chad.

— C'est possible, répondit Ramon.

Le meilleur moyen de savoir était de s'approcher des corps.

Il enleva son imperméable et le rangea. Puis il prit son fusil et Chad fit de même. Ensemble ils s'approchèrent prudemment, leurs têtes pivotant de gauche à droite.

Pas à pas, lentement, ils atteignirent le premier corps. Ramon le

retourna et eut un léger mouvement de recul. La blessure au visage était affreuse. Inutile de vérifier si celui-ci était bien mort. Il resta accroupi à côté du cadavre pendant un long moment.

— Mort, pas vrai ? demanda Chad.

Ramon acquiesça sans un mot. Il se raidit et marcha vers le cadavre de la femme étendu le visage tourné vers le ciel, les traits crispés par la douleur. Ramon s'empara du fusil de chasse et en huma l'embouchure du canon. Il n'avait pas servi. Elle avait dû tenter, dans un effort désespéré, de protéger son mari mais avait été tuée avant d'avoir pu presser sur la détente.

— Les indiens ? demanda de nouveau Chad qui avait suivi Ramon.

— J'en doute, répondit Ramon en regardant autour de lui.

On n'avait pas emporté le fusil de chasse et les corps n'étaient pas mutilés. Il aurait donné cher pour savoir ce qu'il s'était passé là. Pour la première fois, il maudit la pluie qui avait lavé toute trace de combat.

Il resta quelques instants penché sûr le cadavre de la femme puis se tourna vers l'écurie.

— Allons voir ce qu'il y a à l'intérieur.

Chad, le visage tendu, mit pied à terre et le suivit. Cet endroit lui donnait la chair de poule.

Dans la demi obscurité ils distinguèrent deux chevaux de labour encore attachés à leur mangeoire. Un troisième se tenait au milieu de l'écurie, une des pattes avant levée pour éviter le contact avec le sol.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? questionna Chad.

— Je crois que je commence à comprendre maintenant. Les indiens n'y sont pour rien. Je suis prêt à parier qu'un cavalier solitaire à débarqué ici il n'y a pas très longtemps et a voulu échanger son cheval boiteux et éreinté contre un autre. On lui a refusé et il a abattu ces deux-là.

— Le salaud ! laissa échapper Chad du fond du cœur.

Ramon approuva tout en regardant, songeur, les deux chevaux de ferme. N'y avait-il vraiment eu qu'un seul homme ? C'était possible. Mais s'il y en avait eu plusieurs, il les comprenait de ne pas avoir pris les deux chevaux lourds et lents.

— Poursuivons-le, proposa Chad tout excité. J'aimerais bien tenir ce salaud entre mes mains.

— Moi aussi, dit Ramon en haussant les épaules devant l'enthousiasme irraisonné de Chad. Dans quelle direction partons-nous ? Qui recherchons-nous ? Dis-moi.

La moue dépitée de Chad le fit sourire. Il devait se blâmer de n'avoir pas pensé à l'évidence.

Ramon fit demi-tour, alla jusqu'à la porte et saisit une pelle

appuyée contre le mur, près du seuil.

— Nous n'avons plus qu'une chose à faire.

— Les enterrer, dit Chad d'une voix blanche.

— Il faut le faire. Va dans la maison voir si tu peux trouver des draps ou des couvertures. Ramènes-en deux.

Tandis que Chad s'exécutait Ramon souleva le corps de la femme et le porta près de celui de son mari. Il aurait voulu se lamenter sur les injustices de ce monde. Il n'y avait pas si longtemps, ces gens avaient été heureux, travaillaient, vivaient. Et puis, un ou deux cavaliers étaient arrivés. Il valait mieux ne pas trop se livrer à ce genre de réflexions. Il ne pouvait plus rien pour eux, et penser ainsi ne lui valait rien.

Il commença à creuser la terre que la pluie avait rendue boueuse. Les quelques premiers centimètres furent aisés. Pour les autres sa colère lui donna des forces.

Chad revint avec un drap et une couverture. Ramon souffla un peu. La pelle disparaissait déjà à demi dans le trou.

— Est-ce que la maison est sens dessus-dessous ? demanda-t-il.

— Non. Tout est en ordre et propre comme un sou neuf. Si quelqu'un est entré c'est avant l'averse, dit Chad le regard triomphant. Il n'y a aucune trace de boue à l'intérieur.

Ramon sourit. Chad apprenait enfin à se servir de ses yeux.

— Passe-moi la pelle, demanda Chad.

Et il se mit à creuser avec la même ardeur que Ramon, mu par la même rage impuissante.

— Ça suffit, décida Ramon au bout d'un moment.

Il tendit la main à Chad pour l'aider à sortir du trou, puis prit la pelle et commença à creuser le second trou.

Chad le relaya avant que la tombe ne fut entièrement creusée. Aucun des deux ne brisa le lourd silence qui régnait. En enveloppant le corps de la femme dans la couverture de patchwork Ramon pensa à tout l'amour qu'elle avait dû mettre à la confectionner. Sa gorge se serra et les larmes lui montèrent aux yeux. Ne venait-il pas pourtant de se dire que ce genre de pensées ne lui valait rien ?

Il enveloppa le mari dans le drap. Chad sauta hors du trou et l'aida à descendre lentement les deux corps dans leur sépulture. Il insista pour les recouvrir de terre lui-même, jetant, furieusement, les pelletées.

Quand il eut terminé les deux petits monticules il se retourna vers Ramon, le regard désespéré.

— L'un de nous deux devrait dire quelque chose pour eux.

Ramon le regarda, les sourcils froncés, puis son visage s'éclaira : Chad ne pouvait rien trouver à dire en guise d'oraison funèbre, alors il s'adressait à lui.

— Dios, dit Ramon, c'était de braves gens et de bons travailleurs. Prends soin d'eux.

Le visage de Chad s'était détendu. Il devait être satisfait de ce que Ramon venait de dire.

— Coupe deux lanières de ma selle, ordonna Ramon. Nous devons marquer les tombes.

Il ramassa quatre petites bûches sur la pile de bois et les attacha deux à deux en forme de croix avec les lanières que Chad avait ramenées. Quand il eut fini, il en planta une sur chaque tombe. C'était assez rudimentaire, mais il ne pouvait pas faire plus.

— Voilà qui est fait.

Chad ne répondit toujours pas. Il fixait la maison.

— Ramon. — Sa voix était aiguë et inquiète. — J'ai vu un visage à l'une des fenêtres.

Ramon regarda les fenêtres à son tour et ne vit personne. Chad se laissait emporter par son imagination sans doute.

— Tu imagines des choses qui n'existent pas, déclara-t-il. Tu es entré dans la maison, as-tu vu quoi que ce soit alors ?

— Ça ne signifie rien. Je viens de voir quelqu'un maintenant, un petit visage comme celui d'un enfant.

Chad ne quitterait les lieux que s'il lui démontrait son erreur. Ramon le connaissait assez pour savoir qu'il pouvait parfois se montrer plus têtue qu'une mule.

— Alors nous allons vérifier, soupira-t-il, convaincu que la maison était vide.

Les pistolets à la main ils entrèrent dans la maison avec précautions. La cuisine était bien telle que Chad l'avait décrite : propre et en ordre. Seules les assiettes du dernier repas étaient restées sur la table. La femme n'avait pas eu le temps de desservir.

Inspecter les trois pièces ne prit pas beaucoup de temps. La chambre fut la dernière. Quiconque avait tué le couple n'avait pris ni le temps ni la peine de fouiller la maison car rien ne semblait avoir été touché dans aucune pièce. Le tueur avait filé aussi vite qu'il l'avait pu.

— Alors, tu es satisfait maintenant ?

— Non. Je n'ai pas rêvé. J'ai vraiment aperçu quelqu'un.

Ramon poussa un nouveau soupir. Chad se persuadait d'avoir vu quelqu'un. Même cette minutieuse inspection ne l'avait pas convaincu d'avoir tort.

Tout à coup, Chad leva la main.

— J'ai entendu quelque chose. Ça vient de sous le lit. Là, dit-il triomphant tandis que le petit bruit se faisait de nouveau entendre, tu n'entends pas ?

Ramon entendait bien. Ce devait être le bruit d'un petit animal : un rat, un chien, une souris.

Chad tomba à genoux et regarda sous le lit. Quand il se retourna vers Ramon son visage était stupéfait.

— C'est un gosse !

— Sors-le de là-dessous, dit Ramon.

Ainsi Chad avait raison et il avait tort. Il lui devait des excuses.

Le lit était contre un mur. Chad dut ramper sous le lit pour saisir le gosse. Ramon entendit des gémissements.

— Il m'a mordu, le petit animal ! hurla Chad, le son de sa voix assourdi par le lit.

Quelques secondes après il émergea de dessous le lit, tirant après lui, par le pied, un petit garçon qu'il releva tout en le maintenant d'une main contre le bord du lit. Le gosse criait et bourrait de coups de poings le bras de Chad.

Chad tendit une main vers Ramon.

— Regarde.

On y apercevait l'empreinte de dents. Deux petites marques laissaient couler un peu de sang.

Jamais Ramon n'avait vu autant de terreur dans les yeux d'un enfant. Ils étaient énormes et écarquillés. Les larmes coulaient sur son visage sale, le striant au passage.

— Il croit que nous lui voulons du mal. Lâche-le, ordonna Ramon.

— Il va aussitôt replonger sous le lit, grommela Chad en desserrant son étreinte, et s'il le fait tu iras le chercher toi.

Ramon mit un genou à terre et tendit le bras en souriant.

— N'aie pas peur, muchacho, dit-il doucement, nous ne te voulons pas de mal.

Les pleurs du gamin se transformèrent en sanglots. Ses yeux devinrent un peu moins sauvages mais ils ne se détachaient pas du visage de Ramon.

— Allez, *muchacho*, viens, répéta Ramon, essayant de rendre sa voix la plus douce possible.

Ses efforts portèrent leurs fruits, car le gamin, après un autre sanglot étouffé, vint se réfugier dans les bras de Ramon qui le tint serré contre lui, une main sur sa nuque.

— Penses-tu qu'il ait vu...

Ramon agita son doigt, interrompant ainsi la phrase de Chad.

— N'en parle pas. Oui, je pense qu'il a vu ce qui s'est passé. C'est pour cela qu'il est terrifié. – Il se redressa, le gamin dans les bras. – As-tu remarqué qu'il n'a pas dit un seul mot ?

— Oui, maintenant que tu me le fais observer, répliqua Chad. Tu penses qu'il est muet ou qu'il a peur, simplement ?

— Je ne sais pas, dit Ramon en secouant la tête.

Puis il se dirigea vers la porte en tenant toujours le gamin dans

ses bras. En passant devant, il désigna du doigt la table de la cuisine.

— Et alors ? demanda Chad.

— Je ne l'avais pas remarqué non plus jusqu'à ce que tu aies trouvé le gosse. La table était mise pour trois.

Chad secoua la tête, d'un air dégoûté.

— Qu'allons-nous faire de lui ?

— En tout cas, pas le laisser ici, non ? Nous l'emmenons à Tucson avec nous. Peut-être que quelqu'un le connaît là-bas.

Il caressa de la main la nuque du gamin.

— Pauvre petit *muchacho*.

IV

Grat Mulvern poussa un profond soupir de soulagement en apercevant les lumières de la ville.

— Voilà Tucson, dit-il en faisant arrêter son cheval.

La remarque ne sembla pas troubler Creed. Il n'était pas bien sûr si Grat voulait s'arrêter à Tucson ou contourner la ville. Et puis son dos lui faisait mal.

— Grat, dit-il, essayant de ne pas prendre une voix plaintive, est-ce qu'on va rester à Tucson ?

— Une nuit seulement, dit Grat après un long moment de réflexion qui avait fait craindre à Creed une réponse négative.

— Une nuit ? grogna Creed. Mais bon sang Grat, ce n'est pas assez pour nous reposer ; ce n'est pas assez !

Il n'osa pas continuer. Il connaissait bien ce regard mauvais de Grat. C'était celui qu'il avait quand il était furieux.

Grat se pencha sur sa selle et posa un doigt sur la poitrine de Creed.

— Je suppose que tu tiens à flâner dans Tucson jusqu'à ce qu'une milice ou un chasseur de primes arrive pour nous cueillir ?

— Écoute, Grat, se plaignit Deke à son tour, il y a longtemps que nous les avons tous lassés. Ils ont abandonné les recherches depuis belle lurette.

Grat se tourna brutalement vers lui et éclata.

— Ah oui ? Et les chasseurs de primes ? On a mis nos têtes à prix. Je ne sais pas combien, mais je suis prêt à parier que la somme est suffisante pour qu'un sale chasseur de primes renifle chacun de nos pas afin de nous retrouver. Ces salauds ont ça dans le sang. Ça te tente vraiment d'attendre à Tucson que l'un d'eux nous tombe sur le poil ?

Creed secoua la tête et murmura :

— Bon Dieu non ! Tu as raison Grat.

Mais Deke ne démordait pas aussi facilement.

— Quand tu te fais du souci pour quelque chose, Grat, tu ressembles à un vieux dogue qui craint pour son os. Tu continues à le ronger alors qu'il n'y a plus trace de viande dessus.

— Peut-être que tu ferais mieux d'être reconnaissant pour le souci que je me fais. C'est à cela que tu dois d'avoir sauvé ta peau

jusqu'à présent.

— M... ! lança Deke qui n'était pas d'accord.

Grat tira son fusil de son étui.

— Descend de cheval, Deke.

« Mon Dieu, pensa Creed affolé, Deke est allé trop loin cette fois.

Il va le tuer. »

Deke regarda son frère avec les yeux inquiets d'un animal sauvage pris au piège.

— Allez, Grat, ce n'est pas le moment de s'amuser.

— Je ne m'amuse pas, dit Grat froidement. Descends de là.

Il accompagna son ordre d'un mouvement impérieux du fusil.

Deke mit lentement pied à terre, le visage tendu par la peur qui le tenaillait.

— Grat, nous ne sommes pas toujours d'accord, nous n'avons jamais...

La détonation couvrit la fin de sa phrase. Le cheval qui était derrière lui s'affala, atteint en pleine tête.

Deke considéra successivement le cheval mort, puis Grat. Le cheval n'avait pas été tué par accident. Grat ne loupait pratiquement jamais sa cible. Il passa la langue sur ses lèvres soudainement sèches.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Grat rangea le fusil et considéra son jeune frère avec un sourire amusé.

— Simplement pour te montrer que je continue à protéger ta peau. Si tu entres dans Tucson avec ce cheval, quelqu'un risque de le reconnaître. Nous l'avons pris trop près de la ville. Mais si tu entres en croupe derrière moi, en prétendant que ton cheval s'est brisé une patte et que tu as dû le tuer, qui va en douter ?

Creed essuya la sueur qui couvrait son front mais sans arriver à maîtriser le tremblement nerveux qui l'agitait.

Deke leva les yeux vers Grat, le visage rassuré, sans provocation ni effronterie.

— Grat, je retire tout ce que j'ai dit. Je dois admettre que je n'aurais jamais songé à tout ça.

Grat lui tendit la main pour l'aider à sauter en croupe.

— Allez, monte et entrons en ville.

Creed était heureux que l'obscurité cache ses mains qui tremblaient. Pourtant, il aurait dû savoir que Grat n'aurait pas abattu un de ses frères. Pendant un long et terrible moment il l'avait pourtant craint.

Grat fit halte à l'entrée de la ville.

— Nous allons nous arrêter aux premières écuries de louage que nous trouverons pour voir si nous pouvons acheter un cheval frais. – Le visage surpris de Creed le fit sourire. – Je ne veux pas qu'on nous

recherche de nouveau. Tant que nous sommes en ville nous achetons tout ce dont nous avons besoin. – Il tendit la main vers l'une des sacoches et en tira une poignée d'argent qu'il enfouit dans sa poche – Nous sommes dans le coin pour chercher un ranch. Le cheval de Deke a fait une chute dans le désert. Nous avons dû l'abattre. C'est bien entendu ?

Creed fit « oui » de la tête. Grat ne pouvait pas voir le visage de Deke et il l'appela.

— Deke ?

— Je t'ai entendu. Nous ferons comme tu voudras.

Ils trouvèrent une écurie de louage au début de la rue principale. Un homme corpulent vint à leur rencontre en se dandinant sur ses jambes courtes.

— Bonjour Messieurs. – Il avait les yeux fixés sur leurs chevaux – Mon nom est Silas Turner. Des ennuis ?

— Nous avons perdu un cheval, Turner, dit Grat. Il avait la patte cassée. Nous avons dû l'abattre. Et ces deux sont complètement rétamés. Vous avez des chevaux ?

Les yeux de Turner brillaient tandis qu'il appréciait l'état des chevaux.

— Ça se pourrait bien. Vous voulez échanger ces deux chevaux, n'est-ce pas ?

— C'est exactement ça.

— Je ne pourrai pas vous en offrir beaucoup.

— Bon sang..., commença Deke.

Mais il ravala la fin de sa phrase devant le regard menaçant de Grat.

— Montrez-nous ce que vous avez, Turner, continua Grat.

Turner leur montra trois chevaux. Grat les examina, impassible.

— Vous en demandez combien ?

Turner proposa un prix que Grat refusa d'un signe de tête.

— C'est le meilleur prix que je puisse faire. Et je tiens aussi compte de l'état de vos chevaux.

— Vous volez les gens, dit Grat. Nous allons chercher dans une autre écurie, à moins que vous ne reconsidériez vos prix.

Et il proposa un chiffre inférieur d'environ un tiers à celui de Turner.

— Mais c'est du vol, protesta Turner à son tour. Il va falloir que je nourrisse vos chevaux et les laisse reposer pendant au moins un mois avant de pouvoir songer à les échanger de nouveau. – Il voulait encore continuer, mais, en voyant le regard de Grat, il préféra abandonner la discussion. – Je ne gagnerai pas un sou. C'est d'accord, ils sont à vous.

Grat compta la somme convenue et la mit dans la main de

Turner.

— Combien coûte la nuit d'écurie ?

— C'est compris.

— Vous êtes trop généreux, dit Grat sèchement. Que les chevaux soient prêts pour demain matin. — Il sauta à terre et prit les deux sacoches qu'il jeta sur son épaule. — Je veux un reçu, demanda-t-il.

— J'allais justement le faire. — Turner semblait offensé. — Je fais les choses honnêtement. À quel nom ?

— Billy Hunter, dit Grat sans un seul instant d'hésitation. Où peut-on trouver un bon hôtel et un restaurant ?

— Un peu plus bas dans cette rue. Le restaurant est à côté de l'hôtel. C'est le meilleur de la ville.

Il les regarda s'éloigner dans la rue. « Trois clients difficiles, pensa-t-il. Heureusement qu'il n'en vient pas ainsi tous les jours ! »

Grat et ses frères dînèrent à la hâte. Deke s'essuyait la bouche et se plaignait en quittant le restaurant.

— Si l'hôtel n'est pas mieux que le repas, nous jetons notre argent par les fenêtres dans ce bled.

— Cesse donc de râler, dit Grat, le repas était, de loin, bien meilleur que ceux que nous avons faits ces dernières semaines.

— Possible, répliqua Deke, mais pour l'instant rien ne me permet de recommander la ville.

De l'autre côté de la rue il y avait un saloon. Grat passa les sacoches à Creed avant de s'y diriger.

— Occupe-t'en. Je reviens tout de suite.

— Ça alors ! explosa Deke. S'il croit pouvoir nous laisser là pendant qu'il va...

— Tu ferais mieux de la fermer, conseilla Creed. Tu as oublié ce qui s'est passé tout à l'heure ?

— Il n'a jamais eu l'intention de m'abattre, fanfaronna Deke, il essayait seulement de me faire peur.

— Continue à le provoquer et tu verras.

Grat revint quelques minutes plus tard tenant dans ses mains deux bouteilles.

— Voilà pour nous aider à passer la soirée, annonça-t-il.

— Ça va être une de ces soirées, railla Deke.

Creed secoua la tête. Ça ne servait vraiment à rien de donner des conseils à Deke.

Le hall de l'hôtel était vide quand ils y entrèrent. L'employé leva la tête vers eux.

— Trois chambres, Messieurs ?

Il était vieux, tout ratatiné et avait le dos rond.

— Est-ce que j'ai demandé trois chambres, grogna Grat. Je veux une chambre. Avec deux lits. Vous avez ça ou nous devons chercher

ailleurs ?

L'employé perdit contenance devant le ton menaçant et le regard déterminé de Grat.

— Oui Monsieur, dit-il, tournant le registre vers Grat afin qu'il puisse y inscrire son nom.

Creed, qui regardait par-dessus son épaule, le vit écrire « Billy Hunter » dans l'espace blanc.

L'employé se précipita de l'autre côté du comptoir, une clé à la main. Il tendit l'autre main vers les sacoches que Grat avait sur l'épaule.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Grat l'arrêta net dans son élan.

— Est-ce que j'ai demandé qu'on m'aide ?

— Non Monsieur, certainement pas.

Décontenancé, il les précéda dans l'escalier pour leur montrer le chemin.

Grat regarda la chambre. Deux lits la remplissaient presque entièrement. Un broc ébréché se trouvait dans la cuvette sur la table de toilette. Le store vert de la fenêtre était vieux et troué.

— Ça ira, dit-il sèchement en enlevant la clé des mains de l'employé. Vous n'en aurez plus besoin.

Il lui ferma la porte au nez.

Creed alla s'asseoir sur le lit le plus proche.

— J'en ai connu de plus souples, commenta-t-il. Il arracha ses bottes, prit une des bouteilles que Grat tenait encore et après en avoir fait sauter le bouchon en but une longue gorgée. Puis il s'étira.

— Je dois admettre que c'est tout de même mieux que ce que nous avons connu dernièrement.

— Possible, grogna Deke. Mais ça ne va pas pour moi. Qu'est-ce que je dois faire ? Rester assis et observer les murs ? Il y a de quoi devenir cinglé.

Grat sortit d'une de ses poches un billet de vingt dollars.

— Prends ça et fiche le camp d'ici. Va acheter ton alcool dans une *cantina*. Si tu entres dans un saloon, tout le monde se demandera qui tu es. Dans une *cantina* tu seras l'étranger pour tous les mexicains, mais ils n'en feront pas de cas.

Deke arracha le billet de la main de Grat et se précipita vers la porte.

— Tu seras de retour avant minuit, ordonna encore Grat. Frappe à la porte. Un de nous deux t'ouvrira.

— D'accord, dit Deke en tirant la porte derrière lui.

Grat la ferma à clé puis revint vers Creed.

— Qu'est-ce qui te tracasse maintenant ?

— Tu crois que c'était prudent, Grat ? Il peut se soûler avec tout

cet argent. Et s'il parle...

— Ta gueule, dit Grat méprisant. Tu l'as déjà vu s'enivrer ? Ce qu'il boira ce soir ne lui déliera pas la langue. L'alcool n'a jamais été le grand problème de Deke. Tu ne comprends pas ce qui le travaille ? Il a besoin d'une femme. Après, il va revenir ici ronronnant comme un petit chat.

Creed porta de nouveau la bouteille à sa bouche. Après tout, de quoi se plaignait-il ? Il avait même une bouteille entière pour lui tout seul.

Grat s'était allongé sur le lit d'à côté et buvait lui aussi tout en contemplant le mur. Creed aurait bien aimé savoir à quoi il songeait. Mais poser des questions n'aurait servi à rien : Grat ne parlait que s'il en avait envie.

V

Deke se dirigea vers la première cantina qu'il put apercevoir. Il s'arrêta sur le seuil, essayant d'ajuster sa vision à l'obscurité qui régnait là. Ces sales métèques ne pouvaient-ils pas s'offrir un éclairage normal ? Il fit une moue dégoûtée tandis que montaient vers lui, du sol de terre battue, les différentes odeurs de l'endroit. Il se demanda si on l'avait jamais nettoyé. Grat lui avait donné un bien mauvais conseil en lui disant de choisir une cantina.

Dans la salle il y avait moins d'une douzaine d'hommes. Quatre se tenaient au bar, le reste était assis dans la salle. Ils levèrent tous les yeux vers lui, puis détournèrent aussitôt le regard.

Tout d'abord il ne vit pas la fille debout à l'autre extrémité du bar. Quelques clients la cachèrent jusqu'à ce qu'elle quitte le bar.

Elle portait un plateau chargé de verres. De taille moyenne, elle se déplaçait avec la souplesse d'un chat, en ondulant des hanches. Chacun de ses mouvements retenait l'attention de Deke.

Il faisait trop sombre pour pouvoir distinguer clairement ses traits, mais il s'en souciait peu : ce qu'il avait vu était suffisant.

Il choisit une table contre le mur à l'autre extrémité de la salle et s'assit. Il attendit qu'elle eut fini de servir ses tables, puis il leva la main. Le geste était superflu pour attirer son attention. Elle savait qu'il était là ; elle avait été consciente de sa présence dès l'instant où il était entré.

Elle vint vers lui en ondulant des hanches et s'arrêta à sa table. Son parfum entêtant l'enveloppa et il l'huma avec volupté. Ça ne ressemblait à aucun autre parfum. Il avait une qualité animale, un peu musquée, qui lui allait parfaitement.

— Oui, Señor ? demanda-t-elle d'une voix agréable, presque musicale.

Il leva les yeux et n'en revint pas. Comment pouvait-il avoir autant de chance ? Son visage valait sa silhouette. Il s'attendait à ce qu'elle détourne les yeux devant son regard insistant, mais ils restèrent dans les siens avec la même insistance. Une chose vieille comme le monde se passait entre eux. Ses grands yeux étaient remplis d'une prometteuse douceur. Ses lèvres rouges et charnues restaient entrouvertes. Deke n'arrivait pas à détacher son regard de ses deux

épaules dénudées par une blouse échancrée. Son poulx battait avec frénésie.

— Que veut *l'américano* ? demanda-t-elle.

Deke sourit, découvrant ses grandes dents blanches.

— Je n'ose pas te le dire.

— Je ne croyais pas que le Señor était timide.

— Apporte-moi à boire, pour commencer.

Sa gorge était sèche, mais la soif n'en était pas responsable.

— Que désire le Señor ?

Il rejeta la tête en arrière en éclatant de rire.

— Encore la même question. Tout ce que tu me donneras sera bien.

— Alors, je ferais de mon mieux, murmura-t-elle en faisant demi-tour.

Il observa le mouvement de ses hanches tandis qu'elle se dirigeait vers le bar. Ça promettait une de ces nuits !

Elle revint avec un seul verre sur le plateau.

— J'espère que le Señor aimera cela.

Il paya avec quelques dollars qu'il avait dans sa poche, sans changer le billet que Grat lui avait donné et lui laissa un large pourboire.

— J'aimerai tout ce que tu feras pour moi.

Il vida le verre d'un seul trait. Sa gorge se serra, et des larmes lui vinrent aux yeux. Il ouvrit grand la bouche en aspirant de grandes bouffées d'air frais. C'était du feu liquide qu'elle lui avait servi !

— Je vois que *l'américano* n'a jamais bu de mescal avant. – Un sourire railleur errait sur ses lèvres. – Il vaudrait mieux le boire par petites gorgées.

— Puisque c'est ainsi, répliqua-t-il, apporte m'en un autre verre.

Elle revint avec un autre verre. Il lui donna un second dollar et lui laissa la monnaie. Il voulait le boire exactement comme le précédent pour l'impressionner, mais, se souvenant comment l'autre l'avait brûlé jusqu'aux entrailles il jugea plus prudent de l'ingurgiter par petites gorgées.

— Ainsi vous m'écoutez, murmura-t-elle.

— Et je t'écouterai toujours. Comment t'appelles-tu ?

— Carmelita.

Il répéta le nom. C'était comme une musique.

— Moi, c'est Deke.

Elle parlait anglais avec un fort accent. Deke rit de la façon dont elle répéta son nom.

— On ne pourrait pas continuer la conversation ailleurs, Carmelita ? Loin de tous ces gens ? Seuls ?

— Je vais voir si je peux partir, Deke.

De nouveau un large sourire découvrit les dents parfaites de Deke.

— Je t'attendrai.

Il sortit nonchalamment, sans regarder derrière lui. Elle le rejoindrait dès qu'elle le pourrait. Il était fou d'impatience.

Il attendit sans doute moins d'une heure mais il lui sembla qu'il attendait depuis longtemps quand enfin elle sortit de la cantina. Il se précipita vers elle.

— Il t'en a fallu du temps, marmonna-t-il.

— Pedro ne voulait pas me laisser partir. Il y a finalement consenti quand les choses ont été un peu plus calmes à l'intérieur.

Il sentit la jalousie monter envers Pedro.

— Qui est-il ? Est-ce que tu dois lui rendre des comptes ?

Les yeux de Carmelita lancèrent des flammes.

— Je ne dois de comptes à personne. Je travaille pour lui. C'est tout.

La voix de Deke s'adoucit aussitôt.

— Je préfère ça. Où pouvons-nous aller ?

Elle le fixa de son regard brûlant.

— Peut-être chez moi. Mais pour parler seulement.

Elle jouait un vieux jeu mais il lui laissa croire qu'il marchait. Il posa une main sur son épaule nue et elle la repoussa avec violence.

— Pour qui me prends-tu ?

— Tu le sais mieux que moi, dit-il en souriant. Je pensais que nous voulions tous les deux la même chose. J'ai dû me tromper.

Il lui tourna le dos et commença à s'éloigner d'elle. Il n'avait pas fait deux pas qu'elle l'avait rattrapé et saisi par le bras, les doigts jouant avec ses muscles.

— Tu es toujours aussi rapide ? le gronda-t-elle.

— Je me suis décidé dès que je t'ai vue.

Il sentait son parfum. Le désir montait en lui.

— Alors, allons chez moi, murmura-t-elle.

Sa chambre se trouvait à une rue seulement de la cantina.

— Ne fais pas de bruit, recommanda-t-elle avant de commencer à monter les marches. Je ne voudrais pas que mes voisins aient une mauvaise opinion de moi.

Il lui laissa à peine le temps de refermer la porte derrière lui avant de la saisir dans ses bras et de l'embrasser brutalement, froissant ses lèvres qu'il sentit se raidir. Elle le repoussa et recula d'un pas.

— Tu vas trop vite !

Qui pensait-elle tromper ? Il avait senti le même désir sur ses lèvres. Il agrippa sa blouse et l'arracha.

Elle considéra le vêtement déchiré dont les lambeaux pendaient autour de sa taille.

— Tu l'as abîmée, cria-t-elle en se jetant soudainement sur lui toutes griffes dehors.

Deux ongles lacérèrent sa joue. Il sentit une brûlure mais rejeta la tête en arrière comme si de rien n'était et éclata de rire.

— Quelle fougue ! — Il sauta sur elle, lui abaissa les mains, puis la retourna, la tenant serrée contre lui. — Nous perdons du temps, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle se débattait entre ses bras, sachant cependant que toute résistance était vaine. Il saisit un de ses seins dans sa main.

— Là. Ce n'est pas plus agréable ?

Elle s'abandonna et murmura son nom. Sa voix faisait penser au ronronnement d'un chat.

Il la souleva et l'emporta vers le lit sur lequel il l'allongea. Puis il se déshabilla tandis qu'elle se trémoussait sur le lit, les mains tendues vers lui, lui faisant signe de venir vite.

Plus tard, allongé à côté d'elle, trempé de sueur, épuisé et sans souffle il caressa pensivement son corps nu.

Elle ouvrit les yeux, le regardant, fatiguée et satisfaite.

— Je n'ai jamais connu un homme comme toi, murmura-t-elle.

— Tu ne t'es pas mal débrouillée, non plus.

Il se redressa.

— Tu ne vas pas partir maintenant, se plaignit-elle.

— Tu crois que je suis aussi idiot ?

Il fouilla dans la poche de son pantalon et en extirpa le billet de vingt dollars qu'il jeta sur le lit.

— Je ne t'ai rien demandé.

— C'est pour la blouse.

Elle était endormie quand enfin il partit. Il se retourna avant de franchir la porte et murmura entre ses dents.

— Je reviendrai. Tu peux en être certaine.

Il était fatigué mais ne s'était plus senti aussi bien dans sa peau depuis longtemps. Il songea que Grat allait lui passer un savon car il était plus de minuit, mais cela n'avait plus d'importance.

Il dut frapper à la porte à plusieurs reprises avant d'arriver à réveiller un de ses frères. Ce fut Creed qui vint ouvrir. Il avait pris le temps d'allumer la lampe dont sa lueur éclaira le visage de Deke. Creed considéra les griffures sur le visage de son frère.

— Bon Dieu ! dit-il, qu'est-ce qui t'es arrivé ? On dirait que tu t'es battu avec un chat sauvage.

— C'est fort possible, fit Deke avec un clin d'œil et un sourire satisfait.

— Tu en as mis du temps. Quelle heure est-il ? demanda Grat, mécontent.

— Quelle importance ? répliqua Deke. Grat, peut-on rester ici

encore un jour ? Je ne suis pas en état de chevaucher ce matin.

— Nous partons aujourd'hui.

Le sourire de Deke s'évanouit et fit place à la mauvaise humeur.

— Je ne vois pas ce qu'un jour de plus changerait.

— Nous partons aujourd'hui, répéta Grat sur un ton sans réplique.

Et il se retourna contre le mur.

VI

Chad pointa son doigt vers les lumières qui scintillaient devant eux.

— Est-ce que c'est Tucson ?

— Je l'espère, répondit Ramon.

— Je l'espère aussi.

Chad se souleva de la selle pour soulager un peu ses fesses qui lui faisaient mal. La journée avait été longue et fatigante.

— Comment va le gosse, demanda-t-il.

Ramon jeta un coup d'œil sur le gosse qui avait posé la tête dans ses bras repliés.

— Il dort.

Si ce n'était pas Tucson, là devant eux, ses bras tomberaient, pensa-t-il. Il n'osait pas changer de position de peur de réveiller le gamin.

— Pauvre enfant, dit-il, quel mauvais départ dans la vie. Ses parents morts...

Il secoua la tête et ne termina pas sa phrase.

— A-t-il dit quelque chose avant de s'endormir ?

— Pas un mot, répondit Ramon.

Il y avait songé pendant tout le trajet. Le gosse était-il muet ? Il aurait aimé savoir.

— Quel âge peut-il avoir ?

— Cinq ans, peut-être six.

— Si je tenais le saligaud qui a fait cela, râla Chad. Sans doute un bandit mexicain qui est entré par hasard et a abattu ces malheureux sans défense pour les voler.

— Pourquoi est-ce que ce serait un mexicain ? – La voix de Ramon s'était durcie. – On ne leur a rien pris, mis à part un cheval. Ça aurait aussi bien pu être un blanc, non ?

— Oh, Jésus ! grommela Chad. Je ne voulais pas te blesser. – Il se perdit dans une explication pour essayer de faire perdre à Ramon la dureté de sa voix. – C'est seulement parce que, dans le coin, il y a une majorité de bandits mexicains qui écument le pays. Tout au moins c'est d'eux que l'on parle le plus, essaya-t-il de se rattraper.

Le rire de Ramon signifiait son pardon.

— C'est vrai, agréa-t-il. On accuse les bandits mexicains de beaucoup de crimes commis par les blancs. Si un tel crime avait été commis dans le Kansas, tu ne penserais pas aux mexicains. On blâme la race qui convient le mieux. N'en parlons plus.

— Que fait-on du gosse quand nous serons à Tucson ?

— Tout d'abord il faut trouver le shérif et l'avertir du meurtre. Il saura peut-être qui est le gosse.

Ni Ramon ni Chad n'ouvrirent plus la bouche jusqu'à l'entrée de la ville.

— J'ai entendu parler de cette ville, dit Ramon, bien que je n'y sois jamais venu avant. Elle est très vieille. Elle existait déjà avant la venue des espagnols. Il y a peu de temps encore elle était calme et peuplée seulement de mexicains. Les *americanos* l'ont réveillée de sa torpeur. Ce n'est plus du tout une petite ville endormie.

Cette remarque fit monter la moutarde au nez de Chad.

— Est-ce vraiment si terrible ? Tu es aussi un *americano*. Tu es né au Texas, après tout, non ?

— Ah ! rit Ramon. Ainsi nous avons tous nos points sensibles, hein ? Oui, les *americanos* ont fait pas mal de bonnes choses.

Il montra d'un geste large de la main les champs de blé et les vergers qu'ils traversaient.

— Ils ont apporté de nouvelles techniques de culture, de nouvelles ambitions. C'est tout à leur crédit.

— Tu te moques de moi, Ramon ?

Ramon prit l'air le plus innocent possible.

— Moi ? Non. Je parlais à Hombre.

Chad ne put s'empêcher de sourire.

— Je suppose que je l'ai mérité.

— Non, amigo, est-ce que je devrais t'en vouloir d'une remarque faite sans réfléchir ?

Chad observait les bâtiments, bruns et gris pour la plupart, devant lesquels ils passaient. Bien que par endroits on ait fait des efforts pour essayer de rompre la monotonie des couleurs elle subsistait. C'était en général des maisons à un seul étage, longues et étroites, construites en adobe.

— Ça ressemble beaucoup à Santa Fé, observa Chad.

— Les deux villes ont été construites par les mexicains, expliqua Ramon les yeux brillants de malice.

— Tu peux toujours prétendre que tu parles à Hombre, mais c'est moi que tu vises avec tes pointes.

Ramon rit doucement.

— Je ne dirai plus rien. Ces murs, tu vois, ont plus de cinquante centimètres d'épaisseur. Regarde comme les petites fenêtres sont hautes. Chaque maison est une petite forteresse. Les gens craignaient

les raids Apaches. Dans le temps la ville était entièrement entourée d'un mur pour cette même raison. Maintenant elle s'est développée en dehors de cette protection. On m'a dit que le mur d'enceinte existe toujours.

— J'aurais peut-être préféré la petite ville endormie après tout, dit Chad en regardant passer un marchand de mules qui, avec sa longue file d'animaux, soulevait des nuages de poussière.

— C'est ce qu'on appelle le progrès, commenta Ramon. On ne peut pas tout avoir. Arrête la première personne qui passe et demande où se trouve le bureau du shérif.

— Voilà quelqu'un. — Chad montra du doigt un homme portant un grand sombrero et un châle rayé pour se protéger de la fraîcheur qui, invariablement, suivait le soleil. — Tu ferais mieux de lui parler, toi. Je ne connais pas leur langue.

Ramon sourit et tourna Hombre vers l'homme.

— *Buenas Noches Señor*. Pouvez-vous m'indiquer le bureau du shérif ?

Le mexicain regarda d'un air interrogateur le gosse que tenait Ramon, mais ne demanda rien. Il expliqua à Ramon comment trouver ce qu'il cherchait dans une langue fluide et musicale, puis termina en pointant son doigt vers l'autre bout de la rue.

— J'espère que vous n'avez pas de problèmes, commenta-t-il.

— *Gracias Señor*. Pas de problèmes.

Le mexicain observa Ramon sans véritable curiosité jusqu'à ce qu'il ait rejoint Chad. Puis il reprit son chemin en traînant les pieds.

— Il a dit que je ne pouvais pas le louper, expliqua Ramon. C'est dans le même pâté de maison que le *Congress Hall* qui est le plus grand saloon de la ville.

— Une bière ne te tente pas, Ramon ?

— Occupons-nous du gosse d'abord. Après, peut-être, nous trouverons le temps d'aller boire une bière.

Ils trouvèrent sans peine le bureau du shérif. Un petit bâtiment triste aux fenêtres couvertes de chiures de mouches. Le gosse s'éveilla quand Ramon mit pied à terre. Il essuya ses yeux pleins de sommeil. Ramon eut peur qu'il ne se mette à pleurer.

— Tout va bien, *muchacho*, le rassura-t-il. Nous allons manger bientôt. Est-ce que tu as faim ?

Le gamin fit non de la tête et s'accrocha encore plus fort à lui.

— Il a drôlement confiance en toi, commenta Chad.

Ramon sourit. Les enfants ne se trompaient jamais quand ils accordaient leur confiance.

Un gros homme somnolait derrière le bureau. Une étoile d'argent était accrochée à son gilet. Le tintement des éperons de Ramon le réveilla. Il dressa subitement la tête, fixa de ses yeux

troubles les deux hommes, aperçut le gosse et demanda :

— Qu'est-ce que Wade Morgan fait avec vous ?

— Alors vous le connaissez, dit Ramon.

— Bien entendu que je le connais. Il était ici avec son père il n'y a pas deux semaines. Monsieur, vous avez intérêt à m'expliquer ça.

Il avait retrouvé tous ses esprits.

— Je suis Ramon Rivas. Et voici Chad Tyler. Chad, explique lui ce qui est arrivé, je ne veux pas que Wade entende.

Il s'éloigna vers la porte, emmenant Wade avec lui. De là le gosse ne pouvait pas entendre ce que Chad avait à dire.

Avant même que Chad ait pu parler, le shérif lui demanda :

— Ramon Rivas. J'ai entendu parler de lui. Ce n'est pas lui qu'on surnomme le « chicaneur » ? Vous avez pris part à la répression d'une révolte à Santa Fé dernièrement, n'est-ce pas ?

Chad ricana.

— Les nouvelles circulent vite, hein, shérif...

— Ben Meadows. Alors, que fait Wade Morgan avec vous ?

— Il y a eu de tristes événements chez les Morgan, Ben.

Et, à voix basse il expliqua comment ils avaient trouvé les deux cadavres.

Meadows jura.

— Quelle chose terrible pour un enfant. Vous dites que vous n'avez pas la moindre idée de qui peut avoir fait cela. Est-ce que vous avez regardé s'il y avait des traces ?

— Il a plu très fort là-bas. La pluie a tout effacé.

— Alors ça signifie que je dois aller chez les Morgan voir ce que je peux trouver ?

— Nous avons enterré un homme et une femme, dit Chad très calmement.

Il les décrivit du mieux qu'il put.

— Mead et Sarah Morgan, soupira Meadows. De braves gens. Vous êtes certain de ne pas avoir laissé échapper un indice ?

— Nous n'avons rien laissé échapper. Vous pensez bien que nous serions partis à leur poursuite si nous avions trouvé le moindre indice. Est-ce que le gosse peut parler ?

Meadows le considéra avec stupéfaction.

— Bien entendu qu'il peut parler. Il a jacassé comme une pie la dernière fois qu'il était ici.

— Il n'a pas dit un seul mot depuis que nous l'avons trouvé. Ramon pense qu'il a assisté au drame et que ça l'a tellement terrifié que sa langue est restée paralysée.

Meadows le regarda, incrédule, puis fit signe à Ramon d'approcher.

— Hello Wade, dit-il quand Ramon fut près du bureau en

tendant les bras vers le gosse. Tu ne me reconnais pas ?

Wade se recula, les yeux affolés, sans dire un mot.

— C'est bien ce que Chad vous a dit, expliqua Ramon. Il n'a pas prononcé un seul mot pendant tout le trajet. Qu'est-ce que nous faisons de lui maintenant ?

— Vous n'allez pas le laisser ici, en tout cas. Je ne peux pas m'en occuper.

Ramon fronça les sourcils.

— Il a certainement de la famille.

— Pas que je sache.

— Alors qu'est-ce que je dois faire de lui ?

Maintenant c'était Ramon qui semblait désespéré.

— Emmenez-le chez le docteur Muncie. Il a soigné les Morgan. Il en sait plus que moi sur eux. Et puis un docteur devrait examiner ce gosse.

Il leur expliqua comment trouver le docteur.

Ramon avait presque passé la porte quand Meadows l'arrêta.

— Faites-moi tout de même savoir si je peux faire quelque chose.

— Oui, Señor, répondit Ramon sans même s'arrêter ni se retourner.

Chad se dépêcha de le rattraper.

— J'ai l'impression que tu n'aimes pas beaucoup Meadows.

— Je devrais, peut-être ? éclata Ramon. Il se lave les mains de toute cette affaire, puis me demande de lui faire savoir s'il peut-être utile à quelque chose. J'ai bien peur que ta bière attende encore longtemps.

Le cabinet du docteur Muncie était éclairé.

— Au moins nous n'aurons pas à le chercher dans toute la ville, constata Ramon.

Il frappa doucement à la porte. Wade s'était de nouveau endormi. Chad voulut dire quelque chose, mais Ramon lui fit signe de se taire.

Le docteur Muncie ouvrit la porte. C'était un homme grand et mince qui pouvait avoir la soixantaine.

Wade avait enfoui son visage dans le creux de l'épaule de Ramon comme dans un nid. Muncie ne le reconnut pas tout de suite.

— Est-ce que le gosse est malade, demanda-t-il.

— Ce gosse est Wade Morgan, dit Ramon. Et il n'est pas malade.

Les yeux de Muncie s'arrondirent. « Il doit se demander ce que Wade fait dans les bras d'un mexicain » pensa Ramon. Et il expliqua à voix basse ce qui était arrivé.

— Le shérif Meadows connaît le gosse. Il m'a dit de vous l'emmener. Il ne peut pas parler.

— Vous en êtes certain ?

— Il n'a pas dit un seul mot depuis que nous l'avons trouvé. Il n'a pas parlé à Meadows non plus.

— Je peux comprendre qu'il refuse de vous parler à tous les deux, mais pas à Meadows.

— Il a dû voir l'assassinat de ses parents, expliqua Ramon. Quoi d'autre aurait pu le rendre muet ?

— C'est une possibilité. Passez-le-moi. Il me connaît. Il réveilla doucement le gosse.

— Hello Wade. Tu ne m'as pas oublié, n'est-ce pas ?

Wade le regarda, les yeux écarquillés. Il jeta ses bras autour du cou de Muncie mais ne dit pas un mot.

Muncie lui caressa la nuque tout en expliquant :

— J'ai déjà vu un pareil cas. Un garçon qui avait eu peur au point d'en perdre la parole.

— Mais il a parlé par la suite, questionna Ramon, anxieusement.

— Il est mort sans jamais avoir parlé.

— *Dios mio !* s'exclama Ramon. Que peut-on faire pour lui ?

— Je ne sais pas. Il s'en sortira peut-être à l'occasion d'un autre grand choc. Il s'en sortira peut-être aussi si on lui témoigne beaucoup d'affection.

— Il n'a pas de famille ?

— Pas que je sache. Pouvez-vous vous en occuper, vous ?

Ramon leva les mains au ciel et les laissa retomber.

— Nous n'avons même pas de maison. – Une pensée lui traversa l'esprit. – J'ai une tante ici, bien que je ne sache pas exactement où elle habite. La Señora Eulalia...

Il marqua un temps d'arrêt, puis se frappa le front de la paume de la main. Quel crétin il était ! Il avait beau pressurer son esprit pour retrouver son nom de mariage, il n'y arrivait pas. Tout ce dont il arrivait à se souvenir était « de ». Le reste du nom ne venait pas.

— De Portola, peut-être suggéra Muncie. J'ai vu Eulalia de Portola il y a quelques jours.

Les yeux de Ramon brillèrent soudainement.

— C'est ça. Je m'en souviens maintenant.

— Elle habite dans le quartier de la ville où se trouve le vieux mur d'enceinte. Est-ce qu'elle accepterait de s'occuper du gosse pendant quelques temps ?

— Certainement, elle a toujours adoré les enfants.

— Ce serait idéal. Le gamin a besoin de l'affection d'une femme.

Il expliqua à Ramon comment se rendre chez Eulalia. Puis il lui tendit Wade et l'accompagna jusqu'à la porte.

— Je passerai chez Eulalia de temps en temps.

— *Bueno*, dit Ramon.

Muncie, au moins, se préoccupait de l'enfant, pas comme Meadows.

— Nous allons nous balader d'un bout à l'autre de la ville, toute la nuit, se plaignit Chad quand ils furent de nouveau dans la rue.

— Tu penses encore à ta bière ?

— Non. — Chad semblait indigné. — Mais j'ai l'impression que nous n'avancions pas beaucoup.

— Nous y arriverons. Je crois, moi, que ce sera le dernier arrêt.

Il trouva sans difficulté la petite maison blanche que lui avait décrite Muncie, et fut soulagé de voir encore de la lumière à l'intérieur. Ainsi il n'aurait pas à réveiller sa tante.

Il frappa à la porte.

— J'arrive, cria Eulalia, j'arrive.

Ramon sourit en reconnaissant sa voix.

La porte s'ouvrit et Eulalia se tint dans l'embrasure.

Elle regarda les deux hommes, l'air soupçonneux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— *Tia* Eulalia, dit Ramon. Tu m'as oublié ?

Elle avait beaucoup changé. Il se la rappelait rondelette quand elle s'était mariée, mais maintenant elle était franchement énorme.

— Ramon ? — Elle le considéra attentivement. — C'est Ramon ! cria-t-elle.

Il mit un doigt sur sa bouche en montrant le gamin.

— Il est endormi.

— Passe-le-moi.

Eulalia l'appuya contre sa généreuse poitrine.

— Entrez, entrez, je reviens dans un instant. Elle emporta Wade hors de la pièce, puis revint vers eux.

— Il ne s'est pas réveillé, dit-elle. — Elle fixa Ramon. — J'ai d'abord cru que c'était ton fils, mais ce n'est pas possible.

— Non, dit Ramon. *Tia* Eulalia, voilà mon meilleur ami, Chad Tyler.

— Si c'est ton ami, il est le bienvenu.

Elle entoura de ses bras le cou de Ramon, riant et pleurant en même temps. Puis elle se recula d'un pas en le regardant avec attention.

— Tu as changé. C'est le même visage pourtant, mais avec quelque chose de différent. Tu es devenu...

— ... un homme, termina-t-il simplement.

— C'est peut-être ça, accorda-t-elle. La vie nous transforme tous.

— Et comment va *Tio* Benito ?

Elle se tamponna les yeux. Ramon eut soudain peur qu'elle ne fonde en larmes.

— Je l'ai enterré il y a plus d'un an. Depuis, j'ai vécu seule. La

vie n'est pas facile pour une veuve.

— Pas d'enfants ? questionna Ramon.

— *Dios* ne nous en a pas accordé.

Elle souleva le bord de son tablier et y enfouit son visage. La lumière se reflétait dans ses cheveux maintenant gris et autrefois noirs comme l'ébène.

Ramon fit signe à Chad de ne pas tenir compte de ces pleurs. Les larmes lui étaient nécessaires pour relâcher la tension accumulée.

— *Tia*, dit-il, nous avons trouvé le gamin aujourd'hui.

Il lui expliqua de quelle façon il avait perdu ses parents.

— Nous les avons enterrés et nous ne pouvions pas laisser le gamin. Personne ne lui connaît d'autres parents.

Elle releva la tête. Elle ne pleurait plus mais quelques larmes restaient encore sur ses joues.

— C'est terrible, s'exclama-t-elle les yeux écarquillés.

— Ce qui est encore plus terrible c'est qu'il ne peut pas parler, ajouta Ramon. Nous nous sommes arrêtés chez le docteur Muncie pour qu'il l'examine. Il a confirmé que Wade ne pouvait pas parler. Il dit que le choc et la terreur ont paralysé sa langue. Il reparlera peut-être un jour. Un autre choc pourrait lui rendre la parole. Qui sait ? Pour l'instant c'est d'affection qu'il a besoin, plus que d'autre chose.

— Ici il n'en manquera pas, dit-elle.

Elle était là, assise, souriant à quelque chose qu'elle seule pouvait voir.

— On retrouvera les meurtriers ?

— Ça paraît improbable, répondit Ramon. C'est une chance que nous venions vers Tucson pour te voir. Je ne sais pas ce qui aurait pu lui arriver sans cela.

— Ne te préoccupe plus pour lui maintenant. Il restera avec moi. Et vous deux vous pouvez demeurer ici aussi longtemps que vous le voudrez. Est-ce que vous avez déjà mangé ?

— Un petit morceau ne serait pas de refus, dit Chad en ricanant.

— Alors, je vais le préparer.

On l'entendit chantonner dans la cuisine.

— Dorénavant elle n'est plus seule, expliqua Ramon. Tu tiens toujours à ta bière ?

— C'est toi qui y tenais tellement, dit Chad.

Ramon se mit à rire.

— Tu as ajouté un autre défaut à tous ceux que tu possédais déjà.

Chad le regarda, soupçonneux.

— Ah oui ? et lequel ?

— Tu es devenu menteur, mais un menteur convaincant !

VII

La main, ferme et insistante, secoua Deke encore une fois. Il la repoussa, refusant d'ouvrir les yeux.

— Fiche-moi la paix, grogna-t-il en se retournant sur le côté.

La pression des doigts sur son épaule se fit un peu plus forte et il jura. Il ouvrit les yeux d'un seul coup en grimaçant et regarda comme un somnambule autour de lui. Le soleil atteignait la fenêtre mais la pièce restait encore sombre.

— Bon Dieu, Grat, se plaignit-il. Je viens à peine de fermer l'œil.

Il s'assit sur le lit et se passa les poings sur les yeux pour essayer de les ouvrir enfin complètement.

— Tu as dormi trois heures, se moqua Grat. — Puis sa voix se durcit. — Habille-toi, nous partons.

Creed jeta un coup d'œil anxieux à son jeune frère en espérant qu'il ne serait pas idiot au point de se rebeller. Grat n'était pas du tout prêt à se montrer conciliant ce matin, pas même avec Deke.

— J'ai l'impression que tu as eu une soirée agitée, Deke, ricana Creed.

Deke cracha sur le sol. Le mescal lui laissait un affreux arrière-goût. Combien en avait-il bu ? Il se rappelait les deux de la cantina. Il en avait sans doute bu quelques autres chez la fille.

— J'ai l'impression qu'on a déversé l'auge d'un cochon dans ma bouche, commenta-t-il.

On vit passer le soulagement sur le visage de Creed. Pour le moment il avait réussi à faire changer le cours des pensées de Deke et à éviter la dispute avec Grat.

— Ça en valait au moins la peine ?

Le visage de Deke s'éclaira au souvenir de la nuit précédente.

— Pour ça, oui ! Je recommencerais bien tous les soirs.

— Tu n'en auras pas l'occasion, l'interrompit brutalement Grat. Nous partons tout de suite.

Le regard de Deke se fit provocant.

— Et si moi je décide de ne pas partir et de rester ici encore quelques jours ? Vous partez, vous. Moi, je vous rattraperai, Grat.

Rouge de colère, Grat planta son regard dans celui de Deke.

— Tu partiras quand je l'aurai décidé, c'est-à-dire maintenant.

— Deke, jusqu'à présent nous n'avons pas eu à nous plaindre d'avoir écouté Grat. Pourquoi ne pas continuer ? intervint Creed.

— Ne te mêle pas de ça, Creed, c'est à lui de décider.

Deke, pensant que Grat le soutenait, se rallongea sur le lit.

— Deux jours seulement, Grat. C'est tout ce que je demande. Si tu l'avais vue...

Sa phrase s'arrêta sur un cri rauque. Grat l'avait saisi par les épaules et levé du lit à bout de bras. Il le ramena vers lui, puis le rejeta brutalement en arrière sur le lit.

— J'ai dit « maintenant ». Enfonce-toi bien ça dans ta petite tête. Si je te laisse ici, ce sera mort !

Creed avala sa salive. Deke devait avoir compris cette fois-ci car ses yeux s'élargirent et son visage devint livide.

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais laisser quoi que ce soit changer mes plans maintenant, non ? continua Creed. — Sa voix s'adoucit, le rendant encore plus menaçant. — Je suis prêt à faire ce que j'ai dit, Deke. Je n'ai pas l'intention de te laisser à Tucson pour que tu t'y fasses ramasser, que tu racontes tout. Je ne veux donner à personne l'occasion de m'accuser.

Creed sentit la sueur perler sur son front. Mais il était glacé à l'intérieur. Grat pensait ce qu'il disait. Il s'était tracé une ligne de conduite et ne laisserait personne l'en détourner.

— Bon sang, Grat, protesta Deke faiblement, tu n'irais pas jusqu'à...

Il hésitait à admettre qu'il croyait aux menaces de son aîné.

— Essaie et tu verras bien, répondit simplement Grat.

Creed savait que Deke avait déjà décidé de ne plus résister, mais il ne voulait pas céder trop vite.

Grat n'ajoutait rien, se contentant d'attendre.

Deke rit faiblement et posa les pieds sur le sol. Il prit ses bottes, le regard fuyant.

— Grat, tu savais bien que je partirais avec vous.

— J'en avais comme le pressentiment, railla Grat. Allez, bouge-toi.

Il jeta les deux sacoches sur son épaule et alla vers la porte.

« Il n'aura pas longtemps à attendre, songea Creed, pas cette fois. » Mais le fossé se creusait entre Grat et Deke. Ils étaient passés à deux doigts de la catastrophe. Et Deke était rancunier. Il laisserait couvrir sa rancœur jusqu'à la prochaine occasion.

Ils descendirent les escaliers en silence. Grat ouvrait la marche. Au bureau, il n'y avait personne. Grat déposa la clé sur le bureau. Elle annoncerait leur départ au vieux gardien de nuit qui devait avoir oublié de se lever.

De nouveau Creed admira Grat. Il les avait emmenés sains et

saufs jusqu'ici. Deke pouvait bien se rebeller et faire la forte tête, Creed était satisfait de Grat. Sans lui ils seraient encore dans leur misérable ville du Texas à traîner la savate, essayant de gagner un cent par-ci par-là.

Mis à part quelques marchands qui ouvraient leur boutique, la rue était encore déserte. Cependant, le restaurant dans lequel ils avaient dîné la veille était déjà ouvert.

— Va commander le petit déjeuner, ordonna Grat à Deke. Moi, je vais prévenir Turner de préparer les chevaux.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— N'importe quoi, répondit Grat avec impatience.

Il traversa la rue vers les écuries et entra dans le négoce qu'il trouva vide.

— Turner, appela-t-il, où diable êtes-vous ?

Il recommença à appeler puis se tut en entendant du bruit dans la petite pièce sur sa gauche. Turner en sortit en bâillant. Il était pieds nus et venait d'enfiler un pantalon sur sa chemise de nuit. Il se frotta les yeux et commença par se plaindre.

— Au moins vous, vous vous levez tôt !

Grat le considéra avec mépris.

— Prépare nos chevaux.

— Pour quand les voulez-vous ?

— Dans quinze minutes, pas plus.

— Vous ne me donnez pas beaucoup de temps, protesta Turner.

Il allait ajouter quelque chose mais préféra se taire en voyant l'expression de Grat.

— Je les veux dans quinze minutes.

Turner tint son regard obstinément fixé au sol.

— Je vais essayer.

— Dans quinze minutes, répéta Grat.

Turner le regarda traverser la rue. Il avait intérêt à seller immédiatement les chevaux s'il ne tenait pas à se quereller avec un tel homme. Mais ça ne l'empêchait pas de ne pas le porter dans son cœur. Heureusement qu'il avait peu de clients comme lui.

Deke était en train de dévorer allègrement son petit déjeuner quand Grat entra dans le restaurant. Il trouva tout de même le temps de lui dire entre deux bouchées :

— Je t'ai commandé des œufs et du jambon.

Creed le regarda discrètement. Il avait l'impression que Deke cherchait à se rattraper.

Grat approuva.

— Ça va bien.

Il tambourina sur la table avec ses doigts en attendant qu'on lui apporte son petit déjeuner.

La nuit ne l'avait pas beaucoup reposé. Il semblait encore plus agressif et plus nerveux que la veille. Creed décida que c'était dû au fait d'être en ville. Il ne se détendrait qu'une fois dehors.

— La bouffe n'est pas meilleure qu'hier au soir, s'aventura-t-il à dire.

— Qu'est-ce que tu espérais ? grommela Grat.

Il mangea rapidement, laissant la moitié de la nourriture dans son assiette. Puis il se leva.

— Partons.

— Mais je n'ai pas encore fini, articula Deke, la bouche pleine.

Grat lui lança un regard mauvais mais ne dit rien. Il paya pour tous et sortit après les avoir invités du regard à le suivre rapidement.

— Et voilà que ça recommence, commenta Deke amèrement.

Il prit un morceau de pain et sauça le dernier jaune d'œuf qui restait dans son assiette.

— Mieux vaut qu'il ne t'entende pas dire ça, lui conseilla Creed.

Il comprenait ce que ressentait Deke. La susceptibilité de Grat les fatiguait tous deux. Tout un tas de petites choses sur lesquelles ils seraient passés en temps normal les horripilaient maintenant. Il soupira en se demandant combien de temps ils allaient encore devoir fuir avant qu'ils puissent se détendre.

— Allez, viens, Deke.

— Je veux un autre café.

— Laisse tomber, Deke.

Deke sembla réfléchir, puis, de mauvaise grâce, le suivit jusqu'à la sortie. Grat les attendait de l'autre côté de la rue.

— Il a toujours le feu au c..., marmonna Deke en crachant par terre.

Il n'avait ni oublié ni pardonné ce qui s'était passé à l'hôtel. Creed, lui, servait de tampon entre les deux.

— Il essaye de nous faire franchir la frontière, Deke. Après, les choses vont changer.

— Et ça vaudra mieux, râla Deke, je commence à en avoir par-dessus la tête moi.

Il s'arrêta en plein milieu de la rue pour regarder une femme qui s'approchait d'eux. Elle avait le visage partiellement caché par un « rebozo »² et pendant un court instant il crut avoir reconnu Carmelita. La femme avait la même démarche ondulante, le même port d'épaules, mais, de près, elle ne ressemblait en rien à Carmelita. Voyant que Creed l'observait, il se mit à rire bêtement.

— Tu as le nez qui frémit comme celui d'un chien de chasse chaque fois qu'une femme passe, lui lança Grat qui avait observé lui aussi la scène de l'autre côté de la rue.

— Il y a des ordres pour cela aussi ?

— C'est seulement la manière dont tu les regardes. Dans ce genre-là tu peux en trouver une douzaine pour un cent.

Deke éleva la voix, piqué au vif.

— Pas comme elle. Tu ne peux pas parler ainsi. Laisse-moi te dire une chose : Carmelita, je la reverrai.

— Carmelita ! Voyez-vous ça, comme c'est mignon !

Creed soupira. Ça recommençait. Il désigna du menton Turner qui se tenait à quelques pas d'eux.

— Le gros vous observe, dit-il, si vous élevez encore un peu la voix, toute la ville va être au courant.

VIII

Les trois frères franchirent la frontière à une cinquantaine de kilomètres de Tucson. La chevauchée s'était déroulée dans le silence. Le changement de caractère de Grat indiqua le passage de la frontière aussi sûrement qu'un panneau. Il bomba le torse, redressa les épaules et la morosité quitta son visage.

— Voilà qui est fait, dit-il en souriant.

Creed ne l'avait plus vu rire depuis longtemps. Le sourire illuminait son visage et le rajeunissait.

— Tu as réussi, Grat, dit-il. Tu as fait ce que tu voulais faire.

Les choses iraient mieux pour eux maintenant, il le sentait. Mais Deke ne voulait rien devoir à Grat et son visage restait tendu. Il parcourut du regard le paysage désolé autour de lui.

— Un bel endroit ! Rien que du sable et des cactus. À quoi ça nous a servi de nous casser le c... pour arriver ici ?

— Mais nous allons commencer à vivre enfin comme des gens civilisés, Deke, dit Grat en éclatant de rire. Il paraît qu'il y a une petite ville à quelques quinzaines de miles. On nous renseignera là-bas.

Creed secoua la tête, plein d'admiration. On ne prenait jamais Grat au dépourvu.

— Tucson me suffisait, commenta Deke, obstiné.

— Tu penses encore à Carmelita, Deke. Là-bas tu en trouveras une autre qui te la fera oublier, dit Grat sans se départir de sa bonne humeur.

— Ça m'étonnerait, répondit Deke féroce.

Quand Deke avait une idée en tête, rien ne pouvait la lui ôter, têtue comme il l'était.

— Est-ce que nous allons rester là à nous engueuler toute la journée ? demanda Creed fatigué.

De nouveau, Grat éclata de rire.

— Il ne faut pas tenter Deke, tu sais.

Il se remirent en route. Après quelques mètres Creed regarda derrière lui. Deke n'avait pas bougé. Il ruminait quelque chose, c'était certain. Il avait peut-être décidé de les quitter. Il poussa un soupir de soulagement en le voyant se mettre en route. Ce n'était pas encore là qu'il les quitterait. Et, à cela il y avait deux raisons : la longue

habitude d'écouter Grat et le fait que c'était lui qui avait tout l'argent. Mais on pouvait voir qu'il n'était pas satisfait.

Grat ne dit pas mot jusqu'à ce qu'ils commencent à gravir une colline.

— La ville ne devrait pas être loin.

Il était vraiment un personnage différent. Il s'était débarrassé du fardeau qui lui pesait, ses yeux brillaient et il ne regardait plus derrière lui.

Creed regarda son plus jeune frère. Il se posait des questions au sujet de cette Carmelita dont il avait parlé. Ce devait être un beau brin de fille pour que Deke soit aussi mordu.

Grat arriva le premier au sommet de la colline.

— Jésus ! s'exclama-t-il. Venez voir !

Creed le rejoignit.

La colline descendait en pente douce vers une petite vallée verdoyante contrastant avec la sécheresse et les tons bruns du pays qu'ils venaient de traverser. Un petit ruisseau qui serpentait l'irriguait, et du bétail paissait le long des rives. Enfouie au milieu de la vallée se dressait une maison blanche au toit rouge. Même vue de loin elle restait impressionnante. Grat semblait fasciné. Pour le comprendre Creed n'avait qu'à se rappeler la misère dans laquelle ils avaient grandi.

— C'est beau, commenta Creed.

— C'est ça que j'appelle vivre, murmura Grat, envieux.

Creed ne répondit pas. Grat n'avait sans doute même pas réalisé qu'il venait de parler.

— Qu'est-ce que ça peut nous f... tout ça ? grogna Deke.

Creed lui lança un regard mauvais. Deke ne pouvait peut-être pas comprendre ce qui se passait en Grat mais, lui, il le pouvait.

Grat secoua la tête comme pour en chasser quelque chose.

— Ça, là-bas, ça doit être la ville, dit-il en pointant son doigt sur la gauche.

Il indiquait environ une douzaine de bâtiments et quelques cabanes. Tout cela paraissait bien minable à côté de la splendide maison au toit rouge.

— Et tu appelles cela une ville ? demanda Deke dont le visage trahissait le dégoût.

Visiblement Grat lui-même était un peu ennuyé. Ses rêves venaient d'en prendre un coup.

— Je n'ai jamais dit que j'avais l'intention de vivre là. Mais nous pourrions toujours y trouver des provisions et des renseignements, non ?

Deke grogna jusqu'à ce qu'ils aient atteint la ville. Creed pouvait presque le comprendre. San Vincente lui paraissait de moins en moins

attrayant à chaque pas. C'était une ville paisible, étalée au soleil, sans avenir, heureuse de sa médiocrité.

Une demi-douzaine de personnes les regardèrent arriver. Chacun leur sourit timidement.

— Au moins, ils ont l'air amical, constata Creed en répondant à leur sourire.

Grat approuva. Deke, lui, se contenta de cracher par terre en maugréant quelque chose. La bouche de Grat s'était de nouveau durcie. Si Deke continuait encore un peu il allait lui tomber dessus. Quant à Creed il en avait assez de participer à leurs disputes.

Les deux seuls commerces étaient côte à côte. Une épicerie et une cantina. Tous deux avaient les mêmes vitres tristes, constellées de mouches. Le visage de Deke s'éclaira à la vue de la cantina.

— J'ai soif, annonça-t-il. Maintenant, insista-t-il en regardant Grat.

— Tu connais le chemin, répondit sèchement Grat.

Deke sauta à terre, attacha son cheval au rail d'attelage et entra.

— Il va avoir une drôle de surprise. Ça n'a rien à voir avec Tucson, ricana Grat en lui emboîtant le pas.

Deke s'était arrêté net sitôt franchi le seuil.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Quel trou !

Creed était bien d'accord avec lui. L'endroit était pitoyable. Les deux tables et leurs chaises avaient fait leur temps. Le bar d'occasion, de l'autre côté de la pièce, était entaillé, creusé et brûlé par les cigarettes. Des toiles d'araignées pendaient dans tous les angles et une épaisse poussière recouvrait le tout.

— Quel trou ! répéta Deke consterné. — Il regarda Grat. — C'est là que tu comptes nous faire commencer une nouvelle vie ?

Sans répondre Grat se dirigea vers une table et se laissa tomber sur une chaise. Deke et Creed vinrent le rejoindre.

— Hé, Pedro, cria Deke au type corpulent qui se tenait derrière le bar, viens un peu par ici.

Grat regarda Deke si durement que Creed se sentit mal à l'aise pour lui.

— Comment sais-tu qu'il s'appelle Pedro ? demanda Grat.

— Quelle importance a son véritable nom ? Ils se valent tous ces mêtèques.

— Est-ce que tu as jamais pensé que c'est toi l'étranger ici ? Nous sommes dans *son pays*.

Les yeux de Deke s'arrondirent tandis qu'il essayait d'assimiler cette notion.

— C'est que tu as raison en plus. Mais ça n'a pas d'importance. Où qu'ils soient ils restent les mêmes.

— Tu veux dire des gens sans importance ?

— Et je suis gentil, conclut Deke en haussant les épaules.

Grat se pencha en avant et pointa un doigt menaçant vers son frère.

— Alors il vaut mieux que tu changes vite d'opinion. Nous allons vivre pendant longtemps dans ce pays. Ça peut-être facile ou difficile, et, moi, j'en ai soupé des difficultés.

Avant que Deke, le visage rouge, ait eu le temps de répliquer le patron était déjà à leur table.

— Je ne m'appelle pas Pedro, mais Narcisso Carillo.

— Mazette ! fit Deke comme s'il était fort surpris. Il parle même anglais.

— Ne fais pas attention à lui, dit Grat mal à l'aise. Il essaye de faire de l'esprit.

Carillo se détendit un peu en entendant le ton de voix de Grat.

— Je comprends. Je suis honoré de vous accueillir dans mon humble cantina.

Deke voulu faire une autre remarque, mais Grat le foudroya du regard et il n'osa pas ouvrir la bouche.

— Je suis Billy Hunter, continua Grat. Voilà mes frères. Tu as de la bière ?

La bonne humeur revint sur le visage joufflu de Carillo.

— Si, Señor, mais elle n'est pas fraîche.

Il semblait sincèrement désolé. Le regard de Grat empêcha Deke de faire une remarque désagréable sur la température de la bière.

— Ça ira très bien, dit-il, apporte-la et apporte un verre pour toi.

Carillo rayonnait en retournant vers le bar.

Creed regarda avec curiosité Grat. Ce n'était pas, en général, un type expansif ou amical, et s'il avait fait un effort pour le patron il devait avoir quelque chose derrière la tête. Deke, lui, traçait, l'air dégoûté, des dessins dans la poussière qui couvrait la table.

— Il va me fournir les renseignements dont j'ai besoin, Deke, expliqua Grat à voix basse. Si tu l'indisposes trop, il ne nous dira même pas l'heure qu'il est si nous la lui demandons.

Carillo revint avec quatre bières.

— Je suis désolé qu'elle ne soit pas fraîche.

— Assieds-toi avec nous, invita Grat.

Carillo s'assit et leva son verre.

— À votre santé, Señores.

Grat remercia pour le toast et goûta la bière, l'œil fixé sur Deke, ignorant ce qu'il pourrait dire après avoir goûté cette bière de piètre qualité.

Deke en but une gorgée et son visage se crispa. Ses lèvres se serrèrent et ses joues se gonflèrent comme s'il allait tout recracher. Un

regard de Grat l'avertit de n'en rien faire et de ne pas faire non plus de remarque désobligeante sur la qualité de la bière. Elle était horrible, plate, avec un arrière-goût métallique et sa température la rendait encore moins buvable.

Cependant, Grat resta imperturbable.

— Pas mauvaise, commenta-t-il. À qui appartient la grande maison au toit rouge ?

Le visage de Carillo s'éclaira.

— Vous voulez sans doute parler de la hacienda de Don Perfecto Ortega. Il possède toute la vallée. Y compris la ville.

Grat parut impressionné.

— Tu veux dire qu'il possède une ville entière ?

Carillo acquiesça d'un signe de la tête.

— Si, Señor. Ses vaqueros et ses serviteurs vivent à San Vincente. C'est un bon patron. Il loue même les services d'un instituteur pour les enfants. Mais nous craignons qu'il ne reste plus longtemps ici, hélas !

— Pourquoi donc ?

— Il veut vendre. Tout. Il souffre beaucoup. Depuis que sa femme est morte il y a six mois il n'est plus tout à fait le même. Et chaque soir nous prions pour qu'il trouve un acheteur.

Creed vit une lueur s'allumer dans les yeux de Grat. Elle semblait doubler le volume de ses yeux.

— Comme c'est intéressant, commenta Grat d'une voix traînante.

Il pianotait allègrement du bout des doigts, fixant la table sans la voir. Creed aurait aimé lire dans ses pensées. Il connaissait assez bien son frère pour savoir qu'une idée venait de prendre racine dans sa tête et y germait. Une fois qu'elle aurait germé, Grat l'abandonnerait difficilement. Quelle qu'elle soit, s'il avait décidé de l'exécuter, rien ne l'arrêterait.

IX

Creed ne cessa pas d'observer Grat pendant qu'ils chevauchaient vers la maison d'Ortega. Il l'avait déjà vu silencieux quand il était en colère ou bouleversé, mais ce qui se passait maintenant était différent. Creed chercha un mot pour décrire ce nouveau type de silence. C'était comme si Grat chantait intérieurement. « Un silence heureux », pensa Creed, c'était la seule manière dont il pouvait le qualifier.

Grat avait été peu loquace la nuit dernière. Il était resté assis dans la misérable cantina, buvant sa bière sans vraiment prêter attention à ses deux frères. Mais il avait échafaudé un plan, Creed le connaissait bien, et il ne leur en ferait part que quand il se sentirait sûr et prêt.

Deke avait bu plus de bière que tous les trois réunis ce qui eut l'effet habituel de le rendre désagréable.

— Donne-moi une seule raison valable pour aller dans la maison de ce type, demanda-t-il hargneusement.

Grat ne prit même pas la peine de répondre.

« Deke, tu ferais mieux de la fermer » pensa Creed. Puis il porta son attention sur la maison. Il était aussi curieux que Deke, mais avait appris par expérience que Grat ne parlait de rien tant qu'il ne l'avait pas lui-même décidé. Pourquoi diable s'intéressait-il tellement à cette maison ? Il ne l'avait pas clairement exprimé, mais Creed l'avait compris. Hier au soir Carillo avait dû dire quelque chose qui avait éveillé son attention. Cependant il avait beau chercher, il ne pouvait pas trouver quoi.

La maison était longue et basse. Le toit s'avancait pour former une véranda sur toute sa longueur. Creed s'arrêta devant la véranda et fixa le toit de tuiles rouges, les mains sur le pommeau de sa selle. Il en avait vu plusieurs de ce genre en traversant le Nouveau Mexique et l'Arizona. Cette maison avait dû coûter énormément d'argent, de temps et de travail. C'était le genre de maison dans laquelle il n'avait jamais pensé entrer un jour. Creed avait déjà observé des petits enfants affamés contemplant quelque chose qu'ils ne pouvaient pas s'offrir. Grat, avec son regard extasié et envieux, leur ressemblait un peu, tout pratique et dur qu'il était. Il commença à remuer sur sa selle. Combien de temps allaient-ils encore attendre là dehors ? Cette

maison qui semblait vide le mettait mal à l'aise.

— Est-ce que nous allons rester seulement là, Grat ? demanda-t-il.

Grat se retourna, mais Creed ne fut pas sûr qu'il l'ait vu. Il semblait revenir de loin. Très lentement.

— Mais non, Creed. — Il éleva la voix pour crier. — Il y a quelqu'un ?

Une voix de femme répondit. Deke se redressa sur sa selle en voyant une silhouette féminine émerger de l'ombre de la véranda. Il reprit sa position avachie quand elle apparut au grand jour. Elle était petite et grosse et on pouvait difficilement lui donner un âge car les femmes mexicaines vieillissaient vite.

— Oui, Señores, dit-elle, sans hostilité mais d'un ton indifférent.

Grat se pencha en avant.

— Je cherche Don Perfecto, est-ce qu'il est là ?

Elle haussa légèrement les épaules.

— Il fait sa sieste, Señor. Je ne peux pas le déranger.

Grat sourit.

— Va le réveiller. Ce que j'ai à lui dire l'intéressera.

Elle hésita un instant, puis, sentant l'autorité dans sa voix répondit :

— Je vais aller voir, Señor. Ne m'en voulez pas s'il refuse de vous voir.

En se dandinant elle entra dans la maison.

Deke cracha au sol.

— C'est de filles dans son genre que tu parlais, Grat, quand tu prédisais que j'allais vite remplacer Carmelita ?

Grat éclata de rire.

— Tu ne les as pas encore toutes vues, Deke.

La hargne revint sur le visage de Deke. Il se tassa encore plus sur sa selle et regarda sombrement devant lui. Grat continua de sourire comme si le mécontentement de son frère lui causait une sorte de plaisir malsain.

Dix bonnes minutes passèrent avant qu'une autre silhouette ne sorte de la maison pour les accueillir.

— Señores, vous voulez me voir ? Je suis Don Perfecto Ortega.

Grat jeta un coup d'œil à Deke pour lui signifier de se tenir tranquille.

— Je pensais que vous pourriez nous donner quelques renseignements.

Si leur intrusion ennuyait Ortega, il n'en montrait rien.

— Si je peux, Señores. Excusez-moi de vous avoir fait attendre, mais un vieil homme se bouge difficilement.

Grat se pencha et lui tendit la main.

— Je suis Billy Hunter, et voici mes frères.

Creed ne put s'empêcher de sourire. Ce nom déjà utilisé tellement de fois lui venait maintenant aisément à la bouche.

Ortega serra la main tendue. Il était petit, fragile, et son visage était sillonné de rides. Son bouc, ses moustaches et ses cheveux étaient blancs comme neige. Il semblait vieux et fatigué.

— Que voulez-vous savoir ?

— Nous cherchons un ranch à acheter. Ce pays nous plaît. J'ai pensé que peut-être vous en connaissiez un.

Deke étouffa un cri de surprise. Creed resta bouche bée. Voilà donc ce que Grat avait derrière la tête !

Le visage d'Ortega s'éclaira.

— Je manque vraiment du plus élémentaire savoir-vivre, s'écria-t-il, descendez Señores. Nous pouvons nous asseoir et discuter de tout cela à l'ombre.

Il les conduisit vers quatre chaises entourant une table sous la véranda.

— Petra, appela-t-il.

Elle arriva en traînant les pieds, pas autrement surprise que Don Perfecto ait invité ces trois inconnus à s'asseoir avec lui.

— Apporte-nous du bon vin, Petra. — Ortega regarda Grat. — Il ne sera sans doute pas assez frais.

Le mouvement expressif de ses mains disait que c'était le mieux qu'il pouvait faire.

— Ça ira très bien, assura Grat.

Ortega parla de tout et de rien en attendant le retour de Petra. Mais pas une seule fois il ne mentionna un ranch à vendre. Et Grat dut parler de la pluie et du beau temps tout en cachant son impatience.

Petra revint avec le vin et quatre verres. Ortega lui demanda de servir le vin, puis la renvoya.

Grat goûta le vin.

— C'est du bon vin, Don Perfecto. — Il regarda autour de lui et ajouta : — Et c'est un très bel endroit.

Un voile de tristesse passa sur le visage d'Ortega.

— Autrefois, cet endroit avait beaucoup d'importance pour moi, dit-il lentement. Maintenant, tout s'est évanoui. — Il fixa, rêveur, le verre qu'il tenait à la main, puis se ressaisit. — Pardonnez-moi. — Il esquissa péniblement un petit sourire. — J'étais perdu dans mes souvenirs.

— Les années filent, constata Grat en vidant son verre. C'est pourquoi j'ai décidé de m'établir quelque part avant qu'il ne soit trop tard.

Ortega respira profondément.

— Señor, est-ce que cet endroit vous conviendrait ? Il fut un

temps où je ne m'en serai pas séparé pour tout l'or du monde. Mais ma femme est morte, Señor, il y a seulement six mois. Et je ne peux plus supporter la vue de cette propriété. Partout où mon regard se pose, je la vois.

— Je suis désolé pour vous, dit Grat, mais je ne pourrai jamais acheter cette propriété. Je ne peux même pas croire que vous ayez l'intention de vous en séparer.

— Je prie tous les jours pour que quelqu'un vienne me proposer de l'acheter, répondit Ortega avec fougue. Sinon j'arriverai à la détester avant d'y mourir. Je suis un vieil homme. Je n'ai plus qu'une sœur à Mexico. Est-ce que je vais mourir sans la revoir ? Señor, je peux vous faire un prix qu'il vous sera impossible de refuser. Je vous la laisse pour vingt-cinq mille dollars.

Grat sourcilla et sembla très surpris. Deke paraissait complètement ahuri et Creed lui trouva l'air idiot. Lui-même ne pouvait pas croire ce qu'il entendait. C'était là où Grat voulait en venir depuis leur arrivée. Il pouvait comprendre ce qui le faisait agir ainsi. Il n'avait qu'à se rappeler quelques-unes des baraques où les Mulverns avaient passé leur adolescence. Il comprenait son aspiration, mais ici, tout de même...

— Don Perfecto, c'est encore trop pour moi, répondit Grat les yeux brillants de convoitise.

— Ne vous décidez pas trop vite, Señor, pas avant d'avoir un peu visité les lieux en tout cas.

— Si vous insistez, je vais le faire, décida Grat. Mais je ne vous promets rien.

Il se leva et Ortega le prit par le bras.

— Ça ne peut pas vous faire de mal, dit Ortega. — Il regarda Creed et Deke. — Est-ce que vous nous accompagnez ?

Creed secoua négativement la tête.

— Nous allons rester ici pendant que Grat visite.

Deke attendit jusqu'à ce que les deux hommes soient hors de vue pour éclater.

— Mais qu'est-ce qu'il compte faire bon Dieu !

Creed était aussi tracassé que Deke, mais il ne voulait pas le montrer.

— Grat sait ce qu'il fait, dit-il très vite.

— Je n'en ai pas l'impression, répondit Deke amèrement.

Il se versa une autre rasade de vin et resta assis, à maugréer.

Grat et Ortega ne retournèrent que deux bonnes heures après.

— Je suis désolé que nous ne puissions pas nous entendre, dit Ortega. Mais songez-y. La nuit porte conseil et vous aurez peut-être changé d'avis demain matin.

Ils remontèrent tous les trois à cheval et s'éloignèrent de la

maison.

— Alors, qu'est-ce que tout ce cirque ? demanda Deke brutalement.

— Je lui ai offert vingt mille dollars pour le tout.

Deke resta abasourdi. Il lui fallut un moment pour digérer ce que Grat venait d'annoncer.

— Bon Dieu, cria-t-il, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, rétorqua Grat calmement.

Deke faillit s'étrangler.

— Tu n'es pas sérieux, non ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux.

— Mais bon sang, c'est la moitié du fric que nous avons. Tout l'argent ne t'appartient pas. — Sa voix s'amplifia jusqu'à ressembler à un long cri. — Tu ne vas pas prendre ma part pour acheter ce trou perdu, loin de tout.

Creed ne voulait pas en arriver à se disputer, mais il était d'accord avec Deke. Grat pouvait acheter ce qu'il voulait avec son argent, mais pas avec le leur.

— Tais-toi et écoute-moi, dit Grat en colère. Je t'ai expliqué que nous allions commencer à vivre en civilisés et c'est ici que nous commençons. Tu veux claquer ton argent à droite et à gauche ? Je nous donne une chance de nous établir quelque part. Je suis fatigué d'être un déraciné.

— Non, hurla Deke, tu ne vas pas utiliser mon argent comme ça. Il éperonna son cheval et s'éloigna au galop.

— Tu penses comme lui ? demanda Grat en regardant Creed.

— Je ne sais plus, Grat.

Il n'avait jamais menti à Grat et ne voulait pas commencer maintenant.

Grat sourit d'un air entendu.

— J'aurais peut-être dû vous faire part de ce que je mijotais. Vous pensiez peut-être que j'allais laisser Ortega disparaître avec tout cet argent ?

Creed le considéra, médusé, ne pouvant pas croire ce qu'il entrevoyait.

— Tout le monde doit savoir que nous avons acheté la hacienda de Ortega, expliqua Grat. Puis, nous récupérerons notre argent. — Il secoua la tête, dégoûté. — Tu es aussi lourdaud que Deke. Quand j'ai vu cet endroit pour la première fois, ça m'a pris aux tripes. Ça ressemblait à l'endroit que j'ai désiré toute ma vie. Quand Carillo nous a dit qu'Ortega cherchait à le vendre, j'ai compris que je pouvais enfin me l'offrir. Ortega est un vieillard. Il ne vivra jamais assez longtemps pour dépenser tout cet argent.

— Mais si tu comptes récupérer l'argent, pourquoi est-ce que tu

marchandes avec le vieux ?

— Je voulais vous mettre au courant d'abord. Heureusement que je l'ai fait. Tu as entendu les cris de Deke ? Ortega va y réfléchir toute la nuit, et, demain matin, il sera encore plus désireux de vendre.

— Et tu crois que Deke va arrêter de râler quand il saura ?

— Il s'arrêtera.

Ils firent un bon bout de chemin en silence, puis Creed demanda :

— Grat, je me souviens que tu avais promis à Ma de lui acheter une maison digne d'elle, un jour.

Grat le regarda, surpris.

— Tu t'en souviens ? Tu avais seulement cinq ans alors.

— Mais je m'en souviens. Et je me rappelle aussi comme elle a pleuré de bonheur en t'écoutant.

— Elle est morte avant que j'ai pu tenir ma promesse. En voyant le ranch d'Ortega, j'ai senti que c'était le bon. Deke ne peut pas le comprendre maintenant, mais nous devons cesser de courir ainsi, sans but.

Il se força encore à sourire.

— Comment peut-on y perdre, s'il ne nous coûte rien ?

Creed éclata de rire. Jamais il n'aurait du douter de Grat.

X

Deke avait retrouvé toute sa bonne humeur après les explications de Grat.

Le lendemain matin, Ortega les attendait, cachant mal son impatience. Autour de lui se tenaient une demi-douzaine de ses vaqueros. Grat remarqua aussitôt ses yeux cernés, ses joues creuses et confia à Creed à voix basse :

— Il n'a pas dû dormir beaucoup. Il devait craindre que nous ne retournions pas.

Ortega les salua, puis aborda immédiatement le problème qui lui tenait à cœur.

— Señor, j'accepte votre offre.

Creed discerna la lueur d'émotion qui passa dans les yeux de Grat, bien que son visage restât impassible.

— Bien, dit Grat. Il n'y a plus que quelques détails à régler.

— Vous aurez besoin d'aide et j'aimerais que vous gardiez mes vaqueros, proposa Ortega. Ils voudraient continuer à travailler ici.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit Grat sans hésiter.

Les visages des vaqueros étaient tristes et préoccupés, sans doute parce que Ortega avait décidé de vendre, mais ils s'éclairèrent en entendant les paroles de Grat. Ils ne perdaient pas leur travail.

Ortega les présenta un à un aux trois frères, lançant ainsi une multitude de noms espagnols qui abrutirent Creed. Il y avait un Gabriel, un Miguel, un Teodocio. Avant que ne soient finies les présentations les noms se bousculaient déjà dans sa tête. Il faudrait maintenant un certain temps pour mettre un visage sur tous ces noms.

Grat mit pied à terre et jeta les sacoches d'argent sur son épaule.

— Alors réglons vite cette affaire. Un détail, Don Perfecto, je veux organiser une fête pour votre départ dans la cantina de Carillo. Tous les gens du village veulent vous dire au revoir. Vous ne pouvez pas le leur refuser.

Ortega acquiesça un peu contre son gré.

— Mais je ne resterai pas longtemps. J'ai hâte de partir.

Creed le vit entrer dans la hacienda avec Grat, puis il tourna la tête vers Deke et lui sourit. Il n'arrivait pas à croire qu'ils allaient être propriétaires de cet endroit.

Carillo rayonnait en passant d'un client à l'autre, priant pour que ses réserves soient suffisantes. Jamais plus il ne ferait de telles affaires. Tout San Vincente était triste de voir partir Don Perfecto. Mais ce genre de tristesse ne durerait pas bien longtemps. Le nouveau propriétaire serait sans doute aussi bon et aussi généreux que l'avait été Don Perfecto. La preuve ? N'était-ce pas lui qui payait tout cela ?

Grat attira Creed à part.

— Il est prêt à partir, dit-il à voix basse.

Creed s'amusait bien et il lui fallut quelques instants pour comprendre le sens des paroles de Grat.

— De qui parles-tu ?

— Mais bon Dieu, de qui est-ce que je pourrais bien parler ? s'emporta Grat. D'Ortega bien sûr ! Il part tout seul avec une bête de somme. — Il avait l'air impitoyable. — Il emporte peu de choses. Je l'ai poussé à ne pas emporter de souvenirs avec lui puisqu'il essayait de les fuir.

— Tu en as parlé à Deke ?

Grat plissa les lèvres dans un mouvement de dégoût.

— Regarde-le. Il est presque ivre mort. Je n'ai plus confiance en lui. Tu ne te sens pas capable de faire face, seul, à un vieillard ?

— Tu sais bien que si, dit Creed vexé. Combien de temps veux-tu que j'attende ?

Grat haussa les épaules.

— Utilise ton propre jugement. J'ai attaché une pelle sur ta selle. T'en fais pas, tu n'auras pas à enterrer les deux chevaux. Attends seulement qu'ils se soient éloignés de la route avant de les abattre. Les vautours nettoieront les carcasses en quelques jours. Mais tu devras enterrer sa selle et ses affaires personnelles.

Creed approuva de la tête. Il savait tout cela.

— On dirait qu'il commence ses adieux, murmura Grat.

La tristesse momentanée qui envahissait la cantina disparaîtrait dès le départ d'Ortega. Elle ne pouvait pas résister à l'alcool qui coulait à flots. Creed attendit quelques minutes encore après le départ d'Ortega, puis se glissa dehors. La fête avait repris, personne ne remarquerait son départ.

Ortega avait déjà une bonne avance quand Creed sella son cheval et l'enfourcha. Il voulait vite en finir avec sa besogne et se demanda combien de temps le vieil homme allait chevaucher cette nuit. Chaque kilomètre supplémentaire redoublait son désir d'en finir.

Il attendit jusqu'à ce que Ortega s'arrêta dans l'ombre maigre d'un petit arbre. L'endroit était désert. La route n'était pratiquement jamais utilisée et le vent y soufflait souvent, balayant les traces de pas et de sabots.

Il visa un point entre les deux omoplates d'Ortega, retint son

souffle et pressa la gâchette. À la façon dont les bras d'Ortega s'agitèrent dans l'air, il sut qu'un second coup de feu n'était pas nécessaire. Le bruit de la détonation fit détalier les deux animaux. « Ils n'iront pas bien loin » pensa Creed. Il les retrouverait après s'être occupé du cadavre. Il passa un nœud coulant autour des pieds d'Ortega et le traîna ainsi pendant quelques centaines de mètres sur la route. Puis, il dénoua la corde, sauta à terre et prit la pelle. Ça irait vite ! Le sol était sablonneux et il ne devrait pas creuser plus profond que la hauteur de sa hanche.

Il était en nage quand il atteignit cette profondeur. Il sortit du trou et fouilla le corps d'Ortega, empochant tout l'argent qu'il put trouver. Ce n'était pas beaucoup, pas autant qu'il l'espérait en tout cas. Le reste devait se trouver dans les sacs attachés à la selle de son cheval. Il lui fallait maintenant s'en assurer et retrouver les deux chevaux.

Il jeta Ortega dans le trou sans ménagements et commença à le combler.

— Je t'ai épargné un long et épuisant voyage, mon vieux, dit-il quand il eut terminé de niveler le sol.

À quelques pas de là personne ne pouvait réaliser qu'on avait creusé la terre. Le vent, lui, se chargerait d'effacer la trace qu'avait laissé le corps d'Ortega traîné sur le sol.

Retrouver et attraper les deux chevaux ne fut pas difficile. Il les abattit tous les deux. Puis, méthodiquement, il fouilla les sacs. Ses yeux brillèrent en voyant les billets verts. Il compta l'argent. Pas un dollar n'y manquait.

Sa mission était accomplie. Il souriait ironiquement en enterrant les affaires d'Ortega pour que rien ne puisse, un jour, l'accuser. Il était en nage quand il eut terminé sa tâche. Ce foutu Deke s'en tirait toujours quand il y avait un gros travail.

Ensuite il creusa un trou long et étroit dans le sable et y enfouit la pelle. Puis il leva les yeux vers le ciel. Deux vautours tournoyaient déjà au-dessus des carcasses. Ils savaient qu'un festin les attendait. D'autres allaient arriver et ils continueraient à tourner patiemment en rond jusqu'à ce que Creed s'en aille.

Il sifflait à tue-tête sur le chemin du retour. Il retournait vers la maison des Mulvern, gonflé d'orgueil à la pensée de la hacienda et de tout l'argent qu'ils possédaient maintenant. Il n'avait jamais avant vécu sur ce pied et il ne s'y serait jamais attendu. Il s'arrêta de siffler pour sourire. Grat était vraiment quelqu'un. Il avait tout combiné à un poil près.

XI

Ramon sortit de la maison de Tia Eulalia avec le docteur Muncie. C'était déjà la troisième fois de la semaine que celui-ci venait rendre visite à son petit malade. Ramon attendit qu'ils soient dans la rue pour lui demander :

— Est-ce que Wade va mieux ?

Muncie secoua la tête.

— J'aimerais pouvoir répondre oui. Apparemment ça va. Mais un souvenir le hante. Est-ce qu'il joue avec les enfants des voisins ?

— Non. Il reste à l'écart et les observe. Il s'enfuit à la moindre tentative d'amitié.

— C'est bien ce que j'ai remarqué. Il est trop nerveux pour un enfant de son âge. Avez-vous vu de quelle manière il a sursauté quand on l'a appelé du dehors ? Il sursaute toujours ainsi ?

Ramon acquiesça d'un air triste.

— Toujours. Et je l'ai entendu pleurer plusieurs fois dans la nuit.

— Est-ce qu'il parle alors ?

— Non. Il pleure seulement. Je l'ai entendu crier aussi. Alors, Eulalia se précipite pour le réveiller et chasser le mauvais rêve. Dios, comme elle l'aime ! Elle prétend que son amour lui rendra la parole. – Il soupira – Moi, je me demande s'il reparlera un jour.

— Pour l'instant je ne peux pas vous laisser beaucoup d'espoir Ramon. Wade a subi un choc important qui lui a ôté la faculté de parler. Peut-être que l'effet du choc va disparaître ou...

Il conclut sa phrase par un haussement d'épaules.

— Mais si vous deviez vous prononcer maintenant, ce serait non ?

— Exactement, dit Muncie honnêtement. Je sais que ce n'est guère encourageant, mais c'est vraiment tout ce que je peux dire. Si les gens qui l'entourent arrivent à gagner sa confiance sans réserves ça peut lui faire oublier le choc et lui délier la langue. Vous et Chad vous n'avez pas l'intention de quitter Tucson, n'est-ce pas ?

— Pas pour quelque temps, répliqua Ramon.

— Bien. Il a besoin de vous. J'ai observé la façon dont il vous regarde tous les deux. Il a confiance en vous. Quand cette confiance sera assez forte et aura effacé la terreur... – Il s'arrêta brusquement –

Bon, j'ai encore du pain sur la planche cet après-midi.

Il descendit la rue, s'arrêtant brièvement de temps en temps pour échanger quelques mots avec les gens qui le saluaient. « Dommage que tous les hommes ne soient pas coulés dans le même moule » pensa Ramon.

Wade était autant à plaindre qu'un gosse boiteux. S'il devait continuer à vivre sans pouvoir jamais parler, il serait sérieusement handicapé. Dios, comme Ramon aurait aimé connaître les coupables ! C'était une pensée qui lui avait trop de fois traversé l'esprit avec les mêmes résultats négatifs. Il n'avait rien appris de nouveau depuis qu'il avait recueilli Wade. S'il y avait eu des indices, ils s'estomperaient seulement un peu plus avec le temps.

Il fixa la rue en pensant à sa dernière discussion avec Meadows. Lui non plus n'avait pas trouvé d'indices et son échec l'avait mis de mauvaise humeur.

— Est-ce que ça signifie que vous abandonnez les recherches ? avait demandé Ramon.

Meadows s'était rebiffé devant le ton accusateur de Ramon.

— Donnez-moi un indice solide pour pouvoir continuer, avait-il presque crié. Je suis retourné deux fois chez Mead Morgan. Montrez-moi ce qui m'a échappé !

Ramon avait secoué la tête. Il ne pouvait rien reprocher à Meadows car lui-même n'avait rien trouvé. Une fois de plus il maudit l'orage qui avait tout effacé. La nature semblait avoir voulu protéger les assassins. Un sentiment de désespoir l'envahissait.

Il reprit le chemin de la maison, et s'arrêta en voyant Chad descendre la rue. Au contact de Wade il avait relégué ses problèmes au second plan et passait maintenant de longues heures avec le gamin, trouvant toujours le jouet ou la babiole qui amenait un sourire sur le triste petit visage.

Chad jouait avec une nouvelle balle rouge en s'approchant de Ramon. Sans crier gare il l'envoya vers Ramon qui l'attrapa au vol.

— Tu ne penses tout de même pas que je suis trop vieux pour louer ça ? plaisanta Ramon.

— Pour un vieillard, je dois dire que tu ne te débrouilles pas trop mal.

Ramon lui renvoya la balle en riant.

— Tu crois qu'il l'aimera, Ramon ?

— Certainement.

— Tu sais, je n'arrête pas de penser au nouveau jouet qui lui déliera la langue. Mais rien n'a marché jusqu'à présent.

Ramon n'avait aucun commentaire à faire. Chad avait tout dit.

— Muncie est venu aujourd'hui ?

Ramon fit oui de la tête.

— Il a remarqué un changement ?

— Non.

Chad serra les mâchoires.

— Nous ne pouvons que continuer à agir comme nous agissons, dit Ramon doucement. Pour l'instant, son esprit est obsédé par un mauvais souvenir. Un jour, peut-être, nous allons trouver quelque chose qui l'en libérera. Allons voir si ta balle va réussir à le dérider.

Wade courut vers eux quand ils entrèrent dans la pièce. Il entoura de ses bras les genoux de Ramon qui ébouriffa ses cheveux. Dios, si seulement il pouvait arriver à lui tirer un sourire. Puis, Wade se précipita dans les bras de Chad. Le visage de Ramon s'illumina en les observant. Chad avait employé beaucoup d'amour à essayer de sortir Wade de cette mauvaise passe. Mais ce n'était pas encore assez pour anéantir la peur qui paralysait sa langue.

Eulalia entra en chantonnant dans la pièce. Elle fit un sourire à Chad et au gamin à qui il apprenait comment arrêter une balle, comment tenir ses mains et tendre ses doigts.

Wade courait d'un bout de la pièce à l'autre. Il jouait mais son expression sérieuse ne changeait pas.

Le sourire d'Eulalia disparut quand elle posa son regard sur Ramon.

— Tu as encore cet air que je n'aime pas, dit-elle, irritée. Tu as encore dû parler au docteur. Il manque de confiance.

— C'est vrai, je lui ai parlé. Il a dit...

— Je sais ce qu'il a dit. Je sais que c'est un savant, l'interrompt-elle d'une voix pincée. Mais il ne connaît pas tout. Et il a tort de douter que Wade parlera de nouveau un jour.

Elle refusait toute logique. Ramon éleva la voix.

— Il n'a pas dit cela. Il admet seulement qu'il n'en sait pas plus que nous. Comment peux-tu refuser de l'écouter au moins ? Les jours passent et rien ne change. Tia, comment peux-tu être aussi affirmative ?

— Parce que je sais. Est-ce que le temps est important ? Que sont quelques jours de plus ? Ou même quelques semaines ?

Abasourdi, Ramon la contempla sans rien dire. Il n'était sûr que d'une chose : il fallait être fou pour discuter avec une femme. Une fois qu'elle avait décidé quelque chose, rien ne pouvait plus l'en faire démordre.

— Il mange bien, n'est-ce pas ?

— C'est possible.

— Et il dort mieux, n'est-ce pas ?

— Pas beaucoup mieux, il s'est réveillé et a crié trois fois la nuit dernière.

— Mais c'était tout de même moins que les nuits précédentes,

non ?

Il haussa les épaules, se refusant à énumérer les arguments qu'il tenait prêts, sur le bout de la langue. Dios, comme elle pouvait tout présenter de façon à servir ses idées !

Elle lui passa la main sur la joue.

— Si nous tenons son esprit occupé, un jour, il oubliera ce qui le hante maintenant.

Il se demanda un instant si cela était le fruit de sa propre sagesse ou si Muncie le lui avait mis dans la tête.

— Nous allons chez Gasper Crispi pour son anniversaire cet après-midi, Ramon. Tu te souviens de lui ? Il habite près d'ici.

— Je crois que je vois qui c'est, dit-il prudemment.

Tous les petits garçons se ressemblaient jusqu'à ce qu'ils atteignent un certain âge. Une seule chose le tracassait. Il se souvenait, par expérience, que les enfants pouvaient se montrer souvent cruels. Cette cruauté enfantine n'allait pas manquer de se manifester devant un gamin comme Wade. Et il ne voulait pas que des enfants inconscients se moquent de Wade.

— Il n'ira pas tout seul à cette fête. Je ne veux pas qu'on le bouscule.

Les yeux d'Eulalia scintillèrent.

— Nous irons tous avec lui. Crois-tu que je n'ai pas pensé avant toi à ce qui pourrait arriver ? – Son regard se fit moqueur. – Apprends donc à toujours faire confiance aux femmes. Elles savent ce qu'elles font.

— Espérons-le, dit-il, abandonnant la partie.

Pour son anniversaire Gasper Crispi avait réuni une vingtaine d'enfants. Les jeux devinrent de plus en plus bruyants, les cris de plus en plus perçants et la tête de Ramon semblait prête à éclater. Comment un enfant ne pouvait-il pas réaliser tout seul que parler ne signifiait pas crier ? Il serait content quand on sortirait la « piñata »³. La fête toucherait alors presque à sa fin.

La Señora Crispi arriva finalement dans la cour arrière de la maison avec la piñata. Les enfants se groupèrent autour d'elle pour admirer le coq d'argile gaîment décoré qui allait faire office de piñata. L'intérieur était rempli de bonbons, de gâteaux et de petits jouets. Ramon avait déjà assisté à cette coutume, sans jamais y participer, quand il était enfant. Sa famille n'avait pas d'argent à dépenser pour ces choses-là.

La Señora Crispi lui demanda de l'aider. Il suspendit le coq par le cou à une haute branche. Un simple mouvement de la corde permettait de le lever ou de l'abaisser à volonté.

Les cris excités des enfants redoublèrent. Ramon fut tenté de briser le coq au premier coup, mais cela aurait gâché toute la joie de

la fête.

Après Gasper, dont c'était l'anniversaire, tous les enfants, l'un après l'autre, tentèrent leur chance. L'hystérie commençait à les gagner. Ramon riait avec eux. Il s'arrêta net en voyant Wade immobile dans un coin, regardant toute cette agitation avec beaucoup d'intérêt mais comme s'il ne faisait pas partie de la fête.

— Tiens la corde, dit-il à Chad. Fais attention à ce qu'ils ne l'atteignent pas encore. Je veux que Wade essaye.

— Bien, dit Chad. J'ai essayé de l'en persuader mais il a refusé. Toi, tu réussiras peut-être.

— Je vais faire de mon mieux. — Il se tourna vers la Señora Crispi — Ils s'amusez tous bien.

— Tous sauf un, corrigea-t-elle calmement. Celui qui ne parle pas ne participe pas. Pourquoi ne le laissez-vous pas briser la piñata ?

C'était exactement ce que Ramon voulait demander sans savoir exactement comment le formuler.

— Dios vous en remerciera, dit-il.

Il alla bander les yeux à Wade et le porta près de la piñata. Puis, il lui mit le bâton dans les mains.

— Donne un bon coup quand je te le dirai, *muchacho*.

Il fit un signe de tête à Chad. Cette fois-ci il ne lèverait pas le coq trop haut.

Il fit tourner Wade trois fois sur lui-même et le laissa face à la piñata.

— Vas-y, frappe fort, lui murmura-t-il à l'oreille.

Wade frappa de toute ses forces, manquant le coq de quelques centimètres seulement.

— Encore, dit Ramon après l'avoir rapproché de la piñata.

Wade frappa la coquille d'argile un second coup. Elle se brisa en mille morceaux, laissant pleuvoir ses trésors.

Hurlant de joie, les enfants se précipitèrent pour les ramasser. Ramon ôta le bandeau des yeux de Wade.

— Tu as réussi, Wade. Tu l'as attrapé alors que personne n'y arrivait.

Il fut presque certain de voir passer dans les yeux de Wade un éclair de satisfaction. Mais trop rapidement pour en être vraiment certain. Il poussa le petit garçon en avant.

— Vas-y, tu mérites ta part.

Wade recula et s'agrippa à sa jambe. De nouveau il rentrait dans sa coquille.

XII

Ben Meadows était de méchante humeur ce matin-là. Il venait d'avoir une autre discussion qui s'était terminée par une dispute avec Ramon Rivas. Il appréciait l'intérêt que Rivas portait au gosse, mais ses exagérations et ses accusations ne lui rendaient pas la vie facile. Il était encore déconcerté. Encore un cas qui ne serait jamais résolu, et ce ne serait pas le dernier sans doute. C'était comme si des fantômes avaient assassiné les Morgans, sans laisser la moindre trace. Rivas l'avait accusé, ce matin-même, d'abandonner trop facilement, ce qui l'avait blessé dans son orgueil. Il avait aussi ajouté que Meadows se fichait pas mal de ce qui pourrait arriver à l'enfant. Pourtant, il connaissait Wade depuis plus longtemps que Rivas et avait donc davantage de raisons de se sentir concerné.

Quand il leva les yeux il fut surpris par le personnage qui se tenait devant son bureau. Il n'avait entendu aucun bruit, et sa mauvaise humeur redoubla. Cet énergumène se déplaçait comme un serpent.

Sous ses sourcils broussailleux il observa l'intrus. Il lui semblait vaguement l'avoir déjà rencontré bien qu'il sut au fond de lui-même qu'il n'en était rien. Il était grand et maigre. Ses épaules voûtées le rapetissaient un peu. Son visage était marqué par la petite vérole, et ses joues creuses. Il évitait de regarder Meadows dans les yeux.

— Que diable voulez-vous ? grogna Meadows dont la colère montait.

— Je suis Ord Paddock, expliqua l'homme en se penchant vers lui et en lui tendant la main.

Meadows ignora la main tendue. Il n'avait aucune raison de la serrer.

Paddock retira sa main. S'il était surpris par le refus, il n'en montra rien.

— Il va faire chaud aujourd'hui, pas vrai ? dit-il en se grattant le nez.

Meadows le considéra froidement. Paddock n'était tout de même pas venu ici pour parler du temps. Le nom lui disait quelque chose, et soudainement il sut quoi. Ord Paddock ! Il s'était taillé une réputation de chasseur de primes dans tout l'Oklahoma et le Texas. Elles

l'intéressaient toutes, même les plus petites, et il ramenait toujours sa proie morte. Le fait de pouvoir légalement tuer l'attirait peut-être autant que la récompense.

— Vous êtes après qui, cette fois ? demanda-t-il d'une voix maintenant assurée.

Un léger tic nerveux agita la joue de Paddock qui éclata presque aussitôt d'un rire désagréable, un peu comme le braiement d'un âne.

— Ainsi vous m'avez reconnu shérif. Je passais seulement par là.

Meadows aurait voulu hurler : « sale menteur », mais n'en fit rien. Paddock était un être renfermé qui se sentait en opposition constante avec la loi. Il n'ouvrirait la bouche que pour réclamer sa récompense. Meadows n'aimait pas les types dans son genre. Le simple fait de le sentir dans la même pièce que lui le mettait mal à l'aise et lui donnait l'impression d'avoir quelque chose de gluant se promenant sur sa peau.

Paddock attrapa de la pointe de sa botte le barreau d'une chaise et l'attira vers lui. Puis il s'assit.

— Je n'ai pas de temps pour les visites aujourd'hui, grommela Meadows.

Sans se sentir le moins du monde insulté, Paddock sourit et demanda :

— Vous pouvez tout de même trouver trente secondes pour moi, et me fournir un renseignement, n'est-ce pas ? J'arrive d'une ferme minable. — Il décrivit la ferme des Morgan — J'y ai trouvé deux tombes fraîchement creusées, continua-t-il. Je suppose que ce sont celles des propriétaires.

— Possible.

— Ils ont été enterrés ensemble. Je pense qu'on les a tués. Si c'était vrai vous pourriez peut-être me donner plus de détails. On a attrapé les tueurs ?

— Pourquoi dites-vous *les* tueurs ?

La question surprit un peu Paddock et le laissa un instant perplexe. Puis il leva deux doigts et expliqua :

— Deux tombes. Donc, plus d'un tueur. Vous les avez attrapés shérif ?

Meadows hésita un instant entre ignorer la question ou mentir, puis ne choisit aucune des deux possibilités.

— Non, avoua-t-il piteusement.

— Mais vous les connaissez ? insista Paddock.

Meadows avait des raisons de croire que Paddock soupçonnait quelqu'un, mais il savait aussi que rien n'arriverait à desserrer ses lèvres et à le faire parler. D'autre part, il en voulait à Ramon de leur prise de bec du matin. Il allait les mettre en rapport et voir de quelle manière Ramon s'en tirerait.

— Moi je ne sais rien, dit-il. Si vous voulez plus de renseignements c'est avec Ramon Rivas que vous devez parler. C'est lui qui a trouvé les Morgan et les a mis en terre. Allez donc lui poser toutes vos questions.

Meadows pensa un instant que sa rudesse avait réussi à choquer Paddock, car il vit un éclair d'émotion passer dans ses yeux.

— Rivas, c'est celui qu'on surnomme « le chicaneur » ? interrogea Paddock.

— Lui-même, dit Meadows ironiquement. Et maintenant filez d'ici. J'ai à faire.

Paddock se leva et sortit en traînant le pas. Meadows le regarda jusqu'à ce qu'il fut hors de vue. Si lui et tous ses semblables n'étaient pas de la racaille, ils n'en étaient pas loin en tout cas.

Paddock trouva Ramon dans le hangar derrière la maison d'Eulalia, occupé à étriller Hombre, le dos tourné à l'entrée. Il sentit la présence de quelqu'un, se retourna brusquement et fit face à la silhouette qui se détachait dans l'encadrement de la porte.

— Oui ? dit-il poliment.

— Ramon Rivas ?

— Oui.

La voix de Ramon s'était durcie. Il ignorait pourquoi cet homme le cherchait, mais n'aimait pas cela. Il le détailla. Ramon n'avait pas d'arme – qui aurait pu penser qu'il aurait eu besoin de son fusil dans le hangar ? – Il tenait l'étrille dans une main et c'était une bien mauvaise arme contre le vieux fusil que l'autre tenait contre sa hanche.

— Je viens de discuter avec Meadows. Je suis Ord Paddock. J'ai entendu parler de vous.

Il souriait de façon engageante.

Ramon ne lui rendit pas son sourire. Il était faux d'ailleurs car ses yeux ne souriaient pas. Mais il était rassuré. Il ne sentait rien de menaçant dans son attitude.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda-t-il.

Sa voix était presque normale. Mais il n'aimait toujours pas ce type. Quelque chose flottait autour de lui que Ramon ne pouvait pas arriver à définir.

— Meadows m'a dit que vous aviez enterré les deux Morgan. Je suis passé chez eux par hasard et j'ai vu les tombes, vous savez qui les a tués ?

— J'aimerais bien, dit Ramon férocement. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Paddock sentait l'hostilité monter en Ramon.

— Disons que je m'intéresse un peu à l'affaire.

Maintenant Ramon savait pourquoi il le détestait. Il y avait

comme une odeur, forte et désagréable, qui l'entourait. Ce qui intéressait Paddock était clair maintenant.

— Vous chassez la prime ?

Paddock avait déjà connu ce dégoût qui s'emparait de Ramon. Ça ne l'avait jamais dérangé et ne le dérangeait pas plus maintenant.

— Exactement. Je suis sur la piste de trois hommes. En les abattant je rendrai sans doute un fameux service à la société, ils ont laissé une piste ensanglantée du Texas au Nouveau Mexique. J'ai perdu leur piste. Mais ça pourrait être eux qui ont tué les Morgan. Et si c'est eux, j'ai retrouvé leur trace.

— Vous vous rendrez un fameux service aussi, ironisa Ramon.

— Naturellement. Vous ne croyez pas que je fais tout cela pour mon seul plaisir, non ? Je dois aussi gagner mon pain.

« Pas de cette façon » voulut ajouter Ramon. Mais il était idiot de rejeter l'aide de Paddock sans savoir qui étaient les trois hommes qu'il recherchait.

— Vous avez mentionné trois hommes. Qu'ont-ils fait ?

— Tout a commencé à El Paso. Attaque d'une banque et meurtre. Un gros coup. Ils ont tué le banquier et le caissier à El Paso. Et trois autres personnes au Texas et dans le Nouveau Mexique quand ils ont tenté d'échanger des chevaux. Ils sont très dangereux.

— Alors la récompense doit être très importante, lança Ramon froidement.

— Assez importante, dit Paddock en souriant.

Il sortit de la poche de sa chemise trois photographies écornées qu'il tendit à Ramon.

— Vous les avez déjà vus ?

Ramon étudia les photos. Elles étaient médiocres et de plus les trois hommes portaient la barbe. Même s'il les avait vus avant, il était impossible de les identifier ainsi. Sur une mauvaise photo les sujets paraissaient encore plus mauvais qu'ils ne l'étaient vraiment. Ces trois hommes avaient-ils vraiment pu tuer Morgan ? Et pour quelle raison l'auraient-ils fait ? Est-ce que le cheval boiteux qu'il avait vu dans l'écurie de Morgan était celui qu'ils avaient voulu échanger ? Il s'attarda sur cette idée. Mais rien n'accusait vraiment ces trois hors la loi sinon une imagination fertile. Ils ne pouvaient pas l'intéresser. Pour Paddock, c'était différent. Lui, reniflait l'argent.

— Je ne les ai jamais vus. S'ils sont passés par Tucson je n'en ai jamais entendu parler, dit-il en lui rendant les photos.

Paddock les empocha sans que Ramon puisse deviner s'il était déçu ou pas. La plupart de ses chasses à l'homme réussies avaient mal commencé. Il se pouvait que les Mulvern ne soient jamais venus à Tucson. Mais il n'affirmerait rien avant d'avoir reniflé encore quelques autres pistes dans les environs. Deux choses l'avaient amené à Tucson :

la direction initiale des Mulvern et la proximité de la frontière. S'ils étaient venus par là, Tucson était obligatoirement l'endroit pour se refournir en chevaux.

Il se retourna vers Rivas et tendit une main que Ramon ignore. « Qu'il aille au diable ! » pensa Paddock. Rivas ne l'impressionnait pas plus qu'il n'impressionnait Rivas.

Il parcourut lentement la rue principale de Tucson, s'arrêtant d'abord dans les restaurants, puis dans les magasins d'alimentation. Il ne trouva rien d'intéressant ni dans les uns ni dans les autres, mais ne s'en montra pas autrement déçu. Il avait appris que, dans quatre-vingt dix-neuf pour cent des cas, les gens étaient aveugles, surtout si on essayait de leur tirer les vers du nez. D'autre part, les Mulvern n'avaient sans doute rien fait de spécial pour attirer l'attention sur eux. Il décida ensuite de se renseigner dans les écuries de louage. Les hôtels et les petites boutiques des arrières rues viendraient après. Il avait encore pas mal à faire avant d'abandonner Tucson !

Il ne trouva rien dans la première écurie. Si les Mulvern étaient passés par-là, personne ne se les rappelait. Il descendit un peu plus bas et traversa en direction de la grande pancarte au-dessus de l'entrée : *ÉCURIES SILAS TURNER*, espérant avoir plus de chance cette fois-ci. C'était un homme patient, mais il commençait à être fatigué et à avoir chaud.

Un gros homme sortit du bureau, en se dandinant, pour venir à sa rencontre.

— Turner ? demanda Paddock.

Turner acquiesça d'un signe de tête.

— Je suis Ord Paddock. Je cherche des amis. Peut-être qu'ils se sont arrêtés chez vous sur le chemin de Tucson. — Il sortit les photos — Les voici, ce sont les frères Mulvern.

Une lueur dans les yeux de Turner lui fit comprendre qu'il les reconnaissait. Il lui laissa tout le temps de les détailler.

— Je suppose que ce ne sont pas vos amis, lui dit Turner d'un air entendu. Pas avec cet air méchant.

Paddock n'éleva pas la voix mais elle avait un ton plus dur.

— Je vous ai seulement demandé si vous les connaissiez, Monsieur.

Turner faillit s'étrangler. Paddock n'aurait jamais osé utiliser ce ton de voix avec Meadows ou avec Rivas, mais il connaissait les gros hommes : ils frimaient tous !

— Oui, je les ai vus. Il y a à peu près deux semaines. Ils ont laissé leurs chevaux ici pour la nuit. Je sais que ce ne sont pas vos amis. Et je suis certain que vous voulez les revoir pour d'autres raisons.

Devant le regard de Paddock il fit un geste de dénégation.

— Après tout, ce ne sont pas mes affaires. J'espère seulement que vous les aurez. Ils m'ont traité comme de la m... Ils sont arrivés ici avec deux chevaux épuisés et m'ont pratiquement forcé à les leur échanger contre trois chevaux frais. Ils ne se faisaient pas appeler Mulvern et m'ont obligé à leur faire un reçu au nom de Billy Hunter.

Paddock sortit un billet de deux dollars de sa poche qu'il mit de force dans la main de Turner. Ça ne ratait jamais son effet. En cherchant et en creusant assez fort, on trouvait toujours ce qu'on cherchait.

— Vous boirez quelques bières à ma santé.

— Je n'y manquerai pas, dit Turner obséquieusement.

Ainsi il avait vu juste en ce qui concernait les Mulvern. Ils avaient quelques jours d'avance mais ça n'avait pas grande importance. Il tenait leur piste. L'odeur de la prime se faisait à chaque minute plus forte.

XIII

Paddock n'espérait pas obtenir de renseignements importants sur les Mulvern dans cette triste petite ville si proche de la frontière, mais il sentait qu'ils étaient passés par là. Si personne en ville ne savait rien sur eux, il se renseignerait à la belle maison avant de s'enfoncer plus avant dans le Mexique. Il avait un énorme avantage pour lui : dans ce pays, un américain était aussi visible qu'un poil sur un œuf. Ils ne pouvaient pas beaucoup se déplacer sans être remarqués.

Aux dernières nouvelles on offrait quinze mille dollars pour leur capture. La prime aurait peut-être encore augmenté à son retour. Il était prêt à aller jusqu'en enfer pour cette somme-là, et l'idée le fit sourire.

Il mit pied à terre devant la cantina et y entra. Pendant un instant il crut qu'il n'y avait personne, puis un ronflement paisible lui parvint de derrière le bar. Il alla donc jusqu'au bar et vit le patron, derrière, avachi sur une chaise.

Paddock le secoua par l'épaule.

— Hé, amigo ! C'est comme ça qu'on s'occupe de son commerce ?

Le patron sursauta, se frotta les yeux puis se leva très vite.

— Señor, excusez-moi. Je vous assure que Narcisso Carillo s'occupe de son commerce. Mais il n'y a personne aujourd'hui, et...

Paddock l'interrompit d'un geste amical de la main.

— Sers-moi une bière et j'oublierai tout.

Il but sa bière à petites gorgées. Elle était assez mauvaise et pas même fraîche.

— J'ai aperçu une bien belle maison en arrivant, dit Paddock en faisant un geste vague sur sa gauche.

Carillo était aussi fier de cette maison que si elle lui appartenait. Son visage rayonna.

— Si. C'est celle de Don Perfecto... – Il s'arrêta net et se frappa le front du plat de la main – Dios, quel crétin je suis. Ce n'est plus la maison de Don Perfecto. Trois américains l'ont achetée il y a quelques jours. Ils l'habitent déjà. Ils ont organisé une de ces fêtes pour le départ de Don Perfecto ! Madre de Dios, comme ces américains sont

généreux ! Ils ont payé pour tous.

En entendant parler de trois américains Paddock faillit lâcher sa bière. Il recherchait trois américains et il y en avait justement trois ici. Ce devait être plus qu'une simple coïncidence. Au moment même où il pensait ne jamais sortir de toutes ces ténèbres, la lumière jaillissait et l'aveuglait.

— Trois américains, hein ? dit-il. Des amis à moi peut-être. Tu connais leurs noms ?

— Si, dit Carillo avec fierté. Je les connais bien. Celui qui donne des ordres aux autres s'appelle Billy Hunter. Il appelle ses frères Creed et Deke.

Paddock fut tenté de crier de joie. La poursuite était finie. Il ne restait plus qu'à régler certains détails maintenant. Billy Hunter était le nom qu'ils avaient déjà utilisé à Tucson.

— Billy Hunter, répéta-t-il avec un feint regret. Je ne le connais pas.

Il demanda une autre bière qu'il but lentement et laissa un dollar sur le comptoir. Puis, il s'essuya la bouche du revers de la main et sortit. Il hésita un moment sur la direction à prendre. Il avait vu la maison pour la première fois depuis le sommet de la colline qui dominait la ville. C'était sans doute le meilleur poste d'observation.

Il dirigea son cheval vers la colline, sans se presser, certain d'être presque arrivé au bout de ses peines. Une fois arrivé au sommet il s'allongea à plat ventre, les jumelles braquées sur la maison, sans réussir à comprendre pourquoi les Mulvern avaient acquis cette maison. Peut-être avaient-ils pensé être suffisamment à l'abri, à cette distance de la frontière. Il fallait maintenant s'assurer que les trois américains dont avait parlé Carillo étaient bien les Mulvern. Il connaissait Grat qu'il avait déjà arrêté une fois après un hold-up. Le souvenir de l'affaire le fit sourire. Grat ne l'aimait pas et c'était le plus dangereux des trois. Les capturer tous ensemble ne serait pas facile. S'il réussissait à séparer les trois frères, ce serait alors moins dangereux pour lui.

Des cavaliers s'avançaient vers la maison. De nouveau Paddock ajusta ses jumelles. C'était des mexicains. L'un d'entre eux tenait la bride d'un cheval sellé et sans cavalier. Au premier pas qu'il fit hors de la maison il tint Grat dans l'objectif de ses jumelles. Il ignorait où il allait et où se trouvaient Creed et Deke, mais c'était peut-être là une chance unique de les trouver séparés.

Les cavaliers s'éloignèrent avec Grat. Deux autres types apparurent, le plus grand appuyé sur l'épaule de l'autre. Ils se dirigèrent lentement vers l'ombre d'un arbre où celui qui boitait s'allongea dans un hamac. L'autre prit une chaise et s'assit à ses côtés.

Paddock les connaissait seulement par les photos. Mais il n'y

avait pas de doute : c'était bien Creed et Deke. Il valait mieux prendre ces deux-là tout de suite. Il n'arriverait peut-être jamais à coincer Grat, mais il aurait au moins les deux-tiers de la prime.

Creed et Deke ne le connaissant pas, il arriverait vers eux comme un étranger de passage. En un tournemain il leur aurait passé les menottes ou les aurait abattus. Il préférerait la première solution cette fois-ci. Sortir deux personnes vivantes de là serait plus facile que de se débattre avec deux cadavres. Mais on ne savait jamais quand on s'attaquait à des types de l'acabit des frères Mulvern. Avec eux les choses pouvaient tourner mal en un clin d'œil.

Il se cala dans sa selle et se mit à siffloter en approchant de la maison. Creed se haussa à demi dans le hamac puis se rallongea comme si l'approche de l'étranger n'avait rien de menaçant. Deke lui jeta à peine un regard et son menton retomba presque aussitôt sur sa poitrine.

Paddock fit arrêter son cheval devant les deux hommes, se redressa, repoussa son chapeau sur l'arrière de son crâne et lança :

— Salut les gars !

XIV

Aucun des deux ne répondit au salut de Paddock. Deke lui fit un geste de la tête, sans sourire, et Creed se contenta de le regarder d'un air soupçonneux.

— C'est un bien bel endroit que vous avez là, observa Paddock.

— C'est bien ce que nous pensons, répondit sèchement Creed. Vous cherchez quelque chose en particulier ?

Paddock haussa les épaules.

— J'arrive du nord. J'ai pensé que je trouverais peut-être un peu moins de problèmes par ici. Les emm... peuvent vous taper sur le système à la fin.

— Ça c'est bien vrai, s'exclama Deke en riant.

Il allait ajouter quelque chose, mais le regard irrité de Creed l'en empêcha.

— Vous êtes ici depuis longtemps ? demanda Paddock.

— Pourquoi ? répondit agressivement Creed.

Paddock laissa échapper un soupir.

— Je pensais seulement à la chance que vous avez. Il doit falloir pas mal de temps pour arriver à s'offrir une telle maison.

— Pas mal, en effet, acquiesça Creed un peu plus détendu.

— Vous n'avez besoin de personne ici ? s'enquit Paddock. Je pourrais vous donner un coup de main.

Deke parla avant que Creed ait pu lui faire signe de se taire.

— C'est Grat qu'il faut voir. C'est lui qui décide de tout ça.

— On peut le voir ? Il est là ?

— Il ne reviendra pas avant la nuit sans doute. Il n'y a que Creed, moi et l'intendant ici.

Paddock soupira de nouveau.

— Il y a tout de même des gens qui ont de la chance. Vous par exemple. Vous restez là assis à l'ombre et vous profitez de la vie.

Deke sourit béatement.

— C'est exactement nous.

— Ce n'est pas si facile que ça d'être riche. Un cheval m'est tombé dessus il y a deux jours. Bon Dieu, je pouvais à peine marcher le premier jour, intervint Creed.

Paddock prit un air contrit.

— Vraiment ? Et vous devez rester comme ça longtemps ?

— Encore quelques jours, grogna Creed.

Deke retint à grand peine un éclat de rire.

— Et vous croyez qu'il en est désolé ? Vous auriez du entendre l'opinion de Grat hier au soir. La cuisinière s'est tellement occupée de Creed qu'elle n'a pas eu le temps de préparer le dîner. Grat m'a ordonné de rester avec lui aujourd'hui et de l'aider, moi. Il veut dîner ce soir !

— Vous avez un intendant et une cuisinière ?

— Non, confessa Deke. Petra tient les deux rôles.

Paddock ne devait donc affronter que ces deux-là et la cuisinière. Il pouvait même ne pas la compter. Jamais il ne trouverait moment plus favorable à ses desseins.

— C'est vraiment un bel endroit, répéta-t-il, j'aimerais bien le posséder.

— Aucune chance d'y mettre jamais la main dessus, avertit Creed qui ne soupçonnait plus l'étranger mais restait agressif.

— Descendez donc de cheval, Monsieur, proposa Deke. Cet endroit est assez isolé et nous apprécions la visite. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Je ne voudrais surtout pas vous déranger, prétendit Paddock mettant tout de même pied à terre.

— Nous déranger ? sourit Deke. Je n'ai qu'à appeler Petra et elle apportera ce que nous désirons.

— Mais je pensais...

— Que j'étais là pour économiser son temps et ses jambes, l'interrompit Deke en riant. Elle est payée pour ça. Alors, qu'est-ce que vous prenez ?

— Vous deux !

Paddock avait dégainé avant qu'ils n'aient réalisé le sens de ses paroles. Ils regardèrent le revolver les yeux exorbités.

— Qu'est-ce que ça signifie ! finit par articuler Creed.

— Aux écuries. Et vite !

Paddock fouillait dans les sacoches de sa selle, sans les quitter des yeux.

— Allez-y, je ne le répéterai pas.

— Bon Dieu, je viens de vous dire que je ne peux pas marcher, s'emporta Creed.

— Voyez-vous ça. Quel dommage ! ironisa Paddock. Alors, je peux vous abattre. C'est au choix.

Deke n'arrivait toujours pas à coordonner ses idées ni à réaliser ce qui arrivait.

— Mais qu'est-ce qui te prend ?

— Utilise un peu ta tête, Deke, lui répondit Creed entre ses

dents. Grat nous a mis en garde contre les types de sa sorte. C'est sans doute un chasseur de primes.

— Tu es bougrement intelligent, dit Paddock en riant et en leur faisant, avec son revolver, signe d'avancer. Allez, je ne veux plus répéter !

Deke voulait discuter, mais Creed lui fit signe de se taire. Discuter les mains vides face à quelqu'un tenant un .45 était sans issue.

— Il vaut mieux nous exécuter, Deke.

Son visage se crispa au premier mouvement et il n'arrêta de jurer que lorsqu'ils eurent atteint l'écurie.

Une fois à l'intérieur, Paddock lui jeta une paire de menottes.

— Mets-les, ordonna-t-il. Je veux entendre le déclic de fermeture.

Le sang s'était retiré du visage de Deke et ses lèvres étaient blanches et serrées. Creed savait ce que cela signifiait : il était ivre de colère.

— Ne tente rien Deke, le prévint-il. Regarde-le. Il préférerait nous voir mort. Et nous ne serons pas plus avancés après.

Paddock le fit avancer d'une dizaine de mètres et put ainsi concentrer toute son attention sur Deke.

— Selle deux chevaux, ordonna-t-il. – Il agita son colt en direction de Deke en apercevant un éclair de colère dans son regard – Jamais tu n'écoutes ton frère ? Choisis une bonne fois pour toutes ce que tu préfères. Moi, ça m'est égal.

Deke, vexé, jeta un regard désespéré à son frère, puis se mit en devoir de seller les chevaux. Quand ce fut fait, Paddock lui jeta une autre paire de menottes.

— Passe-les. Tu as observé ton frère, tu dois savoir comment.

Paddock monta le premier à cheval, ensuite, il ordonna aux deux autres d'en faire autant. Ce fut difficile pour Creed que Deke dut aider. Ses yeux étaient haineux quand il fut finalement en selle. Des rides de souffrance creusaient son visage et ses lèvres étaient blanches.

— Tu paieras ça, dit-il d'une voix rauque. La route est longue jusqu'à Tucson.

Paddock éclata de rire.

— Monte, ordonna-t-il à Deke. Et maintenant en route. – Il rengaina son pistolet et prit son fusil – Si vous voulez essayer de me fausser compagnie, je suis votre homme.

Et il éclata de nouveau de rire. Tout avait fonctionné comme sur des roulettes. De retour à Tucson il mettrait quelque chose au point pour Grat Mulvern.

Creed qui n'arrêtait pas de jurer lui arracha un ricanement. S'il pensait souffrir maintenant, il n'avait qu'à attendre une ou deux

heures de plus et alors il verrait. Ils ne se reposeraient que peu et dormiraient probablement encore moins jusqu'à l'arrivée à Tucson.

Penché sur le vaquero blessé, Grat était blême de rage. S'il avait été superstitieux il aurait dit que depuis l'acquisition de cette maison une malédiction pesait sur lui.

— Ça va, Luis ? demanda-t-il.

Luis lui fit, péniblement, un sourire.

— Maintenant l'épaule n'est plus engourdie, Señor, et elle me fait souffrir.

— Ça sera fini très vite, Luis.

Il en doutait. L'épaule semblait fort mal en point. Grat avait déjà vu de telles fractures : elles ne s'arrangeaient jamais bien. Il maudit le moment où ce sale taureau était sorti du troupeau que les vaqueros conduisaient. Il avait foncé sur le cheval de Luis qui était le plus près et avait lancé son cheval au galop. Il commençait à le distancer quand le cheval était tombé dans un trou, le faisant passer par dessus sa tête. Luis ne s'était pas relevé. Il avait essayé, puis son visage était devenu crayeux et il avait poussé un cri de douleur.

— Laissez aller le troupeau, avait ordonné Grat aux vaqueros. Il faut ramener Luis à la maison.

Il avait fallu prendre beaucoup de précautions pour le ramener.

Grat fronça les sourcils en constatant que le hamac de Creed était vide. Il entra dans la cuisine pour trouver Petra. Elle devait savoir où ses frères se trouvaient.

— Petra, où sont allés Creed et Deke ?

Elle écarta les bras, les mains grandes ouvertes.

— Je ne sais pas. Quand j'ai regardé dehors pour voir s'ils n'avaient besoin de rien, il y a moins d'une heure, ils s'éloignaient à cheval avec un inconnu.

Il la regarda, incrédule. Creed ne pouvait pas monter à cheval dans son état. Ce qu'elle racontait semblait invraisemblable.

— Tu en es sûre ?

— Certaine, dit-elle péremptoire. Je ne les ai pas appelés. J'ai pensé qu'ils étaient assez grands pour savoir ce qu'ils faisaient.

« Pas cette fois-ci » pensa Grat tristement.

— Ils sont partis de quel côté ?

Petra montra vaguement la direction du nord.

— Je n'ai pas regardé assez longtemps pour en être certaine.

Grat inspecta la chambre de Deke et de Creed. Leurs pistolets et leurs fusils étaient là. Il était maintenant sûr qu'on avait obligé ses deux frères à partir. Et deux catégories de personnes seulement

pouvaient l'avoir fait : les représentants de la loi ou les chasseurs de primes.

Il penchait pour les chasseurs de primes car les représentants de la loi s'aventuraient rarement aussi loin. Il devait avoir l'intention de faire passer au plus vite la frontière à ses frères. Petra disait les avoir vus il y avait une heure environ. Les rattraper n'allait pas être facile. Il avait cependant un avantage : avec sa jambe, Creed ne pouvait pas tenir trop longtemps sans se reposer.

Il prit un cheval frais, changea de selle et emporta une paire de jumelles. Il allait devoir chevaucher à bride abattue s'il voulait les rattraper avant qu'ils n'atteignent la frontière.

Il repéra les marques distinctes des sabots de trois chevaux sur un morceau de terre molle. Il les regarda brièvement avant de lancer son cheval sur la piste. Il ne s'arrêterait plus pour chercher d'autres traces. Il ne pouvait pas se permettre de perdre du temps.

À chaque fois qu'ils s'arrêta pour laisser souffler son cheval il passa au crible avec ses jumelles un paysage dont le vide désespérant le fit jurer. La frontière ne devait pas être loin et Grat avait espéré les retrouver avant qu'ils ne la franchissent. La rage le gagnait. Il les poursuivrait même jusqu'à Tucson si c'était nécessaire.

Il s'arrêta une autre fois et scruta de nouveau l'horizon. Ce serait sans doute la dernière fois qu'il pourrait le faire avant que ne tombe la nuit.

Son cœur sauta presque dans sa gorge et s'y logea en apercevant un nuage de poussière qui ne pouvait être soulevé que par des hommes ou des animaux qui – en tout cas – ne se déplaçaient pas vite.

Il le fixa intensément jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal.

— Ça pourrait être eux, murmura-t-il.

Il ne voulait pas s'enthousiasmer trop vite mais il tenait le premier signe encourageant depuis son départ. Quand il atteindrait l'endroit où s'élevait cette poussière il ferait déjà nuit, mais au moins, maintenant, il avait un objectif.

XV

Paddock chantonnait en jetant quelques brindilles supplémentaires dans les flammes. Les choses ne pouvaient pas aller mieux. Creed et Deke, assez loin du feu, parlaient à voix basse mais cela ne le préoccupait pas. Ce qu'ils pouvaient comploter ne leur servirait à rien de toute façon. Creed était trop abattu pour essayer de s'échapper et il semblait improbable que Deke envisage de s'enfuir tout seul. Pour l'instant il était assis, le visage buté, la tête baissée et les mains ballantes entre les genoux.

— Vous avez intérêt à vous reposer au maximum, leur cria Paddock. Et ne gardez pas trop d'espoir. Ça ne vous fait pas de bien. Je dors d'un œil comme les chats. Au moindre mouvement je vous fais sauter la cervelle.

Paddock, assis le dos appuyé contre un arbre rabougri, tenait son fusil sur ses cuisses. Il avait toujours eu le sommeil léger et, de toute façon, pour cette première nuit n'avait pas besoin de beaucoup dormir. Demain, ce serait autre chose mais il avait le temps de s'en préoccuper. D'ici là ils seraient à peu de distance de Tucson.

Le feu s'éteignait. Il pensa qu'il devait peut-être se lever pour y ajouter du bois, écouta pensivement les ronflements des deux hommes endormis et pensa que le feu devenait inutile maintenant. Lentement ses yeux se fermèrent.

Son sommeil fut entrecoupé de soubresauts. Sa tête plongeait jusqu'à ce que son menton touche sa poitrine, alors elle remontait brusquement et ses yeux s'ouvraient. Il était de nouveau tendu jusqu'à ce qu'il ait vérifié qu'autour de lui tout était calme. Personne ne serait plus heureux que lui en apercevant les premières maisons de Tucson.

Une seconde journée et une seconde nuit comme celle-ci allait le vanner. Il valait sans doute mieux les abattre ici, tout de suite, et emporter les corps ficelés dans des toiles. Il rumina cette pensée jusqu'à ce que ses yeux se ferment de nouveau.

— Tu as toujours été un sombre crétin, Ord, entendit-il soudain.

Un cri étranglé s'échappa de sa bouche. Il devait avoir rêvé. D'un mouvement vif il se retourna en levant la tête. Ce n'était pas un mauvais rêve : une silhouette se dressait à quelques pas de lui.

— Grat Mulvern, réussi-t-il à articuler, la voix comme

engourdie.

— Je dois te remercier d'avoir allumé ce feu. C'était comme un grand doigt qui me faisait signe.

Les pensées de Paddock se bousculèrent dans sa tête. Il n'arrivait pas à les coordonner. Le pistolet de Grat était braqué sur lui et l'aboutissement de tout cela ne pouvait être que sa mort.

— Grat, nous pourrions nous entendre. Nous...

— Je t'ai déjà dit que tu es un sombre crétin, Ord.

Grat appuya sur la gâchette. Le corps de Paddock tomba en arrière contre l'arbre rabougri. Puis il s'affala sur le côté. Grat tira encore trois fois, si vite qu'il sembla n'y avoir qu'un seul écho.

— Je m'étais promis de t'avoir un jour, murmura Grat en rangeant son pistolet.

Creed et Deke, réveillés en sursaut par les détonations, regardèrent, affolés, autour d'eux et ne comprirent pas immédiatement ce qui arrivait.

— C'est Grat, s'exclama Deke avec un sanglot de soulagement dans la voix.

— Et qui pensais-tu que ce soit ? se moqua Grat.

Creed frissonna.

— J'ai cru un instant qu'il nous tirait dessus. Bon sang, Grat j'ai presque senti les balles s'enfoncer en moi.

— Tu l'aurais mérité. Comment avez-vous pu laisser cette ordure de chasseur de primes vous tomber dessus et vous emmener ? Vos revolvers n'étaient même pas prêts.

— Comment aurions-nous pu savoir qui il était ? dit Deke. Nous pensions qu'il fuyait lui aussi la loi. Je suis bien content de te voir en tout cas !

Pour la première fois depuis un certain temps, Grat sourit.

— Je ne suis pas mécontent moi-même. C'est Ord Paddock. Celui qui m'a arrêté après l'attaque du chemin de fer.

Pris d'une soudaine rage il donna un violent coup de pied dans le cadavre de Paddock.

— Où a-t-il fourré les clés ?

— Dans la poche droite de son gilet, dit Creed qui avait observé tous les mouvements de Paddock.

Il attendit que Grat ait trouvé les clés et défait leurs menottes qu'il jeta violemment le plus loin qu'il put. Puis, il soupira en se frottant les poignets.

— Ça a été une chevauchée terrible, Grat. Si je m'en sentais capable, je lui balancerai bien un coup de pied moi aussi.

Grat fit un signe d'assentiment, les sourcils toujours froncés.

— J'aimerais bien en savoir plus sur lui, dit-il. Où il a été, avec qui il a parlé. Je parie qu'il est passé par Tucson. S'il l'a fait il a du

chercher à s'y renseigner. Et j'aimerais bien savoir ce qu'on a pu lui dire. À moins qu'il soit simplement venu fureter par ici et tombé sur nous par hasard. — Il tapa du poing dans sa main. — Est-ce que cela signifie que quelqu'un va maintenant venir le chercher par ici ? Juste au moment où je pensais que nous étions enfin tranquilles.

Creed acquiesça. Grat avait raison. C'était une chose à envisager.

— Grat, fit-il avec hésitation.

Une idée venait de se former dans son esprit qu'il essayait de préciser.

— Eh bien, continue, dit Grat avec impatience.

— Je pensais que nous ne pouvions pas le laisser ici. Quelqu'un pourrait venir dans le coin pour savoir ce qui lui est arrivé. Ce ne serait pas plus intelligent de la ramener à Tucson et de l'abandonner aux alentours ?

Grat s'étouffa presque de rire.

— C'est ça ! Qu'ils cherchent le tueur de Paddock dans les environs de Tucson et nous laissent en paix ici !

— Il n'y a qu'un problème, Grat. Je suis trop mal en point pour aller jusqu'à Tucson. Ça va déjà pas être facile de retourner à la maison.

En entendant parler de Tucson Deke avait immédiatement dressé l'oreille et pensé à Carmelita. Il tenait là une chance de la revoir et il sauta dessus.

— Il ne faut pas plus d'une personne pour tenir les rênes de son cheval. Je peux le faire.

— Très bien, dit Grat après un court instant de réflexion. Creed va avoir besoin de quelqu'un pour l'aider à rentrer. Toi, tu vas aller là-bas et en revenir aussitôt. Tu as compris ?

Le visage tout entier de Deke souriait.

— J'ai compris, Grat.

XVI

Deke abandonna le corps de Paddock à l'entrée de Tucson et laissa son cheval attaché près du cadavre de son maître. On trouverait le corps avant que le soleil ne soit haut dans le ciel.

Il était passé minuit et presque toute la ville dormait. Grat lui avait bien recommandé de revenir à la hacienda le plus tôt possible, mais Deke n'allait pas le faire, pas avec Carmelita si près en tous cas. Un frisson de désir lui parcourut le corps. Il n'avait jamais désiré ainsi une femme avant.

Il laissa son cheval à proximité de la cantina dans laquelle elle travaillait et y entra en regardant autour de lui. Elle n'y était pas. Il ne savait pas exactement s'il devait ou non s'en réjouir. Si elle ne travaillait pas et se trouvait à la maison, très bien. Mais si elle était partie avec quelqu'un d'autre, rien n'allait plus.

Il fit à pied les quelques mètres qui le séparaient de l'endroit où elle vivait, gravit deux à deux les escaliers et frappa doucement à sa porte. Son visage se rembrunit en n'obtenant pas de réponse. Il frappa plus fort, sans égards pour les voisins qu'il pouvait réveiller.

— Ça suffit, fit une voix en colère. Est-ce que vous avez l'intention de défoncer ma porte ?

Un sourire éclaira son visage. Elle était chez elle, et en colère qui plus était. Elle ressemblait à une chatte en furie et il eut envie de laisser libre cours au fou rire satisfait qui s'emparait de lui. Il continua à marteler la porte de ses poings pour la rendre encore plus furieuse.

Un pas léger s'approcha de la porte.

— Qui est là ? Répondez-moi.

Il ne put plus contenir son fou rire. Elle était encore plus furieuse qu'une couvée d'oisillons qu'on venait de déranger.

— Carmelita, c'est moi, Deke.

Il fut sûr de l'entendre pousser un petit cri de surprise.

— Non, cria-t-elle. menteur !

— Je t'ai acheté une blouse neuve pour remplacer celle que j'ai déchirée. Ce n'est pas une preuve ? Tu veux que je continue à en crier d'autres qui pourraient intéresser tes voisins ?

— Va-t'en, répondit-elle avec véhémence. Je ne veux plus te voir. Tu m'as menti. Tu as filé. Tu m'as laissée sans te soucier ni de me

dire que tu parlais ni où tu allais.

Il secoua rageusement la poignée de la porte.

— Ouvre-moi, Carmelita. Je vais tout t'expliquer.

— Non. Tu m'as bien entendue. Je ne veux plus te voir.

— Alors je vais être obligé d'enfoncer ta porte.

En disant cela il commença à frapper le bas de la porte avec ses pieds, la faisant geindre et craquer.

— Arrête, cria Carmelita.

Il continua de plus belle.

Elle tourna la clé dans la serrure et ouvrit grand la porte en se reculant très vite pour esquiver les bras de Deke.

— Ne me touche pas. Ta vue me fait vomir. Tu es un *hijo de puta*⁴.

Il ne savait pas précisément ce qu'était un *hijo de puta* mais il était prêt à parier que ce n'était pas un terme amical. Un sourire fat sur les lèvres, il s'avança vers elle. Elle battit en retraite. Ses pieds nus et agiles la portant un peu plus loin à chaque nouvelle tentative que Deke faisait pour la saisir.

— Voyons, arrête ce petit jeu, implora-t-il finalement. Si seulement tu savais combien tu m'as manquée. Impossible de te chasser de mon esprit.

— menteur, lâcha-t-elle avec mépris.

Il secoua tristement la tête, l'air épuisé. Ses épaules se voûtèrent.

— D'accord Carmelita. Tu ne veux plus me voir. C'est dommage. J'ai travaillé dur pour t'offrir une surprise. Mais ça n'a plus d'importance maintenant.

Lentement il se dirigea vers la porte.

— Attends, dit-elle avec hésitation. Qu'est-ce que c'est que cette surprise ?

— Rien.

Sa voix semblait brisée.

Il jubila en entendant le bruit de ses pas se précipitant derrière lui. Elle voulait connaître la surprise. Il prépara sa volte-face afin de se retourner au bon moment et de pouvoir la saisir par les poignets.

Elle se débattit pour essayer de lui faire lâcher prise et ses longs doigts se tendaient désespérément vers lui pour l'atteindre et le griffer.

— menteur, répéta-t-elle avec passion. J'aurais dû m'en douter. Il n'y a pas de surprise.

Elle lui lança quelques coups de pieds qui ne l'atteignirent pas et ne réussit qu'à se faire mal à elle en heurtant de ses orteils nus les bottes de Deke.

— Dios, comme je te hais, comme j'aimerais avoir un couteau.

Il l'attira plus près de lui, essayant de l'embrasser, mais elle esquiva son baiser en rejetant violemment la tête en arrière.

— Vas-tu cesser ? demanda-t-il essoufflé. Je ne pouvais pas apporter la surprise ici. Pouvais-je apporter une maison avec moi ?

— Tu mens. Tu mens encore.

Elle semblait tout de même plus calme, prête à s'abandonner.

— Carmelita, comment peux-tu prétendre que je mens ?

Prenant un grand risque, il lui lâcha les poignets et la souleva dans ses bras. Elle lui passa les bras autour du cou.

— Je ne pouvais pas tout dire, Carmelita, pas jusqu'à ce que tout soit terminé.

Il la déposa sur le lit et s'étendit à ses côtés, parlant de ses deux frères et de la merveilleuse maison au toit rouge.

— Ici à Tucson ? demanda-t-elle les yeux émerveillés.

— Pas ici. Au Mexique, juste après la frontière. La maison est entourée de terres sur lesquelles il y a du bétail à perte de vue. Tu ne travailleras plus à Tucson.

Elle étudia son visage pendant un bon moment. Ce qu'elle y vit la convainquit car elle poussa de petits cris de contentement et lui couvrit soudain le visage de baisers.

— Je te crois. Demain nous partons pour cette magnifique maison.

Comment allait-elle réagir quand il lui dirait qu'il ne pouvait pas l'emmener avec lui demain ? Un frisson lui parcourut l'échine à la pensée de devoir parler à Grat de ses projets. Mais il tiendrait bon cette fois-ci. Il avait déjà passé trop de temps sans elle, il la voulait avec lui maintenant. Et que Grat crie et menace ! La hacienda était, en partie, à lui aussi, et tout ce qu'il désirait c'était d'installer Carmelita dans la partie qui lui appartenait.

Il lui prit les mains et les caressa. Elle devait l'interpréter comme une manifestation de tendresse, mais, pour lui, tenir ses mains ainsi prisonnières avant de parler était une sage précaution : elle ne pouvait plus lui lacérer les joues de ses ongles.

— Querida, écoute-moi, implora-t-il. Je dois retourner là-bas encore une fois, sans toi.

Il sentit qu'elle se raidissait et il la serra un peu plus fort.

— Je ne te raconte pas d'histoires. Je dois retourner pour préparer la maison. Je ne veux pas que tu la voies tant que tout n'est pas prêt. Carmelita, je suis bien revenu cette fois, non ?

Elle ne l'écoutait plus, les yeux pleins de larmes.

— Dios mio, dit-elle faiblement. Je ne peux pas m'empêcher de te croire.

Dans un soupir il lui lâcha les mains. Elle lui jeta les bras autour du cou, et il sentit des larmes contre sa joue.

— Combien de temps vas-tu rester loin de moi cette fois encore ? murmura-t-elle.

— Très peu de temps, promit-il. Seulement quelques jours.

— Et quand pars-tu ?

— À l'aube.

— C'est trop court et c'est trop dur, se lamenta-t-elle.

Il posa ses lèvres sur sa poitrine.

— Songe à tout le temps qu'il nous reste encore.

Le désir l'envahissait. Ses mains couraient sur tout le corps de Carmelita. Il était déterminé à se battre avec Grat s'il lui refusait cette femme.

XVII

Wade marchait entre Ramon et Chad, ses petites mains blotties dans les leurs. Le petit garçon essayait de suivre leur pas sans y arriver. De temps en temps Ramon et Chad le soulevaient par les bras et le propulsaient en avant. À chaque fois, les yeux de Wade brillaient de plaisir et ses lèvres s'entrouvraient mais sans qu'un seul mot s'en échappe.

— Je crois toujours qu'il va parler, confia Chad.

— Moi aussi, dit Ramon simplement.

Ni l'un ni l'autre n'osait exprimer son incrédulité devant Eulalia. Pour elle il n'y avait aucun doute que Wade retrouverait l'usage de la parole bientôt. C'était seulement une question de temps. Elle ignorait combien cela prendrait, mais ne se laissait pas déprimer.

— Qu'allons-nous faire, Ramon, demanda Chad.

— Je l'ignore, mais il va falloir trouver du travail.

Au départ il n'avait pas eu l'intention de rester longtemps à Tucson. Leur argent ne durerait pas éternellement. Il ne pensait pas qu'Eulalia eut elle-même beaucoup d'argent. Nourrir et blanchir Wade grévait déjà sérieusement son budget même si elle n'aurait rendu le gosse pour rien au monde.

— Ça signifie que nous allons être coincés ici pendant un bon bout de temps.

Ramon haussa les épaules. En un sens, les paroles de Chad le rendaient heureux. Elles étaient le signe que – de nouveau – il avait des fourmis dans les jambes, donc que Santa Fé et les tristes expériences qui y restaient attachées s'étaient un peu effacées de son esprit et qu'il pouvait enfin vivre en paix avec ses souvenirs.

Un homme grand et efflanqué surgit d'un bâtiment de l'autre côté de la rue. Ramon, qui ne le connaissait pas, le regarda sans intérêt particulier. À en juger par son aspect et son attitude Ramon pariait fort qu'il venait de passer une nuit agitée et pensait avec dégoût aux tâches de la journée qui l'attendaient encore.

Le regard de l'étranger se posa machinalement sur les trois personnes en face de lui. Il bâilla une fois de plus avant de s'avancer dans la rue.

— Qu'est-ce que Wade a ? demanda Chad.

L'enfant paraissait pétrifié. Son visage était blême et ses yeux remplis de terreur. Il tremblait vivement. Ses lèvres bougeaient mais aucun son n'en sortait. Il semblait en proie à une violente émotion.

— Je l'ignore, dit Ramon soucieux. — Il s'agenouilla devant lui. — Qu'est-ce qu'il y a, Wade ?

Les lèvres de Wade continuèrent leur mouvement. Ramon jeta un rapide coup d'œil à Chad.

— Il essaye de dire quelque chose.

Jamais il n'avait vu Wade faire de tels efforts pour parler.

— Méchant homme.

Les paroles de Wade étaient mal articulées et difficilement compréhensibles mais Ramon était sûr d'avoir bien entendu ces deux mots. Wade parlait.

Il passa un bras autour de l'enfant et l'attira contre lui.

— Tout va bien, le réconforta-t-il. Essaie d'expliquer ce que tu veux dire.

— Méchant homme, répéta Wade. — Il avait le visage agité et tremblait nerveusement. — Tuer maman.

Il enfouit son visage contre la poitrine de Ramon et éclata en sanglots.

— Mon Dieu, dit Chad, atterré, tu as entendu ça ?

— J'ai bien entendu, dit Ramon en regardant l'étranger qui s'éloignait lentement dans la rue. Ramène-le chez Eulalia.

Il poussa Wade vers Chad.

— Tu crois que c'est lui, Ramon ?

— En tout cas, Wade semble en être persuadé et moi je vais aller tirer ça au clair.

— Tu ne devrais pas y aller seul, tu ne sais pas s'il n'a pas d'acolytes, protesta Chad.

Ramon lui sourit tristement. Il y avait beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas au sujet de l'étranger et il n'y avait qu'une manière de les apprendre.

Il descendit la rue en suivant l'étranger, essayant de garder une allure normale pour qu'on ne devine pas son manège. Lentement il accéléra le pas de façon à se rapprocher de l'homme. Il était juste derrière lui quand celui-ci s'arrêta près d'un cheval dont il tapota l'encolure en disant :

— Tu croyais que je t'avais oublié mon vieux ? Je vais te prouver le contraire.

Au moment où il se baissa pour resserrer une sangle Ramon fit trois pas rapides en avant et planta le canon de son revolver dans le dos de l'étranger.

— Relève-toi, très lentement, que je ne sois pas obligé de te faire sauter la cervelle, ordonna-t-il à voix basse. Et ne te retourne pas.

— Si tu cherches à me voler, tu perds ton temps.

L'étranger avait retrouvé son aplomb. Il semblait amusé même.

Ramon lui enleva son pistolet qu'il glissa dans son propre étui.

— Maintenant tu peux te retourner.

Des yeux bleus et froids scrutèrent le visage de Ramon.

— Je ne sais pas ce que tu veux, grogna-t-il, mais tu te mets le doigt dans l'œil.

Tout aussi froids, une paire d'yeux marrons jaugèrent l'étranger.

— Ça reste à voir.

Était-ce bien là l'un des trois malfaiteurs dont Paddock lui avait montré les photos ? Impossible d'en être certain. Mais il se pouvait bien que cet homme soit le plus jeune des trois frères. Il ne se basait que sur le regard de Wade et son accusation si difficilement formulée.

Il essaya de se souvenir du nom que Paddock avait prononcé en lui montrant les photos et il lui revint à l'esprit.

— Je crois que tu es un des frères Mulvern, dit-il.

Il remarqua le bref éclair d'émotion qui passa dans ces yeux bleus ainsi que la crispation à peine perceptible des lèvres.

— Vous êtes cinglé, protesta l'homme. Je n'ai jamais entendu ce nom avant.

— Possible. Nous allons bien voir. Tourne-toi et marche. Direction la prison.

Il vit la rage monter en l'inconnu.

— Ne fait pas de bêtises, tu peux être traîné jusqu'à la prison ou y aller tout seul sur tes pieds, c'est à toi de choisir. Moi, ça m'est égal. Tu es Mulvern jusqu'à preuve du contraire.

Leurs regards s'affrontèrent un instant, puis l'homme respira un bon coup et se mit en route.

Meadows leva la tête, un peu surpris en les voyant entrer dans son bureau.

— Qu'est-ce que tu m'amènes là ?

— Un des frères Mulvern, répondit Ramon. Bien entendu, il nie.

— Ce f... métèque est fou, intervint l'homme. — Il avait retrouvé un peu d'assurance et souriait. — Il est fou. Complètement fou. À mon avis, il a trop forcé sur la tequila.

— Bouclez-le, dit Ramon, et je vous dirai pourquoi je l'ai amené ici.

Meadows poussa l'homme dans une des cellules au fond du bâtiment. Il criait encore après que Meadows soit retourné dans son bureau.

— Alors, qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? demanda Meadows.

Il écarquilla les yeux quand Ramon lui expliqua en quelques mots que Wade parlait et quelles avaient été ses premières paroles.

— Bon sang ! C'est presque suffisant pour me faire croire...

— Comment presque suffisant ? Si vous aviez pu voir Wade vous auriez compris qu'il voyait devant lui le meurtrier de sa mère. Il tremblait de peur. Ça a été suffisant pour lui rendre la parole *Dios mio*, de quoi d'autre avez-vous besoin ?

Meadows leva la main pour prévenir une autre tirade.

— Disons que, moi, j'y crois, expliqua-t-il en souriant un peu tristement. Mais est-ce qu'un juge vous croira ? C'est la parole d'un petit garçon contre celle d'un homme. — Il secoua la tête. — Ramon, je sais ce que vous ressentez. Mais écoutez la voix de la raison. Vous n'avez pas assez de preuves. Je doute même qu'on accepte de le juger.

Ramon semblait scandalisé.

— Alors je rassemblerais d'autres preuves. Je vais retourner parler à Wade. Il a peut-être vu des choses que votre procureur acceptera comme preuves valables.

— Je l'espère, Ramon. Si je tiens l'assassin de Sarah Morgan sous les verrous, je ne veux certainement pas le voir s'envoler.

XVIII

Eulalia se tenait sur le pas de la porte quand Ramon revint à la maison. Le docteur Muncie était derrière elle. Ramon lui trouva l'air grave. « Quelle mauvaise nouvelle vont-ils m'annoncer maintenant ? » se demanda-t-il en voyant des larmes rouler sur les joues de sa tante. Mais ses premières paroles le rassurèrent. Elle pleurait de joie.

— Ramon, Dios a écouté mes prières. Wade parle.

— C'est un de ces miracles auxquels je faisais allusion, Ramon, expliqua Muncie. Cet étranger est arrivé au bon moment. Wade ne l'avait pas oublié. Le choc lui a délié la langue.

Chad entra dans la pièce portant Wade sur ses épaules.

— Docteur, je dois parler de tout ça avec Wade. Meadows prétend qu'il n'y a pas assez de preuves pour faire un procès à Mulvern. Il ne fait aucun doute que c'est l'un d'entre eux pourtant. Un chasseur de primes est passé par ici il y a peu de jours. Il recherchait les trois frères. Ce sont des tueurs. Si Wade pouvait dire qu'il a bien vu trois hommes ce jour-là, ça nous aiderait.

Muncie regarda Wade qui criait de plaisir : Chad l'avait ôté de ses épaules et le soulevait jusqu'à ce que sa tête touche presque le plafond.

— Si c'est nécessaire, Ramon, faites-le. Il m'a parlé normalement bien qu'il ait semblé un peu incertain. Mais s'il y avait une chance qu'il se soit trompé au sujet de ce type, je dirais non. Ça ne vaudrait pas la peine de lui faire subir encore un nouveau choc.

Ramon fronça les sourcils. Muncie rejetait simplement toute la responsabilité sur lui. Il tendit les bras vers Wade qui vint sans hésiter vers lui.

— Nous sommes bons amis, n'est-ce pas, Wade ?

— Oui, dit Wade avec enthousiasme.

— Et tu sais que je ne laisserai personne te faire du mal ?

Wade fit oui de la tête. Mais ses yeux s'étaient de nouveau agrandis et il avait retrouvé son air anxieux.

— Tu connaissais le méchant homme que nous avons vu ce matin ?

Les yeux de Wade se remplirent de larmes et son visage pâlit.

— Je l'ai vu. Il a tué ma maman.

Il éclata en sanglots Eulalia protesta, indignée.

— Pourquoi le tourmentes-tu ainsi ?

— Parce qu'il le faut, répondit-il durement. Wade, essaye de te rappeler. Il était seul ? — Il dut attendre que s'espacent les sanglots de Wade avant de continuer. — Tu veux que ces méchants hommes soient punis pour leurs actions, n'est-ce pas ?

— Oui, réussit à articuler Wade entre deux hoquets.

— Il y avait un homme seulement ?

Wade leva trois doigts et détacha son visage de la poitrine de Ramon pour dire clairement :

— Trois. Je les ai vus.

Eulalia, en larmes, se précipita pour arracher Wade des bras de Ramon.

— Tu es sans pitié, lui cria-t-elle. J'espère que tu es satisfait maintenant ?

Elle emporta le gosse hors de la pièce en le berçant de mots tendres.

Ramon regarda Muncie du coin de l'œil, craignant de trouver sur son visage la même accusation que sur celui d'Eulalia.

— Je pense qu'elle a tort, le rassura aussitôt Muncie. Il continuera à parler. Il est persuadé maintenant que nous sommes ses amis. Avant, il était seul, sans savoir vers qui se tourner.

— Enfin ! dit Ramon soulagé. Chad voudrais-tu venir avec moi ?

— Bien sûr. Où allons-nous ?

— Nous retournons chez Meadows. Wade m'a fourni d'autres preuves que ce sont bien les Mulvern qui ont tué ses parents. Je n'ai plus aucun doute maintenant.

La nouvelle de l'arrestation avait vite circulé. Il n'en fallait pas beaucoup pour attirer les curieux et une petite foule avait envahi le bureau de Meadows que cela avait mis de mauvaise humeur.

— Foutez-moi le camp d'ici, criait-il. Il n'y a rien à voir. Allez, ouste !

Il fit signe à Ramon et à Chad de rester tout en dirigeant les autres vers la porte. Quand ce fut fait, il se laissa tomber dans son fauteuil.

— Le sang attire deux choses, dit-il d'un air dégoûté. Les mouches et les gens.

Ramon fronça les sourcils. Pourquoi donc est-ce que Meadows parlait de sang ?

— Les choses vont trop vite, continua Meadows. On a ramené le cadavre de Paddock quelques instant après que vous m'ayez confié votre prisonnier.

— Le chasseur de primes ! s'exclama Ramon. Celui qui m'avait

montré les photos des frères Mulvern. Wade a confirmé qu'il y avait bien trois personnes le jour où on a tué ses parents. Vous en tenez déjà un sous les verrous. Vous n'avez pas encore compris ? C'est lui qui a tué Paddock. C'est plutôt clair maintenant, non ?

Meadows se prit le menton dans la main.

— Je ne sais pas, dit-il peu convaincu. Ça paraît bien un peu plus clair maintenant. Mais ce que nous croyons et ce que nous pouvons prouver sont deux choses bien différentes. — Il vit la colère monter chez Ramon. — Je ne veux pas me disputer avec vous. Mais je sais ce que nous pouvons faire et ce que nous ne pouvons pas faire. Allez discuter avec Bill Halpers, le procureur. Dites-lui ce que vous savez, et voyons ce qu'il en pense.

— En tout cas, je n'ai certainement pas l'impression que vous êtes pour moi, dit Ramon avec calme en sortant du bureau à pas lents.

Quand Ramon et Chad entrèrent dans le bureau de Halpers, un petit homme boulot était penché sur un bureau couvert de papiers épars. Il leva sa tête chauve et demanda sans leur prêter beaucoup d'attention :

— Oui, que puis-je pour vous ?

Ramon se présenta et présenta Chad. Sans une trace d'émotion dans la voix il raconta tout ce qu'il savait sur Mulvern. Mais, lentement, son indignation montait. Halpers avait déjà secoué négativement la tête avant même qu'il n'ait terminé.

— Vous trouvez sans doute qu'il y a trop de justice partout pour hésiter à saisir l'occasion de la rendre, demanda froidement Ramon.

Halpers rougit.

— Je ne vous en veux pas de ce que vous ressentez, mais Meadows a raison. Les informations que vous venez de me communiquer ne sont pas suffisantes pour porter l'affaire en justice. Quelles preuves m'apportez-vous ? Le babillage d'un enfant de 5 ans ? La découverte du cadavre d'un célèbre chasseur de primes ? L'avocat de la défense me rira au nez et me remettra en place. — Il rougit encore plus devant l'expression méprisante de Ramon. — Ben se chargera de contacter les autorités du Texas. Si cet homme est un des Mulvern, ce qui reste encore à prouver, elles s'en chargeront. Il paiera là-bas pour tous ses crimes. Ça ne semble pas vous satisfaire.

— Non, répondit Ramon, le visage fermé.

Il songeait à la terreur et au silence du petit garçon effrayé. Ce qu'Halpers offrait comme solution ne lui semblait pas assez expéditif.

Raide et furieux il sortit du bureau.

Chad et lui firent plusieurs pas dans un silence pesant, puis Ramon éclata.

— On donne trop de chances à un tueur. La route est longue

d'ici au Texas, beaucoup de choses peuvent arriver pendant le transfert et, moi, je sais qu'avec un Mulvern derrière les verrous les deux autres ne peuvent pas être bien loin.

— Tu penses qu'ils vont essayer de le sortir de là ? demanda Chad.

— Ils sont de la même famille et ont toujours vécu ensemble. Ils sont maintenant ligüés contre tout le monde. – Il secoua la tête. – Dios, je donnerais cher pour savoir ce que les deux autres vont faire !

XIX

Carmelita respira longuement avant d'entrer dans le bureau de Meadows. Si on lui avait dit qu'elle avait peur elle l'aurait nié et se serait montrée indignée, mais il n'en restait pas moins qu'un shérif était un homme impressionnant. Elle avait entendu dire qu'un « americano » était sous les verrous. Deux personnes l'avaient vu et, d'après leur description elle craignait que ce ne soit Deke.

Meadows leva la tête quand elle entra et lui sourit aimablement. Elle avait beaucoup de succès auprès de tous les jeunes mâles du quartier mexicain.

— Qu'est-ce que tu veux, Carmelita ?

Elle lui décocha son sourire le plus charmeur.

— S'il vous plaît, señor Ben, on dit que vous avez arrêté un américain. C'est vrai ?

La question piqua son intérêt. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire ?

— Ne viens pas me dire que c'est ton petit ami, Carmelita, plaisanta-t-il.

Elle rougit brusquement.

— Ce n'est pas mon petit ami. Mais, si c'est l'homme auquel je pense, il m'a rendu un très grand service une fois. Si je le pouvais j'aimerais bien faire de même à mon tour.

Meadows l'observa curieusement, trouvant que ses dénégations étaient venues trop rapidement.

— Ne t'intéresse pas à celui-là, Carmelita. C'est un homme dangereux.

— Quel mal peut-il me faire ? Vous me connaissez depuis longtemps. Jamais je ne me suis liée à ce que vous appelez un homme dangereux n'est-ce pas ?

Elle lui décocha de nouveau son sourire enjôleur.

— Impossible, Carmelita. Comment puis-je m'assurer que tu ne lui apportes pas un couteau ou un revolver ?

Elle écarta les bras loin du corps.

— Vous pouvez me fouiller.

Elle n'avait pas l'air de plaisanter. Sa silhouette souple et agile et son regard suppliant le mirent mal à l'aise.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire, grogna-t-il presque. Allez, viens. Je t'accorde deux minutes et pas plus.

Il ouvrit la porte qui menait aux cellules et entendit son petit cri de surprise quand elle aperçut le prisonnier.

— Non, gémit-elle, les yeux embués de larmes. Ce n'est pas possible.

Ainsi elle en pinçait pour un salaud. Il était désolé pour elle mais il ne pouvait rien faire pour l'aider.

— S'il vous plaît, répéta-t-elle, sa main tremblante sur le bras de Meadows, laissez-moi lui parler. Deux minutes seulement.

Son bon sens lui conseillait de refuser, mais les larmes l'attendrissaient toujours.

— Vas-y, dit-il presque contre son gré. Mais je vais observer chacun de tes gestes. Ne fais pas de bêtises, Carmelita.

— Oh, non, non, s'écria-t-elle en se précipitant dans le corridor. Elle passa les bras au travers des barreaux et serra le prisonnier contre eux.

Meadows ne pouvait pas entendre ce qu'ils se disaient, mais ne la quittait pas des yeux.

— Hello, *querida*, dit Deke d'un ton enjoué en lui faisant le large sourire qui à chaque fois lui arrachait le cœur.

— Deke, gémit-elle en caressant son visage, pourquoi ? Pourquoi t'ont-ils mis sous les verrous ?

— C'est une stupide erreur. Je n'arrête pas de le leur répéter. Mais ils refusent de me croire.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Tu peux faire une chose, *querida*. Tu te souviens que je t'ai parlé de mes frères ?

Elle fit oui de la tête et il continua, les yeux brillants.

— La grande maison où ils habitent est à environ vingt-cinq kilomètres de la frontière, juste après la petite ville de San Vincente. Tu connais ?

Elle n'avait pas l'air certaine.

— Mais tu peux la trouver, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec une pointe d'impatience dans la voix. C'est directement au sud de Tucson. Je voudrais que tu y ailles, sans t'arrêter, et que tu avertisses mes frères. Ils arrangeront tout, tu verras.

— Je vais y aller aussi vite que je le pourrai.

Il l'attira vers lui et l'embrassa fougueusement.

— Autre chose, *chiquita*. Ne dis pas où tu vas. Ça ne regarde personne.

— Carmelita, appela Meadows.

Elle tourna la tête vers lui, fit signe qu'elle venait puis embrassa Deke encore une fois avec passion.

— Je t'écouterai, ne t'en fais pas.

Ramon et Chad vinrent trouver Meadows au matin. Tant que l'affaire ne serait pas réglée Ramon savait qu'il ne pourrait chasser de son esprit ni l'image des parents de Wade assassinés, ni le regard terrorisé du gosse.

Ni Meadows ni Ramon ne s'aimaient. Les regards voilés qu'ils échangeaient trahissaient leur antipathie réciproque.

— Vous avez du nouveau ? demanda Meadows sarcastiquement.

Il avait longuement parlé de cette affaire avec Halpers la nuit dernière et ils étaient d'accord : Rivas était une tête dure qui refusait obstinément d'écouter la logique ou la raison. Qui était-il après tout pour critiquer les représentants de la loi de Tucson ?

— Il n'y aurait aucun besoin de trouver d'autres preuves, répondit Ramon, si on savait utiliser celles que l'on possède.

Pour toute réponse, Meadows se racla la gorge et cracha.

— Je suppose que vous n'avez encore rien fait à son sujet, continua Ramon en désignant du pouce les cellules.

— J'ai averti les autorités du Texas que je pensais tenir un des Mulvern. Qu'est-ce que je devais faire d'autre, d'après vous ?

L'expression de Ramon se radoucit.

— Nous devrions être du même côté, Ben. Nous désirons tous les deux la même chose. Est-ce qu'il vous a posé des problèmes ?

— Pas depuis sa visiteuse de la nuit dernière, répliqua Meadows. Il n'a pas cessé de jurer et de maugréer jusqu'à ce qu'elle arrive et lui parle. Depuis, il reste assis tranquille dans son coin avec un grand sourire sur le visage.

— Il a eu de la visite ? Vous avez laissé cette femme lui parler ?

Les mâchoires de Meadows se contractèrent. Voilà que ce damné Rivas recommençait à critiquer ses décisions.

— Je la connais depuis qu'elle est toute jeune, dit-il comme pour se défendre. Sa seule erreur est d'être tombée amoureuse de lui. Est-ce, que c'est un crime ? Bon sang, puisque je vous dis...

Ramon l'arrêta net d'un geste de la main, le regard dur.

— De quoi ont-ils parlé ?

— D'amour sans doute. Je n'étais pas assez près pour entendre. Vous, naturellement, vous ne les auriez pas laissé parler d'amour seuls ?

Les poings de Ramon se serrèrent dans une inutile colère.

— Si un jour vous perdez votre emploi, ne vous en faites pas. Vous pourrez toujours louer votre tête au forgeron. Elle est aussi dure que son enclume.

Meadows rougit sous l'insulte.

— Dites donc, vous ne pensez tout de même pas...

Ramon appuya son index tendu sur la poitrine de Meadows.

— C'est des deux autres qu'il faut se soucier. Parce que sous peu vous allez entendre parler d'eux. La femme qui lui a rendu visite est sans doute déjà partie les avertir.

Meadows parut troublé.

— Je ne crois pas, marmonna-t-il. Je crois que vous avez vraiment trop d'imagination.

— J'espère pour vous que vous avez raison. – La voix de Ramon était aussi coupante que du verre brisé. – Qui est cette femme et où puis-je la trouver ?

Le trouble de Meadows s'amplifiait. Son expression le prouvait ainsi que son hésitation à répondre.

— Carmelita travaille pour Pedro. Vous n'aurez pas de problèmes pour la trouver. Elle est sans doute toujours en ville.

Il expliqua à Ramon comment trouver la cantina.

— Espérons que je me sois trompé, sinon je prévois pas mal de difficultés pour vous, laissa tomber Ramon en sortant du bureau.

Le propriétaire de la cantina écouta les questions de Ramon, puis il secoua la tête.

— Elle a travaillé une ou deux heures en début de soirée. Puis elle s'est éclipsée Señor. Je ne sais pas où elle est. Essayez chez elle. Si elle n'est pas là, les voisins pourront peut-être vous renseigner.

Ramon le remercia et sortit.

— Tu espères toujours t'être trompé ? demanda Chad.

— Plus que jamais, confirma Ramon tristement.

Il dut questionner trois de ses voisins avant d'obtenir le renseignement désiré.

— Je ne sais pas où elle est allée. Elle portait un manteau, comme si elle partait en voyage, lui répondit enfin une voisine.

— Mais elle n'est pas revenue ? Pas même ce matin ?

— Señor, si vous ne me croyez pas, essayez donc d'ouvrir sa porte. Vous la trouverez fermée à clé. Pour ma part j'espère bien qu'elle ne reviendra jamais.

Ramon la remercia et quitta rapidement l'endroit.

— Apparemment, elle ne l'aime pas beaucoup, Carmelita, commenta Chad.

— Elle est vieille et moche, dit Ramon. C'est normal. Mais nous pouvons la croire. Elle doit sans doute surveiller toutes ses allées et venues.

— Ramon, où crois-tu qu'elle soit allée ?

— Si seulement je savais. Je pense qu'elle est partie avertir les Mulvern que leur frère est en tôle. On pourrait peut-être vérifier dans les écuries de louage si elle a pris un cheval la nuit dernière, mais ça

servirait à quoi ? Nous ignorons quelle direction elle a prise. Il ne nous reste plus qu'à attendre maintenant.

Il aurait pu hurler de rage. Attendre ainsi sans aucune idée de ce qui allait se passer lui semblait insoutenable.

Il remarqua le petit frisson qui parcourut Chad.

— Je vois que le même petit vent froid te caresse aussi, hein ? Attendre les tueurs sans savoir quand ils vont apparaître n'a rien de plaisant, n'est-ce pas ? – Il sourit tristement et enchaîna. – Le shérif Meadows doit le savoir aussi. Il ne lui reste plus qu'à suer, exactement comme nous.

XX

Haletant de fatigue, Carmelita mit pied à terre devant l'hacienda. D'après la description de Deke ce devait être la bonne.

Elle frappa à la porte, les membres encore endoloris par la longue chevauchée, attendit quelques secondes, puis frappa de nouveau. Et si personne ne répondait ? Si ce n'était pas la bonne maison ? Que faire alors ? Son visage trahissait le désarroi dans lequel elle se trouvait tout à coup.

De nouveau elle tambourina sur la porte qui s'ouvrit si soudainement que ses poings restèrent en l'air, prêts à s'abattre de nouveau.

— Mais vous voulez vraiment défoncer la porte, dit une voix irritée.

Carmelita regarda la femme mexicaine rondouillarde qui se tenait devant elle.

— S'il vous plaît, demanda-t-elle, est-ce que les señores Grat et Creed habitent ici ?

— Pourquoi ?

— À cause de Deke, leur frère. Il m'a recommandé de ne parler à personne d'autres qu'à eux.

La femme lui jeta un regard soupçonneux.

— Alors, attendez. Et attendez là, dit-elle en désignant une chaise sur la véranda.

Carmelita aurait voulu injurier cette stupide bonne femme, mais décida qu'il valait mieux suivre ses conseils si elle désirait parler aux frères de Deke.

— Ce sera long ? questionna-t-elle.

— Nous le saurons quand ils seront de retour, répliqua la femme en riant grassement avant de retourner dans la maison en se dandinant.

Carmelita pensa crier de rage. Tous les efforts qu'elle avait fait pour arriver ici rapidement avaient été vains. Pour essayer de se calmer elle arpenta la véranda à petits pas courts et nerveux.

Elle commençait à être fatiguée quand les cavaliers arrivèrent finalement. Deux hommes se détachèrent du groupe et se dirigèrent à pied vers la maison. Elle leur trouva une ressemblance avec Deke et

décida que ces deux-là étaient Grat et Creed.

La femme aussi les avait vu arriver et les attendait sur le pas de la porte.

— Señores, cette fille vous attend, dit-elle d'une voix pincée. Elle prétend qu'elle doit vous parler de la part du Señor Deke, mais, moi, à la voir je dirais que c'est pour une autre raison.

Carmelita allait se précipiter sur elle quand le plus âgé des deux hommes leva la main pour l'arrêter.

— Ça suffit, Petra.

Petra renifla et retourna à l'intérieur.

— Je suis Grat, dit l'homme avec un sourire. Visiblement, Petra ne te porte pas dans son cœur, qu'est-ce qu'il y a au sujet de Deke ?

— Je suis Carmelita.

Ses yeux passaient d'un visage à l'autre.

— Grat, s'exclama Creed, ça doit être la fameuse, celle dont Deke nous a tellement rabattu les oreilles.

— Tu es de Tucson ? demanda Grat.

Elle fit oui de la tête et fondit en larmes.

— J'ai promis à Deke de venir aussi vite que possible. Il est en prison.

— Dieu tout puissant ! s'exclama Creed.

Grat, lui, jura violemment. Ses yeux ne quittaient pas le visage de Carmelita.

— Tu es sûre que ce n'est pas une histoire montée de toutes pièces ? Qu'est-ce qui me prouve que tu connais Deke ?

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Je le connais très bien, confessa-t-elle les yeux fixés au sol. Il a une vilaine cicatrice ici. — Elle toucha son épaule gauche — et une autre là, un peu plus longue, continua-t-elle en portant ses doigts sur le flanc droit juste au-dessus de la taille.

La voix de Grat s'adoucit.

— En effet, tu le connais bien.

— Pourquoi est-il en prison ?

Il poussa une chaise vers elle.

— Assieds-toi.

Elle comprenait qu'ils lui faisaient confiance maintenant et l'émotion lui coupait les jambes. Elle se laissa tomber sur la chaise.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Nous avons passé une bonne partie de la nuit ensemble, et il est parti à l'aube, disant qu'il reviendrait bientôt. Il m'a parlé de cette maison en promettant de m'y emmener la prochaine fois qu'il retournerait à Tucson.

Grat frappa violemment du poing dans la paume de sa main.

— Le con ! S'il était revenu ici directement comme je le lui avais ordonné...

Sa crise de fureur effraya Carmelita qui se fit toute petite dans sa chaise.

— Elle n'y est pour rien, Grat, intervint Creed. Sans elle, nous ne saurions même pas où il est.

Grat le regarda sombrement puis acquiesça d'un signe de tête. Il se força même à faire un petit sourire contraint à Carmelita.

— Je ne te rends responsable de rien. Raconte-moi la suite.

— On a parlé de son arrestation dans toute la ville. Je suis allée voir si je pouvais faire quelque chose pour lui. Il m'a dit de venir vous prévenir aussi rapidement que possible. Voilà tout.

Grat secoua la tête, exaspéré.

— Mais qu'a-t-il fait ? Pourquoi l'a-t-on arrêté ?

— Je l'ignore. Il prétend que c'est une erreur et que le shérif se trompe d'homme.

— Qu'en penses-tu Creed ? Crois-tu qu'ils sachent qui est Deke ?

— On ne dirait pas d'après ce qu'elle vient d'expliquer. Mais s'ils cherchent bien, ils trouveront. On ne peut pas le laisser croupir là, répondit Creed lentement, implorant presque Grat du regard.

Grat se tourna vers Carmelita.

— Quelqu'un sait-il que tu es venue ici ?

— Personne, répondit-elle en se signant. Je le jure sur tous les saints.

— Alors, il faut aller voir. Bon sang ! Juste au moment où tout allait bien...

Il semblait à la fois furieux et confus : un vieux rêve venait enfin de se réaliser, un caprice du destin menaçait maintenant de tout lui enlever. Il essaya de chasser son désespoir et rassembla toutes ses pensées pour trouver une solution.

— Tu pensais retourner à Tucson ? demanda-t-il enfin.

Elle fit non de la tête, les yeux pleins d'espoir.

— Après ce que Deke a dit au sujet de cette maison, j'avais l'espoir de venir y vivre. Rien ne m'oblige à retourner là-bas.

— Bien, dit Grat. Parce que tu ne pars pas.

— Votre Petra ne m'aime pas beaucoup. C'est très clair, dit-elle avec un léger sourire.

— Si tu n'arrives pas à t'entendre avec elle, tu ne mérites pas de vivre ici. Montre-lui qui est la patronne des lieux.

Les yeux de Carmelita s'allumèrent d'une flamme sauvage en pensant à la manière dont Petra l'avait traitée.

— Señor, je n'y manquerai pas.

— Et moi, je t'y aiderai, ajouta Grat en éclatant de rire.

Il appela Petra qui vint aussitôt.

— Petra, je te présente ta nouvelle maîtresse.

Les mâchoires de Petra se serrèrent. Elle ne protesta pas, mais sa

voix trahissait son mécontentement.

— Si, Señor.

— Et vous allez vous entendre, c'est compris ? Je ne sais pas quand je serai de retour. Attends-nous.

Il fit un signe à Creed, et ils se dirigèrent vers le corral.

— Prends d'autres chevaux, Creed. Pourquoi souris-tu ? Il y a quelque chose qui t'amuse dans cette f... histoire ?

— Non, rien, répondit Creed rapidement. Je pensais seulement à ces deux chattes furieuses. Il va y avoir un de ces crêpages de chignon avant que nous soyons hors de vue !

Grat haussa les épaules avec impatience. Il se souciait bien de ce que les deux femmes pouvaient faire. Ce qui l'intéressait c'était de savoir ce qui allait se passer là-bas. Son visage s'était de nouveau assombri.

— Deux fois déjà, j'ai eu envie d'en finir avec Deke. J'aurais dû m'écouter. – Il vit la protestation muette dans le regard de Creed. – Et toi, n'essaye pas de le défendre. Tout est de sa faute. S'il était revenu ici comme je le lui avait dit, rien de tout cela ne serait arrivé. Mais non ! Monsieur a voulu s'arrêter pour voir cette fille.

Creed se tortura les méninges pour trouver quelque chose susceptible de calmer son frère.

— Ce qui est fait est fait, finit-il par dire lentement.

À peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta. Ils pouvaient agir comme détonateur d'une colère plus grande encore pouvant se retourner contre lui.

— Oui, dit Grat en souriant tristement. Ce sera ainsi, Creed. Si nous pouvons sortir Deke de prison sans problèmes, d'accord. Sinon...

Il ne termina pas sa pensée mais lança à Creed un regard résolu. Et Creed comprit ce que voulait dire Grat. Il désirait sauver ce qu'il possédait. Si on découvrait les Mulvern dans ou autour de Tucson, on les poursuivrait et de nouveau ils auraient la meute aux trousses. Grat devrait alors dire adieu à tous ses rêves. Il ne voulait pas prendre ce risque quitte à jeter Deke en pâture aux loups.

Et Creed ne pouvait le blâmer. Deke s'était mis tout seul dans cette fâcheuse situation. Grat risquait déjà sa peau en allant seulement voir ce qu'il en était.

— Je comprends, Grat, dit-il calmement.

XXI

Le visage de Meadows devenait de plus en plus anxieux au fur et à mesure que Ramon parlait.

— Ainsi sa visiteuse n'a fait aucun mal ? ironisa Ramon, mais elle a disparu. Elle est partie hier au soir et n'est pas revenue. On ne l'a aperçue nulle part. Vous pourriez peut-être m'expliquer ce que tout cela signifie.

Meadows tira sur ses doigts et les fit craquer.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Carmelita quitte la ville. Et alors ? En quoi est-ce tellement important ? Elle a pu le faire pour au moins une bonne douzaine de raisons.

— Naturellement, mais, moi, je pense savoir pourquoi elle est partie.

Meadows fronça les sourcils.

— Elle est partie avertir les frères du prisonnier, et, sous peu, ils vont se présenter ici pour le libérer.

Meadows tapota du bout des doigts sur son bureau. Sa respiration ressemblait à un râle. Il ne pouvait même plus soutenir le regard de Ramon.

— J'ai sans doute eu tort de la laisser parler à l'homme. – Il semblait vraiment malheureux. – Mais je vous promets qu'ils ne le feront pas sortir d'ici. Je ferai encercler la maison si c'est nécessaire.

Ramon secoua négativement la tête.

— Non, ce serait une mauvaise tactique. S'ils voient la prison bien gardée ils ne tenteront rien. Les Mulvern sont rusés comme des renards. S'ils ne peuvent le libérer ici, ils attendront que les autorités du Texas arrivent pour l'emmener et le feront pendant le transfert, au moment le plus propice. Ainsi la justice essuiera un nouvel échec. Je ne veux pas que cela arrive.

— D'une façon ou d'une autre, nous le perdons. Qu'est-ce que vous proposez de mieux ?

Pour la première fois depuis son arrivée, le visage de Ramon s'éclaira d'un sourire. Sa voix n'accusait plus.

— Nous ne le perdrons pas. Si une seule personne reste à l'intérieur pour garder le prisonnier, ils ne se méfieront pas et croiront que nous ignorons son identité. Ne voyant pas de garde autour de la

maison, ils entreront à coup sûr.

Meadows secoua la tête. Il ne comprenait pas où Ramon voulait en venir.

— Deux hommes attendront, cachés à l'extérieur, continua Ramon en voyant l'expression de Meadows. Vous et Chad. Moi, j'attendrai à l'intérieur. C'est la seule façon d'agir.

Meadows frappa du poing sur le bureau.

— Bon Dieu ! vous avez raison. Cela résoudrait tout. Mais ce n'est pas vous qui resterez ici à les attendre. C'est mon boulot, et ma prison.

— *Amigo*, ça pourrait être très dangereux. Ces hommes sont des tueurs. J'ignore absolument comment ils traiteront celui qui se trouvera sur leur chemin. Ils pourraient l'abattre, à peine entrés.

— C'est toujours mon travail.

Ramon se pencha vers lui, par-dessus le bureau, et lui tendit la main.

— Nous nous sommes souvent engueulés, mais c'est fini. Vous êtes courageux.

Meadows rougit sous le compliment.

— J'ai pas mal gaffé, Ramon. Maintenant je veux essayer d'un peu réparer tout ce que j'ai fait.

— Nous monterons la garde à l'extérieur, promit Ramon. La prison restera sous surveillance constante. C'est risqué, mais je ne vois pas d'autre solution. Vous ne pourrez pas arrêter ces deux lascars, aussi ne portez pas d'armes en les attendant. Ça leur donnerait seulement une bonne excuse pour vous abattre.

— Vous n'avez aucune idée du moment où ils vont essayer ?

— Demain, ce soir, dans une semaine ou plus tard. Je n'en ai pas la moindre idée. J'ignore à quelle distance ils se trouvent. Non, *amigo*, nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre et, Dios, ça va être épuisant ! Tout ce que je peux vous promettre c'est que nous ne serons pas loin.

Une fois dehors, Ramon se retourna pour regarder la silhouette assise à son bureau. Meadows avait les épaules voûtées et le regard vague.

— Tu n'as pas l'impression qu'il vient de prendre quelques années ? demanda Chad.

— Il en aurait toutes les raisons, répondit Ramon doucement. Ce sont des minutes qui comptent pour des années dans la vie d'un homme.

Grat fit arrêter son cheval et contempla morosement les lumières de Tucson qui scintillaient dans le lointain.

— Je pensais bien ne jamais revoir cette f... ville, marmonna-t-

il.

Creed en profita pour parler.

— Grat, il nous faut trouver un cheval pour Deke. Nous ne savons pas où il a laissé le sien.

— Renseignons-nous en ville, suggéra Grat ironiquement.

Creed sentit la colère monter en lui. Grat devenait de plus en plus difficile à vivre.

— Il nous faut un cheval, répéta-t-il sérieusement. À moins que tu ne songes à mettre Deke en croupe sur un des nôtres.

— J'ai pensé que nous pouvions en acheter un dans une écurie. Nous pourrions dire : « c'est pour notre frère qui est en prison » et peut-être qu'on nous ferait un bon prix.

— Bon sang ! éclata Creed, tu n'as pas le droit de me parler ainsi. Je suis autant emm... que toi.

Grat le regarda un long moment, pensif. Quand enfin il parla sa voix était moins coupante.

— D'accord Creed. Nous prendrons un cheval juste avant d'aller à la prison. On le lâchera quand on franchira la frontière. À partir de là l'un de nous deux prendra Deke en croupe.

— On le délivre ce soir ?

— Non. Je ne veux pas prendre le risque de me fourrer dans un guêpier. Je veux voir ce qu'il en est avant d'attaquer.

Creed approuva. Il n'avait aucun souci à se faire. Grat savait où il allait. Tout cela était sans doute préparé depuis un bon bout de temps.

XXII

Chad se redressa en jurant à voix basse contre la dureté du sol. Depuis trois nuits lui et Ramon étaient tapis dans l'ombre d'une boutique en face de la prison.

Il regarda vers la prison. À la lueur de la lampe à pétrole on pouvait distinguer une silhouette solitaire assise à son bureau. Meadows avait la tête penchée sur sa poitrine, mais Chad savait qu'il ne dormait pas. Il était en proie à la même tension que lui et Ramon. C'était peut-être pire encore, car, lui, ne pouvait pas se draper dans l'obscurité, comme eux.

— À quoi penses-tu, Ramon ? demanda Chad.

Ramon soupira. Il ne pouvait pas plus répondre que les autres fois. Chad lui avait au moins déjà posé quatre fois la même question depuis le début de la soirée. Plus cette veille durerait et plus fréquemment il la poserait. Il n'avait aucune idée du temps qu'ils allaient passer là à attendre. Pendant la journée ils pouvaient relâcher leur surveillance car il était difficile d'attaquer la prison quand la rue était pleine de monde. Mais, la nuit, ils devaient rester sur le qui-vive et se battre contre leurs paupières lourdes. De temps en temps l'un d'entre eux somnolait pendant que l'autre redoublait de vigilance, mais, somnoler ainsi ne reposait pas. Ramon s'était forcé à ouvrir les yeux quelques minutes avant et avait l'impression qu'on y avait déversé du sable.

— Je ne sais pas que penser, Chad. Je croyais les voir arriver avant. De deux choses l'une : ou ils viennent de très loin, ou alors ils ne viennent pas du tout.

Peut-être que ces deux types avaient pesé le pour et le contre pour finalement décider que leur peau était plus précieuse que la liberté de leur frère. C'était fort possible. Dans ce cas là, ils risquaient de rester là, assis, nuit après nuit, pour rien.

— Quelle heure peut-il être ? demanda Chad.

— Sans doute bien après minuit.

D'où il était, Ramon ne pouvait voir d'autre lumière que celle du bureau de Meadows. L'heure tardive éteignait peu à peu tous les bruits de la ville. Même les oiseaux de nuit s'étaient tus.

Il voulut dire quelque chose, puis posa sa main sur le bras de

Chad pour lui faire comprendre de ne pas parler.

— Tu n'entends pas des bruits de sabots ?

Chad tendit l'oreille.

— Maintenant oui. Il me semble qu'ils se dirigent par ici.

— Là, dit Ramon sans même indiquer l'endroit du doigt.

Deux cavaliers descendaient lentement la rue, voûtés comme s'ils étaient terriblement fatigués et sans regarder ni à gauche ni à droite.

Ramon eut le vague sentiment que cette longue veille commençait à porter ses fruits.

Les chevaux descendirent la rue et se perdirent dans les ténèbres. Ramon ne dit rien jusqu'à ce qu'ils aient disparus.

— Il est bien tard pour être encore dehors, constata-t-il alors à voix basse.

Il ressentait une douleur à l'épaule. Elle ne ferait qu'empirer au cours de la nuit. Si cette attente s'éternisait encore longtemps sa bonne humeur risquerait de s'envoler.

Grat et Creed chevauchaient côte à côte dans la rue. Ayant déjà parcouru la route la nuit dernière ils la connaissaient bien. Si cette nuit était aussi calme que la nuit précédente, alors ils iraient plus avant dans leurs plans.

Ils ne marquèrent pas de temps d'arrêt en passant devant la prison, mais leurs deux têtes se tournèrent en même temps vers la fenêtre. Rien n'avait changé depuis la nuit dernière. La pièce était toujours très éclairée, avec seulement une personne dans le bureau et elle semblait toujours à demi endormie.

— Tu es satisfait maintenant, Grat ? demanda Creed agressivement, quand ils eurent dépassé la prison.

Il ne tenait pas à passer une autre nuit à la belle étoile.

— Apparemment ils ignorent qui est leur prisonnier, dit Grat pensif. S'ils le savaient ils auraient fait garder la prison. Nous sortons Deke de là cette nuit.

Ce voyage l'avait fatigué, cela se sentait dans sa voix.

Ils passèrent devant un saloon où il y avait trois chevaux attachés au rail d'attache. L'un d'eux semblait être un bon cheval. Grat le désigna du doigt.

— Celui-ci est parfait pour Deke. Vas-y, ordonna-t-il à Creed. Creed s'approcha de l'animal choisi, se pencha presque à l'horizontale sur sa selle et détacha les rênes. Puis il fit faire demi-tour à sa monture que le cheval volé suivit docilement.

Il réussit à esquisser un faible sourire en rejoignant Grat. Il avait été tendu pendant les quelques instants qu'avait duré l'opération, craignant d'entendre quelqu'un crier « Au voleur ». Mais tout s'était bien passé. C'était un bon signe pour la suite.

— Où l'emmenons-nous ? demanda-t-il.

— J'ai aperçu une ruelle à quelques mètres de la prison. Nous laisserons les chevaux là et nous ferons le reste du chemin à pied.

La respiration de Creed avait un son étrange et rauque.

— Vivement que tout cela soit terminé !

XXIII

Ramon jura et remua un peu pour débloquer ses articulations. Comment cette nuit pouvait-elle être aussi longue ? Elle était pire que la nuit dernière qui avait déjà été pourtant mauvaise. Peut-être que cette tension qu'il sentait aller augmentant était le signe que quelque chose allait se passer.

Si cela devait arriver il espérait que ce serait cette nuit. Il ne pouvait plus supporter la pensée d'autres nuits passées ainsi.

Il frappa sur l'épaule de Chad.

— Tu n'entends rien ?

— Non.

Chad n'était jamais très content que Ramon entende toujours les choses avant lui. Il écouta un bon moment puis fit oui de la tête.

— J'entends maintenant. Des chevaux qui viennent dans notre direction.

Deux cavaliers débouchèrent lentement dans la rue. Ramon aurait pu jurer qu'il s'agissait des mêmes que la nuit précédente. La coïncidence qui les faisait passer au même endroit, à la même heure était bien étrange.

Il les observa jusqu'à ce que la distance rende leur silhouette floue, puis sauta sur ses pieds.

— Je reviens dans un instant. Je veux savoir où vont ces deux types.

Il descendit la rue, se tenant dans l'ombre autant que possible, se confondant avec les bâtiments qu'il longeait, et seul un œil expérimenté aurait pu le distinguer. Mais en prenant autant de précautions il avait complètement perdu de vue les deux cavaliers. Il s'arrêta pour écouter, espérant entendre un bruit qui le guiderait, mais n'entendit rien.

Il maudit son imagination, secoua la tête lentement et fit demi-tour pour rejoindre Chad.

Il n'était qu'à quelques mètres de lui quand le bruit familier se fit de nouveau entendre. Il s'arrêta pour s'assurer qu'il n'était pas la proie de son imagination, ignorant s'il s'agissait des deux hommes qu'il avait vu peu avant. Mais de nouveau il avait comme un pressentiment.

Écartant la pensée de courir rejoindre Chad pour l'avertir il

fonça derrière une pile de caisses et de cageots qui bordaient le trottoir en face du bazar général et s'y accroupit. Entre deux cageots il vit passer les deux hommes qui traînaient un troisième cheval derrière eux.

Sa respiration s'accéléra en les voyant tourner dans une allée près de la prison. Il savait ce qu'ils allaient faire : laisser là leurs chevaux et, pour ne pas attirer l'attention, faire à pied les quelques mètres qui les séparaient de la prison.

Ramon attendit qu'ils soient engagés dans l'allée et occupés à attacher leurs chevaux pour se précipiter dans la rue en évitant le trottoir, espérant que la poussière de la rue assourdirait ses pas.

Il rejoint Chad et se coucha au sol, essoufflé.

— Les voilà, dit-il simplement. Ils ont un troisième cheval avec eux. Leurs chevaux sont dans l'allée, là.

— Tu comptes les cueillir quand ils s'engageront dans la rue ? demanda Chad.

— Non. Nous attendrons qu'ils sortent avec le prisonnier. À ce moment-là les preuves seront inutiles.

Il toucha de nouveau le bras de Chad. Un instant auparavant la rue était encore vide. Maintenant deux silhouettes massives la descendaient. Chad fit un signe de tête pour montrer qu'il les avait vues.

Grat et Creed se glissèrent dans le bureau de Meadows. Ils se déplaçaient aussi silencieusement que des esprits apparaissant soudain, là où quelques secondes auparavant il n'y avait personne.

Meadows, la tête inclinée sur la poitrine, ronflait. Quelque chose le réveilla – l'instinct ou le craquement d'une des lames du plancher – et il leva brusquement la tête, regardant, ahuri, autour de lui. Puis, la terreur se peignit sur son visage.

Grat le frappa violemment sur la tête avec la crosse de son revolver. Pendant un court instant Meadows resta raide sur sa chaise les yeux révulsés. Puis, il s'affala sur le côté et tomba lourdement sur le plancher.

Grat balaya le bureau du regard, saisit le trousseau de clés suspendu à un clou du mur, puis souffla la lampe qui était sur la cheminée.

Les ténèbres tombèrent sur le bureau.

Dans l'obscurité il ouvrit la porte qui menait aux cellules.

Il faisait encore plus sombre là-dedans. Grat s'arrêta pour laisser à ses yeux le temps de s'habituer.

— Deke, appela-t-il à voix basse. Où es-tu ?

Deke était debout, les mains agrippées aux barreaux.

— C'est toi Grat ? Il me semblait bien avoir entendu remuer là-

dehors.

— C'est bien nous, répondit Creed.

— J'étais sûr que vous viendriez me tirer de là, cria presque Deke. Mais je dois avouer que ces deux derniers jours je commençais à désespérer.

— Parle moins fort. Tu tiens vraiment à ameuter la ville entière ? gronda Grat.

Il tâtonna pour trouver le cadenas de la porte et dut essayer plusieurs clés avant de trouver la bonne.

Deke était trop heureux pour se taire longtemps.

— J'étais sûr de ne pas faire de vieux os ici avec ce crétin de shérif. C'est un mexicain qui m'a amené ici. Il m'a traité comme un moins que rien. Il est revenu plusieurs fois en me regardant haineusement à chaque fois. Non mais, tu imagines un sale mêtèque me regarder ainsi ?

Sa voix tremblait de rage rétrospective.

— Pourquoi est-ce qu'il t'a arrêté ? demanda Grat.

— Je n'en sais rien. Il ne me l'a jamais dit. J'aimerais bien le retrouver pour mettre certaines choses au point.

Grat ouvrit péniblement la porte qui grinça sur ses gongs.

— Nous prendrons le temps de lui faire une petite visite avant de partir, dit-il méchamment.

Il était nerveux : le grincement de la porte l'avait fait sursauter. Il poussa Deke, sans ménagements, dans le corridor.

— Bouge-toi. Je n'ai pas envie de discuter avec toi pour l'instant.

— Je sais que tu es en colère, Grat. Mais comment pouvais-je deviner ce qui allait arriver ? C'est la faute de ce salaud de mexicain qui m'a pris pour un autre.

— Et toi ? Tu n'es pas à blâmer d'avoir passé la nuit avec elle, peut-être ? Ferme ta grande gueule. J'en ai marre de toi.

Grat s'arrêta près du bureau de Meadows et tâtonna un instant dans l'obscurité pour trouver le revolver qu'il avait vu. Il le tendit ensuite à Deke avec le ceinturon.

— Ce n'est pas le mien, protesta Deke.

— Bon Dieu ! explosa Grat. Tu ne crois pas que nous avons une ou deux heures à perdre pour retrouver ton revolver, non ? Je veux f... le camp d'ici, compris ?

Grat franchit la porte le premier. Il regarda tout autour de lui, puis, soulagé, fit signe aux deux autres d'avancer. Tout se déroulait mieux qu'il n'avait osé l'espérer. Dans une minute ou deux ils seraient à cheval et en route vers la hacienda.

— Ne bougez pas, cria une voix. Jetez vos armes à terre. Ne faites pas de bêtises.

Pendant un terrible moment Grat ne put penser ou remuer un

seul muscle. Au moment-même où il se félicitait parce que les choses s'étaient bien passées, tout lui éclatait au visage. Il ne savait pas exactement d'où venaient ces voix, mais elles arrivaient de l'autre côté de la rue en tout cas. Un sanglot monta dans sa gorge. L'obscurité était totale. Il ne savait même pas combien de personnes l'observaient de l'autre côté de la rue.

— Salaud, hurla-t-il, visant à l'aveuglette et tirant aussi vite qu'il le put.

Il n'y eut qu'un seul écho qui n'en finissait pas.

Chad s'était dressé, rageur, en voyant le coup que Grat assénait à Meadows.

— Cet espèce de salaud, il veut sans doute lui fendre le crâne ?

— Il aurait pu aussi le tuer, répondit Ramon.

— Mais qu'est-ce que nous attendons, bon sang !

— Qu'ils aient délivré leur frère et sortent tous ensemble. Ce sera plus facile alors.

Chad acquiesça à contrecœur après un instant de réflexion.

— Ils ne laissent rien au hasard, dit Ramon à voix basse en voyant qu'on soufflait la lampe à pétrole.

Maintenant l'attente était encore pire car ils ne voyaient plus rien. Dios, pourquoi restaient-ils si longtemps à l'intérieur ?

— Crois-tu qu'il y ait une porte derrière la maison ? demanda Chad.

Ramon était sur le point de répondre quand trois silhouettes apparurent sur le seuil de la prison.

— Voilà ta réponse. Sois prêt, ils ne tiendront pas compte de ce que je vais dire.

Et il cria :

— Ne bougez pas, jetez vos armes à terre. Ne faites pas de bêtises.

Il savait que les trois hommes étaient désespérés et pris au piège. Même s'ils avaient entendu ses paroles ils ne les écouteraient pas.

Les balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes. Ramon visa et fit feu.

Un homme tomba lentement sur les genoux en tentant encore de lever son revolver. Ramon tira une seconde fois. La silhouette agenouillée s'affala sur le ventre.

Chad avait ouvert le feu en même temps. Un autre homme était allongé sur le sol à quelques centimètres de l'autre.

Le troisième courait à perdre haleine dans la rue.

Chad et Ramon tirèrent ensemble sur le fuyard et les deux coups ne semblèrent en faire qu'un seul. Pendant un court instant ils crurent

avoir manqué leur cible car l'homme resta debout. Il continua à avancer d'encore deux pas, puis se pencha en avant comme si un grand poids venait de s'abattre sur ses épaules. Il se pencha de plus en plus toujours en essayant de courir, jusqu'à ce qu'il tombe la face en avant de tout son long.

Le silence qui suivit tous ces coups de feu sembla irréel. Ramon se sentit vidé. Ses pensées fuyaient avant qu'il n'arrive à les saisir. De l'autre côté de la ville lui parvint un cri alarmé auquel répondit un autre cri tout aussi alarmé. Dans peu de temps les habitants seraient sur les lieux.

— C'est fini, dit-il d'une voix sourde, sans bouger.

Il se pencha sur les corps immobiles, envahi par la tristesse qui l'écrasait toujours au spectacle de la mort violente, même si celle-ci avait été mille fois méritée.

— Il vaut mieux aller voir Meadows avant que la foule n'assiège son bureau, décida-t-il enfin.

Ramon avança en tâtonnant dans le bureau, trouva la lampe et l'alluma. Meadows tenta de se remettre d'aplomb, le visage hagard et les mouvements désordonnés. Ramon l'aïda à se rasseoir.

Celui qui avait frappé Meadows l'avait fait sans ménagements. Son cuir chevelu était fendu et saignait encore.

— Ne le laisse pas se lever, ordonna-t-il à Chad.

Il alla mouiller son mouchoir et revint nettoyer la plaie.

— Il vaut mieux que Muncie voie cette blessure, dit Ramon.

— J'en ai eu de pires et je suis toujours en vie, grogna Meadows. – Il regarda Ramon, soudain alarmé. – Ils sont venus, Ramon. Deux types. L'un d'eux m'a assommé. Je n'ai même pas eu le temps...

Ramon lui posa la main sur l'épaule.

— C'est fini, *amigo*. Ils ont délivré leur frère mais ils ne sont pas allés loin. Ils sont tous morts. Dans la rue.

Meadows soupira.

— Je suppose que leur venue ici prouve qu'il s'agit bien des Mulvern.

— J'en suis certain. C'est eux que Paddock recherchait.

— S'il les recherchait, on doit offrir une forte récompense pour leur tête, observa Meadows. Est-ce que vous allez la réclamer ? Personne n'osera nier que vous l'avez méritée.

— Je la demande, dit Ramon avec fermeté.

Chad parut surpris.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais aux primes maintenant.

— Cette fois-ci oui. Crois-tu qu'Eulalia n'a pas besoin d'argent pour élever le gosse ? Et qui a le plus de droits sur cet argent sinon Wade ?

Chad siffla admirativement entre ses dents et regarda Ramon

avec affection.

— Je parle toujours avant de savoir tout ce que je devrais déjà connaître.

— C'est vrai, dit Ramon avec une feinte sévérité. Et je me demande si tu arriveras un jour à t'en guérir.

Il pencha la tête pour écouter les clameurs des gens qui accouraient. Ils allaient bientôt devoir répondre à toutes les questions qui fuseraient de tous côtés au sujet des trois cadavres gisant devant la porte. Il serait content quand tout serait terminé. Il ignorait combien de temps Chad et lui allaient encore rester à Tucson. Au moins jusqu'à ce qu'arrive l'argent de la prime en tout cas. Mais la chaîne qui les y retenait était maintenant brisée.

Il pressa le mouchoir mouillé contre la blessure de Meadows en souriant.

— *Amigo*, en dépit de tous nos différends il me semble que nous nous en sommes tout de même bien tirés, n'est-ce pas ?

Fin

4^{ème} de couverture

Le feu s'éteignait. Paddock pensa qu'il devait peut-être se lever pour y ajouter du bois. Il écouta pensivement les ronflements des deux hommes endormis et se dit que le feu devenait maintenant inutile. Lentement ses yeux se fermèrent.

— Tu as toujours été un sombre crétin, Ord, entendit-il soudain.

Un cri étranglé s'échappa de sa bouche. Il devait avoir rêvé. D'un mouvement vif il se retourna en levant la tête. Ce n'était pas un mauvais rêve. Une silhouette se dressait à quelques pas de lui.

— Grat Mulvern, réussit-il à articuler.

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Il n'arrivait pas à les coordonner. Le pistolet de Grat était braqué sur lui.

— Grat, nous pourrions nous entendre. Nous...

— Je t'ai déjà dit que tu es un sombre crétin, Ord.

Grat appuya sur la gâchette et le corps tomba en arrière contre l'arbre rabougri. Grat tira encore trois fois, si vite qu'il sembla n'y avoir qu'un seul écho.

1 Cantina : cave, débit de boisson (N.D.T.).

2 Rebozo : large écharpe frangée et de différentes couleurs.
(N.D.T.).

3 Piñata : pot suspendu au plafond rempli de bonbons et de jouets que, les enfants essayent de briser avec un bâton. (N.D.T.).

